

La Revue

MODERNE

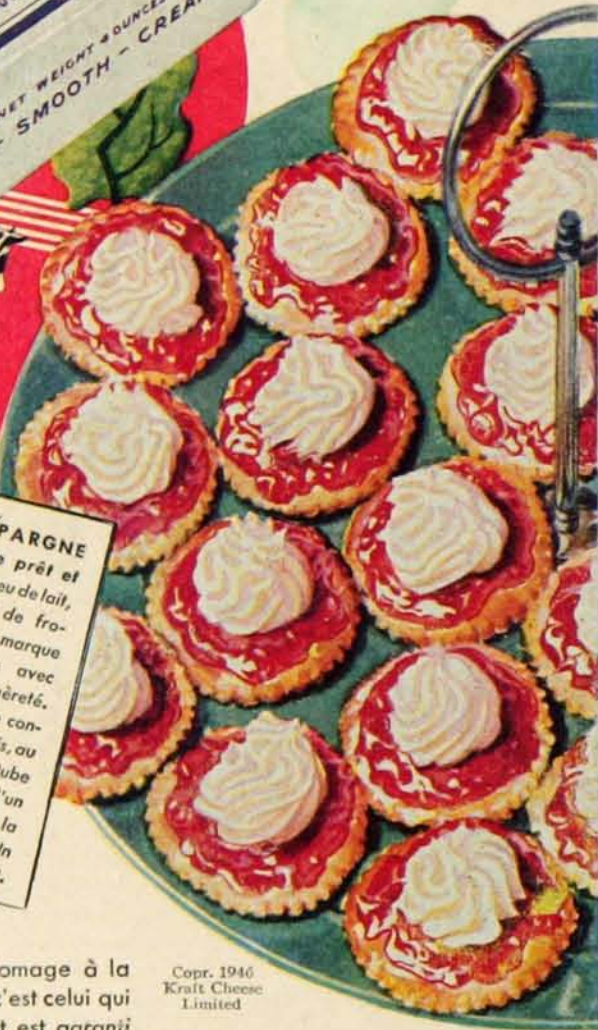


Pour un fromage
à la crème
garanti frais

EXIGEZ LA MARQUE

PHILADELPHIA

BRAND



DESSERT QUI ÉPARGNE LE SUCRE... vite prêt et délicieux! Avec un peu de lait, amollissez un paquet de fromage à la crème de marque Philadelphia. Battez-le avec une cuiller jusqu'à légèreté. Garnissez de gelée ou de confiture des biscuits secs, puis, au moyen de la cuiller ou du tube à décorer, surmontez-les d'un tourbillon du fromage à la crème au goût si frais. Un dessert exquis et nourrissant.

IL N'Y A qu'un seul fromage à la crème Philadelphia: c'est celui qui porte ce nom fameux et est garanti frais par Kraft, les plus grands fabricants de fromage au monde.

Ce célèbre fromage à la crème est fabriqué frais chaque jour dans un établissement canadien immaculé, puis livré sans délai aux magasins, où les ménagères avisées l'achètent rapidement. C'est pourquoi Kraft peut donner cette importante garantie de fraîcheur.

Le fromage à la crème Philadelphia possède une saveur toujours délicatement fraîche parce qu'il est garanti frais. Essayez-le sur les

Copr. 1946
Kraft Cheese
Limited

rôties, au déjeuner... en sandwichs ou en salades... ou encore pour préparer le dessert suggéré ci-dessus. Vous apprécierez sûrement son goût frais et délicat.

Mais exigez toujours le Philadelphia quand vous demandez du fromage à la crème. Vous vous assurerez ainsi un fromage vraiment frais et riche. N'oubliez pas que le véritable fromage à la crème de marque Philadelphia est toujours présenté en paquets portant cette marque clairement indiquée.

Les fromages les plus populaires au monde

sont fabriqués par les gens de

Kraft

SCIENCE MODERNE



LE SENS DE L'ORIENTATION

Le progrès provoque parfois des rapprochements fort inattendus entre certaines branches de la science: aux Etats-Unis, par exemple, les services d'aviation viennent de demander aux maîtres de l'ornithologie tous les renseignements possibles sur les moeurs et les habitudes des oiseaux migrateurs. En quoi la science des habitants de l'azur peut-elle donc aider celle des oiseaux mécaniques?

Il arrive tout simplement que des oiseaux migrateurs ont causé de fâcheux accidents en venant en collision avec des aéroplanes. A certaines périodes de l'année, de gros canards sauvages — pour ne mentionner que ceux-là — entreprennent un long voyage vers le sud ou vers le nord, selon la saison, et ils volent souvent à l'aveuglette à travers d'épais nuages. Or, les avions franchissent aussi les nuages. Tout récemment, un oiseau migrateur a fracassé le pare-brise d'un appareil, au grand inconvénient du pilote. Une autre fois, un oiseau a été pulvérisé par l'hélice et celle-ci en a été endommagée. De toute façon, les collisions de ce genre sont trop fréquentes pour qu'on dédaigne de s'en occuper.

Les aviateurs veulent donc savoir à quelles époques précises s'opèrent les migrations, quelles routes suivent les oiseaux, à quelle altitude ils volent, etc., etc. L'avion pourra ensuite modifier son cours et tout le monde s'en portera mieux.

Cette question remet en actualité le prodigieux sens de l'orientation de la plupart des animaux sauvages — car ce sixième sens, comme on le désigne parfois, semble fort atténué chez certains animaux domestiques.

L'homme civilisé ne peut s'orienter sans points de repaire ou sans instruments du reste fort ingénieux. L'aviateur ne peut maintenir son cours, dans l'obscurité ou au-delà des nuages, sans ses appareils d'orientation. Mais l'oiseau, lui, peut voler dans les mêmes conditions sans jamais s'écarter de la route qu'il compte franchir.

Tout le monde a entendu parler de ces chiens qu'on enferme dans un sac et qu'on mène à grande distance et qui reviennent pourtant chez leur ancien maître au bout de quelques jours, sans qu'on sache jamais comment ils ont bien pu s'orienter dans la bonne direction.

Ce même sens est incroyablement développé chez les insectes. A la fin du siècle dernier, on a émis l'hypothèse que les abeilles sauvages, par exemple, retrouvaient leur ruche parce qu'elles ne s'en écartaient guère. L'entomologiste Fabre a donc enfermé des abeilles dans un sac — après les avoir marquées d'une teinture bleue sur le dos — pour les libérer à plusieurs kilomètres de leur ruche. En moins de quelques heures, elles étaient toutes revenues à la ruche.

Quelqu'un prétendit alors que les abeilles se guidaient par un rayon d'influence magnétique. Fabre reprit l'expérience, après avoir attaché, cette fois, de petites aiguilles aimantées au corps de chaque insecte, ce qui devait neutraliser l'attraction magnétique (la même qui assure le fonctionnement de la boussole). Mais les abeilles revinrent quand même à la ruche.

Tout comme les pigeons voyageurs, les fourmis possèdent un sens de l'orientation qui tient du fantastique. Elles s'éloignent à des distances considérables dans la jungle d'un champ (imaginez-vous ce que représente un brin d'herbe pour le minuscule insecte!) et reviennent sans hésitation à la fourmière. Mieux encore, une fourmi ne se trompe jamais de fourmière, même s'il y en a cinquante dans une circonférence de cinq pieds carrés. Cette erreur serait du reste fatale, car la pâtre serait immédiatement mise à mort.

On peut donc, comme le font les ornithologistes, connaître les moeurs, les us et coutumes des oiseaux, on peut étudier les manifestations de l'instinct chez les mammifères et les insectes, mais on ignore toujours à quoi tient ce merveilleux sens de l'orientation. L'homme le possédait-il autrefois, avant la civilisation? La science moderne ne nous le dira jamais.

Germain LEBER.



**Sh-h! Ces belles mains
mènent
une vie double!**



La popularité de Trushay n'a rien d'étonnant! Enduisez vos mains de quelques gouttes de Trushay avant d'entreprendre toute tâche ménagère. Vous verrez comment cette lotion embellit et adoucit vos mains—en dépit de l'action desséchante de l'eau chaude et savonneuse. Certaines lotions aident les mains après qu'elles sont abîmées. Trushay, par contre, les protège avant!



Pour une peau lisse et satinée! Oui, Trushay est plus qu'une lotion pour les mains. La femme soignée l'emploie aussi pour frictionner tout le corps. Pour adoucir chevilles, coudes et genoux rugueux, employez régulièrement Trushay. Vous serez enchantée du résultat obtenu. Trushay sert aussi avantageusement comme crème de fond.



Trushay est d'emploi économique! Il dure très longtemps. Étant riche et concentré, quelques gouttes suffisent. Employez cette lotion riche et onctueuse aussi souvent que vous le désirerez. Demandez Trushay chez votre pharmacien dès aujourd'hui. Employez-le souvent—pour tous les besoins de votre toilette.



TRUSHAY

Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

La lotion "d'application antérieure" qui protège vos mains même dans l'eau chaude et savonneuse



Vous osez vous en prendre à mes gaufres !

C'est honteux de dénigrer ainsi mes gaufres!

J'en raffole, moi! Plus il y en a, mieux j'aime ça! Vous comprenez?

Certainement nous comprenons. Les gaufres, c'est délicieux, c'est nourrissant et ça se mange tout seul. Mais voilà le point. Ça se mange tout seul... comme les autres aliments mous, du reste.

Eh bien! Les aliments mous sont-ils interdits?

Pas du tout! Mais en réduisant la mastication au minimum, ils privent vos gencives de l'exercice dont elles ont besoin.

Vous dites que mes GENCIVES ont besoin d'exercice?

C'est exact! De nos jours, les gencives sont souvent tendres et sensibles—et parfois votre brosse à dents révèle une "teinte rosâtre", vous avertissant que vos gencives sont négligées. C'est là où Ipana, avec l'aide du massage, peut aider à affermir vos gencives et à avantager votre sourire!

Le massage pour avantager mon SOURIRE? Voyons! Voyons!

Rien de plus vrai. Pas de sourire radieux sans "dents éclatantes"? Eh bien—pour avoir des dents solides et brillantes il faut des gencives saines. Et Ipana et le massage veillent sur la santé de vos gencives. Très compréhensible, n'est-ce pas?

Mais revenons à "teinte rosâtre" sur votre brosse à dents... Oui, revenons-y! Disons tout de suite que si votre brosse à dents révèle une "teinte rosâtre", il est temps de consulter votre dentiste.

Il vous dira probablement que vos gencives sont devenues sensibles par suite du manque d'exercice dont les privent les aliments mous. Et, à l'instar de milliers d'autres dentistes, il vous suggérera probablement de masser vos gencives avec Ipana.

C'est compréhensible! La Pâte Dentifrice Ipana est toute indiquée pour nettoyer parfaitement les dents et, avec l'aide du massage, pour raffermir vos gencives. Alors, chaque fois que vous brossez vos dents, profitez-en pour masser vos gencives avec un peu d'Ipana. Le léger picotement que vous ressentirez indique que la circulation est avivée—que vos gencives s'affermissent.

Si vous voulez enjoliver votre sourire et paraître à votre avantage, employez Ipana et le massage.



Un produit Bristol-Myers—Fabriqué au Canada

Raffermissiez vos gencives — adoptez Ipana et le Massage.

La Revue Moderne

MONTRÉAL, JANVIER 1946 — VOL. 27 NO 1



PRÉSIDENT :
HECTOR AUTHIER

VICE-PRÉSIDENT ET DIRECTEUR :
ROLAND BEAUDRY, M.P.

DIRECTEUR LITTÉRAIRE :
LÉO CADIEUX

DIRECTEUR ARTISTIQUE :
ALBERT-B. BROWNE

PAGES FÉMININES :
MADELEINE CARON

Sommaire

ROMAN COMPLET

Idylle en Nouvelle France Claude Langel 11

ARTICLES

Les mains pleines Georges Simenon 7
Les trois vérités A. Vexliard 9
Les yeux de Pervenche P.-V. Berthier 8

NOUVELLES

Les femmes dans la vie de Chopin Edouard Lanctôt 13
La molécule vestimentaire Jean Robitaille 14
Paix ou trêve? Maxime Ouvrard 15
L'Amérique latine Marcel Blais 17

CHRONIQUES FÉMININES

Sortons nos trésors Brigitte 27
Mieux qu'un horoscope Nicole Beauchemin 51
La couleur votre alliée Madeleine Caron 44

CHRONIQUES MENSUELLES

Vous répondez? 20
Vous avez 120 secondes pour répondre 24
La petite poste 22
Les mémoires de Cyrano 32
Mots croisés 38
Science moderne 2
Coulisses de l'actualité 55

ÉDITORIAL

Entre nous Léo Cadieux 54

COUVERTURE

Plaisirs d'hiver (Photo Rapid Grip and Batten Ltd.)

Les manuscrits fournis aux éditeurs reçoivent toute la considération possible, mais avec la restriction qu'ils restent aux risques de l'auteur et sans que les éditeurs s'engagent à les accepter ou à les publier. La REVUE MODERNE laisse à ses collaborateurs l'entière responsabilité de leurs écrits.

ABONNEMENT: \$1.50 par an. États-Unis, \$2. Faire toutes remises par mandat postal, bon de poste ou chèque accepté. Enregistré comme matière postale de seconde classe au bureau de poste de Montréal.

LA REVUE MODERNE est publiée mensuellement par la Revue Moderne Limitée, à ses bureaux et ateliers, 320 est, rue Notre-Dame, à Montréal — MArquette 3661.



Pour coupures et écorchures



Pour brûlures



Pour coups de soleil



Pour maux de gorge



Pour gerçures et irritations

Le remède de confiance aux 100 USAGES

DEPUIS trois générations, la Gelée de Pétrole 'Vaseline' est considérée comme un "remède de famille" indispensable, servant à toutes sortes de fins. Ayez-en toujours un pot dans votre armoire à pharmacie. Qu'il s'agisse de coupures, brûlures, maux de gorge, gerçures, contusions ou autres meurtrissures, elle apaise et soulage rapidement.

Assurez-vous d'obtenir la gelée de pétrole de la meilleure qualité possible, préparée scientifiquement et chimiquement pure: exigez la marque bien connue 'Vaseline'. La Gelée de Pétrole 'Vaseline' se vend en pots pour seulement 10¢, 15¢, et 25¢, et, en tubes, pour 15¢, 20¢ et 25¢.

Vous devriez toujours avoir les Produits Médicamenteux de marque 'Vaseline' pour soins d'urgence à la maison et en voyage. Servez-vous de la Gelée de Pétrole Boratée 'Vaseline' pour inflammations des paupières ou irritations nasales.

Chesebrough Manufacturing Co., Cons'd., Montréal



GELÉE DE PÉTROLE
Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE

*Les Chûtes Ci-Contre Montrent un
Pouvoir et des Courants Débordants*
C'est le Cas de
STUDEBAKER

VOUS n'avez pas à le chercher ailleurs. Ce torrent si constant et si coulant qui s'échappe des chûtes illustrées ci-contre démontre la performance du nouveau Studebaker Champion. Nulle part ailleurs dans une voiture de prix modique pourrez-vous trouver un rendement semblable.

C'est la puissance qui vient du moteur du dessin le plus moderne dans le monde-automobile—un six-cylindres qui vous donne plus de millage au gallon que vous n'auriez jamais crû possible.

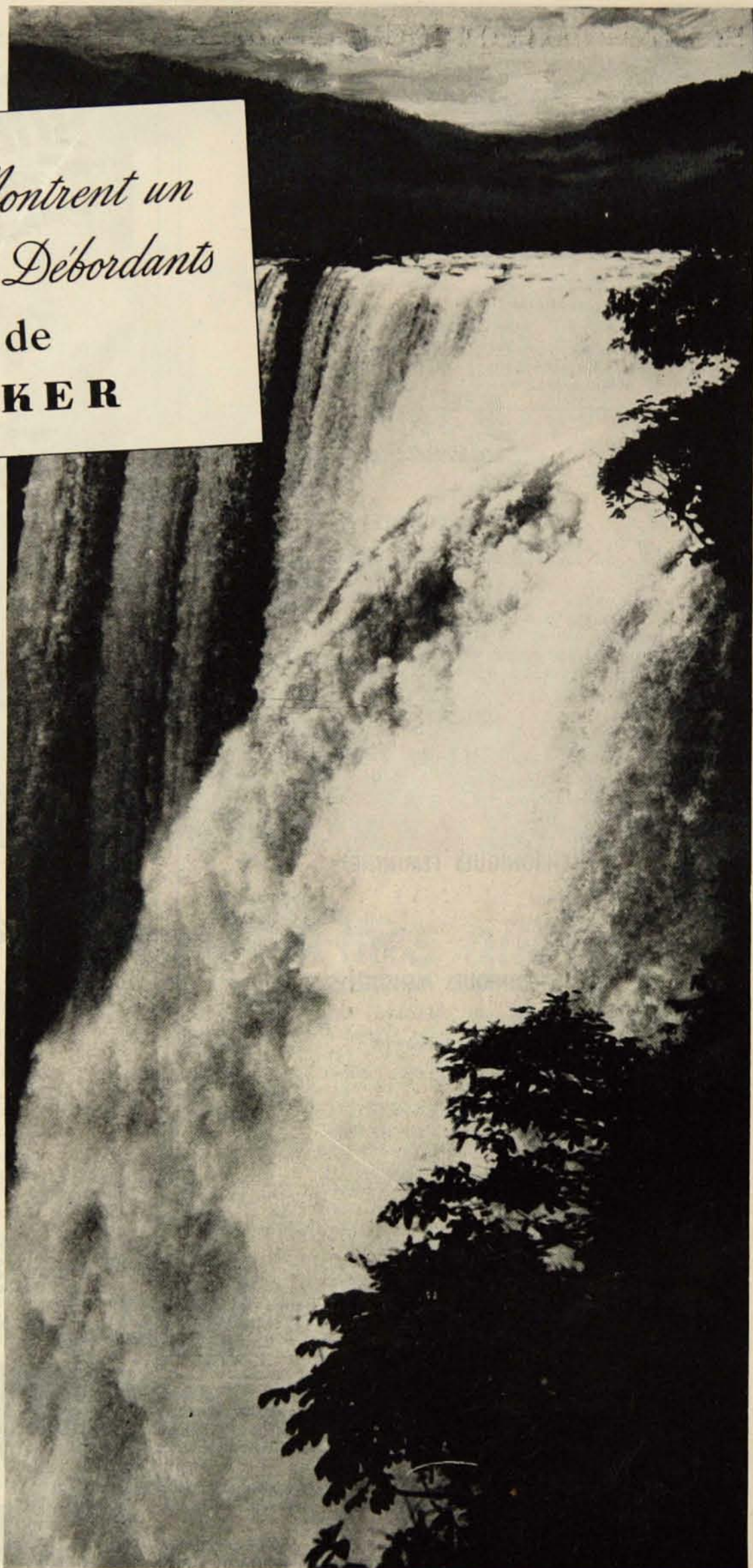
Et il n'y a rien, ni sur le marché ni à l'horizon, dans la catégorie des prix modiques, qui puisse être comparé à ce Studebaker Champion en matière d'élégance dans les lignes rondes et profilées. C'est l'aérodynamique dans toute la force du mot.

Ce remarquable Studebaker vaut la peine qu'on l'attende, même si les envois sont un peu en retard à certains endroits, pour des raisons incontrôlables. Studebaker fait tout son possible pour hâter ses livraisons à tous ses agents.

Et prière de vous rappeler que des nouveaux camions Studebaker de la haute qualité qui a bâti la réputation de Studebaker sont aussi en voie de production.



THE STUDEBAKER CORPORATION OF
CANADA, LTD.
Windsor, Ontario



(Exclusif à la "Revue Moderne".)

IL Y AVAIT deux heures qu'il était couché, sans dormir, les yeux fixés sur un coin de la chambre où la lune éclairait le mur passé à la chaux, un cadre noir qui contenait un chromo, les barreaux du lit de son frère. Il pouvait percevoir le ronflement de son père dans la chambre voisine. Il avait choisi exprès un soir de marché, parce que, ces jours-là, son père buvait quelques verres de vin blanc et avait le sommeil épais.

Il sortit les jambes des couvertures, s'habilla sans bruit, ses pieds nus collant à la fraîcheur des carreaux. Il comprenait bien, à la qualité du silence, que sa soeur ne dormait pas; il devinait ses nerfs tendus; il aurait presque pu dire à quel moment, tandis qu'il faisait un pas, elle trahirait sa veille.

— Tu y vas?

Ce fut à peine un chuchotement. La vibration des syllabes le frôla tout juste et, ses souliers dans les mains, il s'approcha du lit, toucha des lèvres un front moite qui sentait la femme.

— Je crois que ça y est, souffla-t-il. Demain, tu "leur" diras...

Comment avait-elle deviné? Et lui, de son côté, depuis plusieurs jours, n'était-il pas sûr qu'elle savait? Elle ne faisait aucune allusion. D'ailleurs, elle travaillait toute la journée comme bonne chez le boucher et elle ne prenait même pas les repas chez eux. Cela avait toujours été comme cela: ils se parlaient à peine et elle savait. Rien qu'avec lui. Il faut croire qu'il y avait entre eux un lien qui n'existe pas entre les autres humains.

Elle ne pleurait pas. Elle ne lui faisait pas de recommandations. Il s'éloignait, ouvrait la porte et il continuait à sentir ses yeux ouverts, tournés vers lui, dans le noir de la chambre. Il sortit par la cour, sauta la haie du fond du jardin et traversa les prés humides en contrebas, der-

Les Mains PLEINES

PAR GEORGES SIMENON

rière l'église. Assez loin du bourg seulement il mit ses souliers et les laça.

Il était très calme. Il avait tant pensé tous ces gestes qu'il les accomplissait machinalement. Une grosse lune nageait dans le ciel. Une fine couche de buée s'étendait au ras des prés et des champs.

Il gagna ainsi, à deux kilomètres, près de la rivière, le point qu'il s'était fixé et là, dans le creux d'un châtaignier mort, il trouva le fusil de chasse.

Peut-être aurait-il de la chance? Peut-être serait-il obligé de recommencer deux ou trois nuits. Le fusil de son père, qu'il avait déterré depuis quinze jours à l'insu de celui-ci, était bien net, sans une tache de rouille. Dans chaque canon, il y avait une cartouche à chevrotines et il en avait trois autres dans sa poche, à portée de sa

main. Mais aurait-il le temps de recharger l'arme? Il valait mieux ne pas y compter.

Il se mit à l'affût, à l'endroit qu'il avait préparé, derrière la haie. Il voyait la route qui, après le pont, montait vers lui. Et, sur le macadam, il avait pris la précaution, le jour même, de tracer un trait à la craie. Quand la moto arriverait à ce trait, pas avant, il faudrait tirer.

Après, tout serait changé. Maintenant, il était seul, il n'était rien, il était, dans la nuit, un garçon de vingt ans à qui le froid engourdit les doigts. L'air était si calme qu'il entendait, à plus de cent mètres, le murmure de la rivière d'où parfois lui parvenait un léger plouf. Un rat d'eau? Un poisson?

Il y avait plus d'une semaine, neuf jours, qu'il était allé les trouver, là-bas, dans la forêt, à une douzaine de kilomètres, où il savait qu'ils se cachaient. En plein midi. Il avançait, les mains dans les poches, la gorge serrée. Il s'attendait toujours à voir luire le canon d'une mitraillette, mais on l'avait laissé s'avancer jusqu'à la ferme. Un grand type en salopettes, en sabots, était assis sur le seuil, à jouer avec une enfant.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Voir le chef.

— D'où tu es?

Il avait cité son village, précisé qu'il était ouvrier charron. Et du fond de la salle des gars surgissaient qui se tenaient autour de lui et qui le regardaient.

— Tu crois qu'on doit l'éveiller?

Il dormait dans la paille de la grange le chef. Un garçon tout jeune aussi, frisé, les yeux bleus, avec un chandail bleu à fines rayures rouges et des espadrilles aux pieds. Un Parisien. Un mécano. Hérisé de paille dorée.

— Tu es bien gentil, mon gars. Mais qu'est-ce que tu veux qu'on f... de toi? On a un fusil pour quatre et une paire de croquenots pour deux...

Cette phrase, il se l'était répétée tout le long du chemin du retour:

— Un fusil pour quatre... Une paire de croquenots pour deux...

Et lui s'était présenté les mains vides! Il en avait honte, maintenant, comme d'avoir commis une incongruité chez des gens bien élevés. Peut-être même était-ce

(S.V.P. lisez la suite en page 19)



Posement, sans oublier un détail, avec le soin méticuleux d'une fourmi, il alla cacher la carabine et les munitions

Les Yeux de Perwenche

PAR PIERRE-VALENTIN BERTHIER

ON NE DIT PAS tout dans les journaux. Bien que les rédacteurs se soucient comme de leur première coquille des récriminations que soulèvent parfois, chez les intéressés, les "papiers" qui mettent ceux-ci en cause, ils sont, en général, beaucoup plus discrets qu'on n'est enclin à le supposer, et il arrive bien souvent qu'un détail délicat, ridicule ou scabreux reste au fond de l'encrier, par le fait de leur indulgence et au grand détriment de la curiosité maligne du public.

L'anecdote qui suit est, en quelque sorte la retouche complémentaire d'un fait divers paru dans la presse et dont l'apparence a semblé banale parce qu'il a été dépouillé de ses attributs singuliers.

En restituant la vérité, prospectée et recueillie dans les interlignes, nous lui rendrons sa vraie figure, effacée par les clichés de l'information standardisée.

ISSOUDUN. — Une farce stupide a été faite par des jeunes gens qui ont envoyé à différentes personnes de la ville de faux rendez-vous auxquels plusieurs d'entre elles ont cru devoir se rendre, en pure perte évidemment. Ces mauvais plaisants ne savent sans doute comment employer leur argent, puisqu'ils le dépensent en timbres-poste dans une intention aussi absurde.

Faux rendez-vous... François Morel a dû tressaillir en lisant cela...

A vingt ans François Morel devint amoureux fou: c'était de son âge, mais il était timide au delà de toute expression. La timidité engendre la maladresse qui conduit à l'insuccès. Ce processus est infaillible.

Il travaillait dans une maroquinerie, et il aimait une fille de seize ans, mécanicienne dans une confection, qu'il rencontrait chaque soir, à la Porte-Neuve, qui est la Canebière d'Issoudun.

Dès qu'il la voyait, son cœur s'arrêtait de battre un instant, puis repartait à grands coups, avec des extrasistoles (que la Faculté me pardonne si ce n'est pas comme ça qu'il faut dire). C'était d'ailleurs, elle, une merveilleuse poupée, blonde, les cheveux au vent, le sourire et la chanson aux lèvres, le teint frais, la chair grasse, les yeux clairs, c'était une fleur à cueillir, un fruit à croquer, un nectar à boire.

Une après-midi, au risque de manquer l'atelier, il l'aborde enfin.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

Elle ne le regarda même pas, et dit:

— Si ça vous fait plaisir...

Lui, gauche, timoré, pitoyable. la suivit plutôt qu'il ne l'accompagna: un vrai petit chien-chien. Il lui parla chemin faisant, essayant de briller, plus lamentable à chaque improvisation. Elle ne le regardait toujours pas. Mais elle disait bonjour à tous les garçons qu'elle rencontrait, et avec des sourires!

On se retournait:

— Tiens! François qui se dessale! mais quelle gourde!...

François souffrit le martyre, se sentant inférieur au rôle qu'il voulait jouer,

L'émouvante histoire de François, le timoré, qui trouva d'un seul coup, avec le courage de se déclarer, les joies d'un grand amour



soutenant à lui seul une conversation sans éclat, tandis que, cheminant radieuse à son côté, l'admirable créature distribuait, à tout bout de champ, des sourires de Vénus à de petits voyous qui crânaient.

A cinquante mètres de la confection, le timide abandonna Raymonde, car il voyait accourir à sa rencontre une dizaine de jeunes ouvrières qui pouffaient de rire. Il s'enfuit, poursuivi par cette hilarité

torturante qui, longtemps, lui tinta aux oreilles.

Le soir, il vint l'attendre, mais, cinq minutes avant l'heure, il sentit son courage l'abandonner, à la pensée qu'elles allaient sortir quarante à la fois et qu'elles riraient encore; et, persécuté d'avance par ce rire, il s'en alla.

Pourtant, lorsqu'il la vit à la Porte-Neuve, il résolut de ne pas rester un

amoureux transi; et, bien qu'elle ne fût pas seule, il s'approcha d'elle. Il tenta d'affecter un air gai qui ne lui allait pas; sa timidité crispait sur ses traits une angoisse.

— Venez-vous faire un tour au jardin public? demanda-t-il.

Elle rit, et répliqua par une question si insolente qu'il ne parvint qu'à bredouiller. Les autres jeunes filles se tenaient les côtes en suffoquant. Le malheureux n'insista pas; mais elle était tellement belle qu'il s'immobilisa, la dévorant des yeux, la regardant avec adoration s'éloigner insouciant.

Pendant des semaines, il la chercha, la suivit, l'idolâtra, commettant les pires folies, rendant sa passion publique et se ridiculisant. Toute la jeunesse de la rue Porte-Neuve se tordait deux fois par jour, à deux heures et à six heures, et l'on s'y donnait le spectacle du François convoitant la Raymonde. Quelles risées! quelles gorges chaudes!

Le pauvre garçon commençait à se décourager et, déjà, songeait, la mort dans l'âme, à quitter la partie, quand un soir il trouva chez lui une lettre qui l'attendait... une lettre bleue, parfumée, avec, sur l'enveloppe, une écriture de femme... et, à l'intérieur... oh! le joli mot d'amour!... toute la tendresse confidentielle d'un cœur à l'unisson du sien:

Mon chéri,

Tu ne peux pas continuer ainsi à me rechercher dans la rue. On nous voit, cela se dit, ma mère pourrait en apprendre quelque chose. Je t'en prie, cesse.

Mais, si je parais bouder avec toi pour donner le change, au fond je n'aime que toi, j'ai compris ton amour et je le partage. Ecoute, ce soir je vais au bal avec ma mère. Elle me surveille de très près, mais vers minuit je m'échapperai.

Ne viens pas au bal, attends-moi dans la petite rue des Champs-Élysées, à minuit, je t'y rejoindrai, nous serons seuls... A ce soir...

Je t'aime.

"RAYMONDE".

François Morel serra le billet sur son cœur. Ce qu'il ressentait à ce moment de son existence, c'est et ce sera éternellement la plus pure et la plus miraculeuse des émotions du genre humain. Il lui semblait que toute la nature n'était que bonté et féerie, toutes les illusions se levaient en lui comme autant d'aurores, et l'immensité de son rêve de bonheur se trouvait à l'étroit dans notre pauvre infini d'étoiles!

Ce soir, elle irait au bal, pouvant y passer une nuit magique dans les lumières, dans les frissons, dans la musique... Mais non! elle s'évaderait pour venir le retrouver seul, sous le firmament d'été, près du parc odorant, dans une charmille obscure; et, là, loin des rires insolents, loin des moqueries perverses, loin des lazzis railleurs, il caresserait avec ivresse sa blondeur ingénue, il mettrait sur sa bouche de ces longs baisers humides qui jettent l'âme dans un paradis inconnu!

C'est pourquoi ce soir-là, à minuit, la bande de garnements qui, pour se payer (S.T.P., lisez la suite en page 53)

"Le journalisme, — c'est l'art de parler de toutes choses avec autorité, même de celles que l'on ignore totalement". Tel était le slogan qu'aimait à répéter Victor Lechar dit "Coriolan", dit "Sénius", journaliste aux multiples emplois, qui possédait à fond, les innombrables "ficelles" de son métier. Malgré la grande variété des occupations auxquelles sa profession l'obligeait à se livrer quotidiennement, il s'ennuyait... Il s'ennuyait, parce qu'il n'avait jamais cherché à comprendre ce qu'il faisait, aussi sa vie se déroulait pour lui sur un fond terne et monotone, où tout était en surface, en paroles et en formules toutes faites.

Il aurait pourtant aimé comprendre... mais il n'avait jamais eu le temps d'approfondir.

Il aimait la vie et tout ce qu'elle ne lui donnait pas. Ce n'était pas un homme tout à fait perdu. Il remettait simplement la réalisation de ses rêves à plus tard.

On le voyait sourire avec attendrissement au souvenir du grand reportage qu'il avait fait sur la vie privée de Brigitte Helm la grande vedette du "muet"; il avait forcé des consignes et des portes, glissé des billets de cent sous dans les poches des chasseurs, poursuivi l'idole du moment en voiture, en moto, à pieds et à cheval. Ah! c'était le bon temps.

Il avait eu aussi un grand entretien avec Aristide Briand, qui l'avait mis dans le "secret des dieux."

Il y a des choses qu'il faudra peut-être révéler un jour — plus tard — car pour l'instant le plat n'est pas encore au point. Il est des nouvelles que le temps bonifie, comme les bons vins et les liqueurs.

Quelle drôle de chose le temps... C'est peut-être lui, notre Dieu?...

Puis ce fut le grand article de huit cents lignes sur la radio — activité artificielle, — découverte pour laquelle les époux Joliot-Curie venaient de recevoir le prix Nobel. Ça, c'était un coup de maître: huit cents lignes bien sonnées dont, Victor Lechar lui-même ne comprenait guère la substance; huit cents lignes, et il fallait voir comme c'était aligné. Enfin, le patron était content, — le public aussi — ils trouvaient que c'était clair — limpide même, — le meilleur article sur la question qui soit paru dans les quotidiens. On ne peut pas être plus royaliste que le roi, pas vrai?

...Le soleil éclairant le bas du lit indiquait qu'il devait être plus de neuf heures.

Victor se leva, fit quelques pas dans la pièce, pieds nus, s'étira en guise de culture physique, et essaya de rassembler ses vêtements éparpillés dans la pièce.

Aujourd'hui, il était à court de copie. Il fallait trouver quelque chose. Le mieux serait de trouver un "truc" pour partir à l'étranger, là-bas on trouve toujours de la copie. Comme rien ne ressemble à ce que l'on voit chez soi, on peut écrire n'importe quoi, sur les restaurants automatiques, sur les affiches publicitaires, sur les modes paysannes, sur quelque usage étonnant que l'on corse un peu de fantaisie personnelle. Mais en principe le "truc" est éventé, et les crédits sont bas.

— "Tiens, se dit-il, en mettant sa chaussette gauche à peine trouée, j'ai vu hier, qu'un certain professeur Cromack ou Cromack, philosophe de son état, est de passage à Paris. Il a fait quelque chose, je crois dans la "dialectique transcendante" (quel langage), je pourrais peut-être en tirer une idée de "papier". La dialectique transcendante... je voudrais bien avoir ses soucis. On se demande comment un machin comme ça a pu trans-

pirer à travers les murs des Facultés, des amphithéâtres, des bibliothèques, pour effleurer, oh! très vaguement, l'oreille du "grand public". Enfin allons-y...

Quelques instants plus tard, il téléphona au "Grand Hôtel" et obtenait un rendez-vous pour 3 heures. C'était déjà un succès.

11

— "Je suis un journaliste presque général — ou du moins je penserais ainsi, si je n'étais trop modeste" se dit-il en souriant intérieurement tout en montant l'escalier majestueux du Grand Hôtel. Oui, il est de ces génies méconnus, dont le labeur ne laisse pas de traces sur la terre. Mon génie ne réside pas dans le contenu de mes articles, mais dans les moyens que je déploie pour leur fournir le matériau de l'actualité brûlante. Toutes les formes du génie ne sont pas récompensées avec une égale dignité. Je mourrai sans même avoir obtenu les Palmes Académiques. Mais... je ne cherche ma récompense que dans la joie de l'effort... Oui, c'est bien cela, la joie de l'effort...

...Il se trouvait face à face avec le Professeur Cromack.

Au lieu du vieillard qu'il s'était imaginé, c'est un homme d'une quarantaine d'années à l'allure sportive et dégagée qui se tenait devant lui. De haute taille, et de forte carrure, le Professeur Cromack hâlé par le soleil, les cheveux souples et

ondulés. Ses grands yeux noirs et fixes, clouaient littéralement l'interlocuteur. Lechar se rappela tout à coup que le Professeur avait été à deux reprises finaliste de la coupe Davis.

On peut se demander d'ailleurs, comment le professeur Cromack a pu édifier sa "dialectique transcendante" qui fit quelque bruit dans le monde des philosophes et des littérateurs. Il aimait passionnément la science et les sports; or sa dialectique pouvait rivaliser en obscurité avec tout ce que le génie grec ou allemand de Platon à Hegel avait produit de plus ténébreux. Cette gymnastique de l'esprit à laquelle il s'était astreint était difficile. C'est la difficulté qui l'avait tenté, rien d'autre. Il souriait avec ironie à ses succès auprès des gens de lettres, qui, avec pédanterie le hissaient sur un piédestal qu'il imaginait volontiers éphémère. Il n'était pas présomptueux et la gloire l'avait rendu simplement plus mordant et plus ironique. Il avait par-dessus tout le sens de l'humour. Il détestait les pédants. Enfin, il était à la mode. Pas comme il l'aurait désiré peut être.

— Maître, je viens vous voir... (Lechar reprit son soubri) de la part du... pour vous demander de bien vouloir expliquer pour mes lecteurs, les principes sur lesquels repose votre dialectique transcendante.

— Vous m'étonnez beaucoup. Vous croyez sérieusement qu'un tel sujet serait capable d'intéresser vos lecteurs?

Le professeur s'assit derrière une table en invitant d'un geste large son interlocuteur à faire de même. Lechar s'installa



LES Trois VERITES

PAR A. VEXLIARD

dans un fauteuil en allumant une cigarette, il s'y croyait autorisé, car le professeur fumait une pipe.

* * *

Dans un éclair, Victor pensa aussi que le sujet était décidément dénué d'intérêt. Mais il était trop tard pour reculer. Il esquissa un geste de dénégation, mais le professeur poursuivit :

Ah, s'il s'était agi d'un sujet scientifique, je n'aurais pas dit non. Il est utile, il est indispensable même, que le public soit tenu au courant du mouvement vertigineux de la science contemporaine. Malheureusement, vous autres journalistes, vous ne faites pas votre devoir. Vous prêtez au public des sentiments bas que vous n'éprouvez peut-être pas vous-mêmes. Vous ne lui servez que la "science sensationnelle", celle qui éclate, tue, brise, détruit, mais non la vraie science, qui est connaissance désintéressée de la nature. Si vous voulez, nous pourrions entreprendre un sujet scientifique ?

Victor se souvint avec un frisson dans le dos de son article de huit cents lignes sur la radioactivité artificielle — il ne se sentait pas de force à jongler de nouveau avec des notions inconnues et précises. Il insista sur la dialectique transcendantale (après tout, dans ce domaine tout est personnel et personne ne comprend rien).

— Ma dialectique transcendantale, ne peut intéresser qu'un cercle très restreint d'initiés. Elle a son utilité dans un domaine très spécial elle touche les confins de la pensée humaine. J'ai réfléchi plus de vingt ans à la question, je lui ai consacré plusieurs volumes et de multiples articles — mes étudiants mettent en général trois années à s'initier aux rudiments d'une philosophie d'un caractère très particulier, et vous voudriez qu'au cours d'un bref entretien je vous donne une idée de ce qui est le fruit d'un si long labeur ? Croyez-moi, il vaut mieux y renoncer ?

Le professeur se leva, et fit quelques pas dans la pièce à grandes enjambées puis se remit au bout d'un moment de silence. La pièce où ils se trouvaient était vaste, une sorte de bibliothèque, cadre fort bien assorti à l'entretien qui devait avoir lieu. La direction de l'hôtel avait imaginé, deux ou trois salons de ce genre pour les célébrités universitaires de passage, qui de ce fait avaient une prédilection pour le Grand Hôtel. De vastes armoires vitrées, contenaient des encyclopédies, quelques romans, de bons livres éprouvés en général, et joliment reliés. Les tapis étaient épais et doux. L'ameublement sobre et confortable.

Les sentiments qu'éprouvait Lechar étaient complexes. Ce n'était pas de la gêne, mais on ne pouvait pas dire qu'il se sentait tout à fait à l'aise. Ce n'était pas tout à fait de l'amertume, mais il sentait une pointe de dépit, comme un arrière goût resté dans la gorge. Il éprouvait de l'attraction pour Cromack, mais sourdement, il commençait à le détester. Il aurait aimé être ailleurs, mais il sentait que sa place était bien là, et qu'au fond quelle que soit l'issue de l'entretien, il en sortirait content. Lui qui n'aimait pas les complications.

* * *

Le journaliste insista :

— Donnez-moi quelques idées directives, indiquez-moi les principes fondamentaux,

(je me débrouillerai pour le reste se dit-il), de plus en plus déconfit. Il poursuivit encore, cherchant à employer une terminologie technique appropriée aux circonstances.

— Soit, je vais essayer de vous traiter à forfait, et en voici le moyen. La dialectique transcendantale, est une méthode, qui doit permettre de résoudre par le raisonnement les problèmes les plus ardues. Je vais vous poser une devinette. Si vous arrivez à lui trouver une solution correcte, je vous dirai, que sans autres commentaires, vous êtes initié à la méthode. Dans le cas contraire, il ne restera qu'un seul moyen : reprendre toute l'étude, point par point, ce qui vous demanderait des mois, des années peut-être.

Un garçon d'étage silencieux, pénétra à pas feutrés, et posa sur un guéridon un plateau à thé et un plat de gâteaux secs et de petits fours.

Nouvel Oedipe, Lechar, accepta d'enthousiasme le pari. Les charades et les devinettes c'était son fort. Les mots croisés avaient fait de lui un homme universel et omniscient. Il était imbattable.

— Voici donc une devinette, écoutez-moi bien : Deux ramoneurs passent par une cheminée, l'un d'eux sort blanc, l'autre noir : lequel des deux va se laver ?

Il veut me "posséder" se dit Lechar, il ne m'aura pas, il n'y a qu'à répondre le plus simplement possible le plus con-

formément au bon sens, il feignit un moment de réfléchir, puis répondit :

— C'est évidemment le noir qui ira se laver.

— Non, mon ami, c'est le blanc.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Hé bien, lorsque les deux ramoneurs sortent de la cheminée, représentez-vous bien le tableau : le noir regarde le blanc, il s'imagine que lui-même est blanc, et ne va pas se laver, inversement le blanc regarde le noir et s'imagine que lui-même est noir, et va se laver. Vous avez saisi le raisonnement ?

— Ah merci ! cher Maître, merci s'écria le journaliste. Je comprends à présent ce que c'est que la dialectique transcendantale. Adieu, je vais rédiger mon article...

— Attendez ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a une seconde devinette.

— Laquelle ?

— Voici : deux ramoneurs passent par une cheminée, l'un sort blanc et l'autre sort noir, lequel des deux se lave ?

Le visage de Lechar s'assombrit un instant, il se voyait "possédé" et il n'aimait pas beaucoup cela. Mais il était piqué au vif intrigué, plein de curiosité charmée. Il essaya pourtant de crâner.

— Mais... ne me l'avez-vous pas si bien expliqué tout à l'heure, c'est bien le blanc qui va se laver.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Diable, si j'en suis sûr. Il était sûr en tout cas qu'il fallait crâner pour ne pas perdre contenance.

— Hé bien, non, c'est le noir.

— Et pourquoi donc ?

— Imaginez les deux ramoneurs sortant de la cheminée : pour sortir ils se sont aidés de leurs mains. En sortant, ils en éprouvent une impression physique, insurmontable. Vous voyez d'ici l'impression. Leur geste machinal naturel, en se hissant de cet antre, est de se regarder les mains. n'est-il pas vrai ? ainsi donc c'est le noir qui ira se laver, et non le blanc.

— Oh. Merci Maître, je vois, — la dialectique transcendantale, c'est une méthode de raisonnements par les contaires, qui... que... enfin... adieu..., je m'en vais pour méditer cela.

— Attendez, attendez donc ce n'est pas tout. Que vous êtes pressé ! Et une lueur d'ironie illumine son fier visage énergique et ouvert.

— Qu'y a-t-il encore ? Lechar se voyait perdu, traqué, aux abois.

Le Professeur alluma lentement un cigare, fit encore quelques pas dans la pièce, jouissant de toute évidence de l'énerverment de son interlocuteur, puis reprit :

— Il y a une troisième devinette.

— Il ne s'agit plus de ramoneurs du moins, cette fois-ci ? Et une inquiétude non feinte se peignait sur son visage.

— Deux ramoneurs passent par une cheminée, l'un sort blanc, l'autre sort noir... lequel des deux se lave ?

Lechar aurait voulu sauter à la gorge de l'arrogant professeur, qui s'assit avec calme et but quelques gorgées de son thé refroidi très sucré.

La pièce était grande, spacieuse et claire, mais pour Lechar elle était devenue toute petite, encombrée et sombre. Il eut l'impression que s'il avait essayé de se lever pour marcher, il aurait trébuché certainement à quelque obstacle. L'obstacle au fond c'était l'arrogance et l'insaisissable dialectique transcendantale du professeur Cromack. L'obstacle c'était le calme inflexible, et l'allure sereine de son interlocuteur, l'obstacle c'était ce filet invisible de mystère (pourquoi mystère ?) dont il se sentait tout à coup environné. Il eut l'impression que le professeur, tel un jongleur, pourrait sortir de sa poche encore douze paires de ramoneurs qui se lavent ou ne se lavent pas, avec des solutions toujours renouvelées. Il haïssait cet homme si sûr de lui. Sa joie aurait été de le voir condamner comme sorcier. Car n'est-il pas un sorcier ? un sorcier d'autant plus dangereux, que sa sorcellerie est toute verbale, toute morale. Il peut tuer un homme par la parole, par son regard. Ah ! quel être diabolique.

— Alors ? fit le professeur, en s'appuyant à la cheminée pour bourrer une pipe ; (il avait abandonné son cigare à moitié consommé. Il avait à ce moment-là un air vraiment diabolique. S'il avait par exemple allumé un brasier dans la cheminée vide, en posant simplement un pied sur les chenêts, Lechar n'en eût été nullement étonné.

S'étonner. De quoi pouvait-il encore s'étonner après un tel entretien. Savoir. Ah ! Savoir... avec assurance, avec force, comme le Professeur Cromack. Ici vraiment le savoir lui donnait un pouvoir direct immédiat. Du pouvoir surnaturel.

Il y eut un moment de silence.

— Alors, reprit le journaliste en cherchant à paraître calme, — c'est le noir qui se lave.

(S.V.P., lisez la suite à la page 50)

L'EMPREINTE

*Je m'appuierai si bien et si fort à la vie,
D'une si rude étreinte et d'un tel serrement,
Qu'avant que la douceur du jour me soit ravie
Elle s'échauffera de mon enlacement.*

*La mer, abondamment sur le monde étalée.
Gardera dans la route errante de son eau
Le goût de ma douleur qui est âcre et salée
Et sur les jours mouvants roule comme un bateau*

*Je laisserai de moi dans le pli des collines
La chaleur de mes yeux qui les ont vu fleurir.
Et la cigale assise aux branches de l'épine
Fera vibrer le cri strident de mon désir.*

*Dans les champs printaniers la verdure nouvelle
Et le gazon touffu sur le bord des fossés
Sentiront palpiter et fuir comme des ailes
Les ombres de mes mains qui les ont tant pressés*

*La nature qui fut ma joie et mon domaine
Respirera dans l'air ma persistante ardeur.
Et sur l'abattement de la tristesse humaine
Je laisserai la forme unique de mon cœur.*

COMTESSE DE NOAILLES.



Idylle en Nouvelle-France

GOURDAINE de RAMAND eut un petit geste d'impatience :

— Voyons, Linette, cela fait la troisième fois que tu recommences cette confidente. Elle était très bien réussie la première fois.

— Que non, il faut que la boucle soit bien aplatie contre la joue de mademoiselle, comme ceci, répondit la suivante d'un petit ton décidé. Mademoiselle a tant de cheveux que si je les laisse bouffer, elle aura une tête grosse comme un boisseau.

Elle disposa savamment deux petits choux de satin bleu, se recula un peu, examina son ouvrage dans la glace de la coiffeuse.

— La coiffure est parfaite, mais mademoiselle devrait sourire. Cet air si sérieux...

Elle compléta sa pensée par une petite moue désapprobative.

Gourdaïne leva vers sa suivante de grands yeux bleus troublés.

— On serait sérieuse à moins. On m'enlève de mon couvent sans crier gare, on m'amène à Paris, on me revêt de mes plus beaux atours. Tu sautilles autour de moi, en refusant de me dire quoi que ce soit. On me marie, je suppose.

— Madame ne m'a rien dit. Par conséquent, je ne sais rien.

Gourdaïne eut un sourire :

— Comme si on avait besoin de te dire les choses pour que tu les saches.

Linette enleva la serviette qu'elle avait mise sur les épaules de la jeune fille pour protéger sa robe. Elle roula vers le plafond des yeux noirs et brillants, pour le moment chargés d'extase.

— Mademoiselle a bien tort de s'inquiéter. C'est bon et beau le mariage. Mon Jean-Louis...

— J'avais donc raison, dit Gourdaïne. C'est bien d'un mariage qu'il s'agit.

— Mon Dieu, j'ai encore trop parlé, s'écria Linette.

Elle fit une petite révérence et disparut preste comme une anguille.

PAR CLAUDE LANGEL

Restée seule, Gourdaïne se leva d'un geste las et, sans même jeter un regard au miroir, se dirigea vers la fenêtre. Pourquoi lui avait-on fait quitter son cher couvent? Elle n'avait pas tout à fait quinze ans; elle avait bien le temps de se marier.

Elle en voulait un peu à Soeur Marie-Thérèse de l'avoir empêchée de se faire religieuse. Elle revit les yeux gris qui plongeaient jusqu'au fond des âmes, entendit la belle voix grave :

— Vous voulez rester au couvent parce que vous avez peur de la vie. Dieu ne veut pas d'un coeur qui se donne à lui par crainte.

— Mais, ma soeur, vous savez que ma mère approuve. Vous avez lu ses lettres.

— Madame votre mère...

Soeur Marie-Thérèse s'était arrêtée brusquement comme Linette tout à l'heure. Que c'était irritant cette habitude des adultes de s'arrêter lorsque la conversation devenait intéressante!

— La vie n'est dure que pour ceux qui la veulent dure, ceux qui n'ont pas confiance, avait ajouté Soeur Marie-Thérèse.

Une de ces paroles mystérieuses que les adultes vous jettent à la tête au lieu de s'expliquer clairement.

C'était comme cette phrase dans la dernière lettre de sa mère :

"Nous travaillons à votre bonheur, ma chère enfant. Il est regrettable que vous ne vous soyez pas épargnée une vie de souffrance en entrant au couvent; mais je ferai en sorte que vos chagrins soient supportables."

Autrement dit, on lui avait choisi un mari. Pourquoi sa mère lui prédisait-elle une vie de chagrin? Au couvent, les pensionnaires parlaient souvent de mariage et aucune ne considérait l'état marié comme un malheur irréparable. Et Linette,



Les préjugés de caste, les objections des parents ne sauraient être des obstacles à un amour vrai

elle, trouvait que c'était la plus belle chose du monde.

Est-ce que son prétendant serait grand et blond comme Jean-Louis? Jean-Louis, un domestique! Et pendant le voyage, elle s'était surprise, une fois, à regarder ses mollets. Serait-elle une pécheresse comme Marie-Madeleine? Non, les mollets de Jean-Louis, c'était tout bonnement la faute de Linette qui disait souvent:

— Moi, mademoiselle, pour les hommes, je regarde toujours au mollet. Notre roi a les plus belles jambes du royaume et regardez celles de Jean-Louis.

Alors naturellement, elle avait regardé.

Qu'est-ce que son futur mari allait penser en la voyant? Elle revint devant la glace, s'examina attentivement, fit la moue. Elle était trop mince pour la mode, son teint ambré et non pas d'une blancheur de neige, son menton un peu trop volontaire au lieu d'être rond et garni de fossettes comme celui d'Anne de Cambière, la beauté du couvent; ses cheveux d'un or un peu trop bruni. En revanche, ses yeux étaient grands et bleus et son petit nez bien droit.

— Je ne suis ni mal, ni bien, conclut-elle, ne se rendant pas du tout compte du charme de vie vibrante et jeune qu'elle dégageait. En revanche, Linette avait raison. Cette toilette est merveilleusement réussie.

C'était une robe de satin bleu pâle, au corsage allongé en pointe, à la jupe volumineuse brodée d'or, s'ouvrant sur une sous-jupe rose. Les manches bouillonnées étaient garnies de petits noeuds roses nichés dans de la dentelle et ces jolis petits choux bleus faisaient très bien dans ses cheveux dorés.

— Il faudra que je porte beaucoup de bleu, se dit-elle.

Mon Dieu, quelle sorte de jeune fille était-elle? Une heure plus tôt, elle pleurait presque parce qu'on n'avait pas voulu la laisser entrer au couvent et maintenant elle était coupable du péché de coquetterie.

On grattait à la porte. C'était Linette.

— Madame la comtesse demande que mademoiselle descende au salon immédiatement.

— Linette, il est là? Tu l'as vu?

Pour toute réponse, Linette redressa un petit noeud rose sur la manche.

— Ne me fais pas languir. Dis-moi comment il est.

— Que mademoiselle fasse bien attention à sa belle robe.

Cette façon de ne pas répondre aux questions, si peu dans les habitudes de sa suivante, inquiéta la jeune fille. Et pourquoi ce petit air triste?

La porte du salon était entr'ouverte, elle la poussa légèrement.

Le comte et la comtesse de Ramand semblaient avoir oublié qu'ils attendaient leur fille; ils étaient absorbés par leur conversation. Au couvent, quand Gourdain pensait à ses parents, elle voyait toujours un gentilhomme tout en velours et dentelles, aux gais yeux bleus, à la bouche spirituelle. De sa mère, elle ne se rappelait qu'un beau masque pâle aux traits creusés par un feu intérieur. Et c'était bien ainsi qu'elle les retrouvait. Elle retrouvait aussi cette impression de gêne qu'elle avait toujours éprouvée en leur présence, l'impression d'être de trop, de surprendre des secrets qu'elle eût préféré ignorer. Son père, debout contre la cheminée en tapotait le marbre de longs doigts impatients; sa mère, assise très droite dans un fauteuil, levait vers lui

de beaux yeux verts désespérés. Elle disait d'un ton tragique:

— Je sais bien que ces visites sont nécessaires, mais...

Gourdain toussa légèrement pour avertir de sa présence. Les yeux verts et les yeux bleus se tournèrent vers elle avec une expression bien différente. Sa mère sortant avec peine de pensées qui l'avait absorbée tout entière: son père visiblement charmé de pouvoir interrompre une conversation ennuyeuse.

Gourdain faisait mal la révérence. Au couvent, les leçons de maintien avaient toujours été son cauchemar. Troublée, elle s'empêtra dans sa robe, manqua de tomber, se redressa, interdite, rougissante. Madame de Ramand fit entendre un claquement de lèvres agacé; monsieur de Ramand eut un charmant sourire.

— Comme elle a grandi! Mais elle est exquise, mademoiselle notre fille, et elle me ressemble. En beaucoup mieux, naturellement.

— Chacun sait que vous êtes le beau de Ramand, dit sa femme avec aigreur. Et ne gêtez pas notre fille. Elle n'a nul besoin d'acquiescer la fatuité de son père.

Monsieur de Ramand haussa les épaules de l'air excédé de l'homme qui en entend bien d'autres. Il aurait laissé passer la chose s'il n'avait surpris le regard étonné de sa fille.

— Votre père, lui dit-il, est à la cour et à l'armée un homme de guerre fort respecté. Ne prenez pas au sérieux ce personnage de poupée ridicule qui vient de surgir à vos yeux.

— Inutile que cette enfant assiste à nos différends, coupa madame de Ramand.

Elle se leva de son fauteuil. Elle avait grand air dans sa robe de velours pourpre brodée d'or, relevée sur une jupe de satin blanc également brodée d'or. Sa chevelure brune massée en boucles sur le sommet de la tête était surmontée d'une haute fontange de dentelle blanche au pied de laquelle se nichaient de petites souris assorties à la robe. Et maintenant que son sourire s'était fait affectueux, elle était très belle.

— Des événements importants et que nous vous expliquerons plus tard nous ont décidés à vous faire sortir du couvent, dit-elle. Dans quelques minutes, nous allons vous présenter l'homme que nous

vous destinons comme mari. Nous l'avons choisi avec beaucoup de soin. Monsieur de Belloron est de bonne maison, fort riche et de caractère vertueux. Vous n'aurez avec lui aucun de ces ennuis que les pauvres femmes ont à supporter avec les maris d'à présent.

— Visé et touché, dit monsieur de Ramand sortant une tabatière de sa poche et l'ouvrant avec un calme affecté.

Madame de Ramand lui envoya un regard irrité, sourit à sa fille.

— Monsieur de Belloron sera un mari idéal. Ne prenez pas cet air ahuri qui ne vous sied point et faites à votre prétendu une révérence un peu plus gracieuse que celle de tout à l'heure.

Monsieur de Ramand referma sa tabatière sans s'en être servi. Une nuance d'inquiétude se lisait dans son regard bleu. Il s'approcha de sa fille d'un mouvement vif qui ressemblait à une pirouette, lui mit la main sur l'épaule.

— Nous voulons votre bonheur avant tout ma chère enfant, dit-il.

La caresse, le ton de sa voix firent du bien à la jeune fille.

— Je vous remercie du soin que vous avez pris de mon avenir, dit-elle du ton d'une petite fille qui s'applique à bien répéter ce qu'on lui a appris à dire.

— Monsieur le baron de Belloron, annonça le majordome.

— Plongez un peu votre révérence; baissez les yeux, murmura la comtesse à l'oreille de sa fille.

Elle n'eut aucune peine à plonger sa révérence; ses genoux se dérobaient sous elle. Son futur mari, l'homme avec qui elle allait passer sa vie. Ressemblerait-il à Jean-Louis? Elle restait les yeux baissés, très intimidée.

Une voix sèche, au timbre monotone, frappa désagréablement son oreille.

— Mais elle est très jolie et vous me voyez aussi ravi qu'honoré.

Elle fit un effort, leva les yeux et reçut un choc. Ce museau allongé de renard, ce sourire qui découvrait des dents jaunes; et il avait l'air plus vieux que son père.

— Eh bien, dit madame de Ramand d'un ton de reproche.

Gourdain se rappela qu'en de telles circonstances il fallait donner sa main à baiser. Mais que c'était désagréable ce baiser des lèvres minces. Elle eut une

envie subite de courir se laver les mains mais le regard impérieux de sa mère la clouait sur place.

— Elle est très timide, dit madame de Ramand. Il faut l'excuser; elle sort du couvent comme vous savez. Les soeurs la disent intelligente. Elle se développera très vite.

— Mais pas trop vite, j'espère, dit le baron avec un petit rire qui râcla désagréablement les nerfs de la jeune fille. Elle est charmante ainsi.

Il lui prodigua des compliments de toutes sortes pendant au moins cinq bonnes minutes. Elle ne les écoutait pas. Si c'était là le mari qu'on lui réservait, elle retournerait au couvent.

Un domestique poussa des sièges en demi-cercle. On s'assit. La conversation devint très animée. Les grandes personnes semblaient avoir oublié l'existence de Gourdain qui leur en était bien reconnaissant. Elle glissa un regard vers son prétendu. Non, décidément, cette figure pointue ne lui disait rien du tout. Il était habillé de façon fort galante: justaucorps de broché vert brodé d'or, manchettes de fine dentelle, magnifique perruque blonde, bas de soie grise... mais ses mollets! Il avait ce qu'Anne de Cabière qui était si moqueuse appelait des mollets de coq. Impossible d'épouser un homme à mollets de coq. Le couvent était mille fois préférable. Après tout, elle y avait été heureuse. Sa mère la laisserait faire et soeur Marie-Thérèse finirait bien par se laisser convaincre. Sa résolution était prise, bien prise. Elle se sentit rassérénée, libérée. Elle écouta, sans révolte intérieure, la voix sèche, monotone de monsieur de Belloron qui disait:

— On peut y faire une fortune très rapide dans les pelleteries. Et les nobles peuvent s'en mêler sans déroger. Sa Majesté, dans sa haute sagesse en a décidé ainsi.

— Ce qui m'enchantait surtout, c'est l'idée de pourfendre quelques Iroquois. Ces messieurs se conduisent vilainement. La Hontan m'a raconté là-dessus des choses qui font bouillir. Figurez-vous que dans certaines parties du Canada...

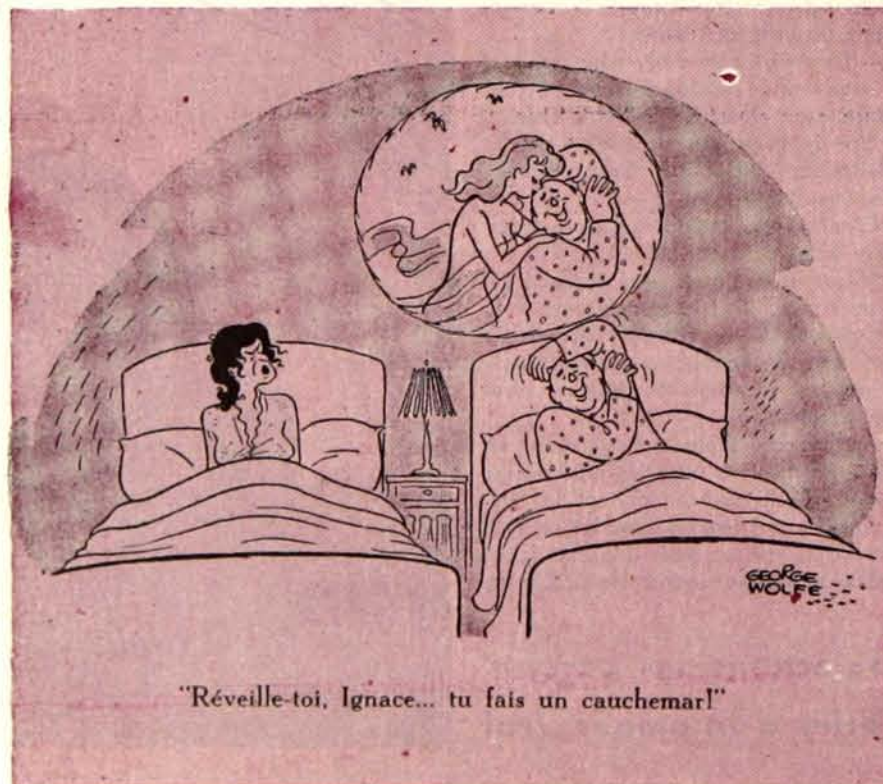
Le Canada! Le mot lança la jeune fille dans de nouvelles rêveries. On leur avait lu les relations des pères Jésuites au couvent et avec quelle émotion les écolières avaient écouté. Certaines avaient parlé d'aller évangéliser les sauvages quand elles seraient grandes.

— En effet, il paraît que les choses ne vont pas trop bien. Les villages de frontière ne sont pas sûrs du tout à cause de ces maudits Iroquois. Mais on m'a bien assuré que la vie à Québec ne présentait aucun danger, disait monsieur de Belloron.

— Surtout maintenant que monsieur de Frontenac est de nouveau gouverneur, déclara monsieur de Ramand.

Frontenac! Le nom avait surgi dans la conversation comme un coup de trompette. Monsieur de Ramand l'avait prononcé avec enthousiasme et sa fille en avait aimé la sonorité belliqueuse. Monsieur de Frontenac serait gouverneur et Gourdain de Ramand serait une seconde Marie de l'Incarnation. Ceci c'était de l'ambition et de la vanité, se dit la jeune fille toujours honnête avec elle-même et, de toute façon, les sauvages lui paraissaient infiniment plus intéressants que monsieur de Belloron.

— Un pays neuf! Mon Dieu que je serai heureux de voir tout ça, disait monsieur de Ramand de la voix de fausset à la mode cette année-là, et avec vous ma (S.V.P., lisez la suite en page 16)



"Réveille-toi, Ignace... tu fais un cauchemar!"

LES FEMMES dans la

VIE de CHOPIN

PAR
EDOUARD LANCTOT

LES FEMMES ont joué et tenu un rôle considérable dans la vie de Chopin, qui fut assez mal servi en amour, en amitié. Nous savons que ce souffreteux lucide fut toujours très attaché à sa mère et à ses trois soeurs, Louise, Isabella, Emilia, morte à seize ans. Louise, l'aînée de la famille, n'hésita même pas à quitter Varsovie pour venir à Paris soigner et veiller son frère lors de sa dernière maladie. Et durant sa courte existence, trente-neuf ans, Chopin ne manqua jamais l'occasion d'adresser des lettres touchantes à sa mère et à sa chère Louise, la seule, l'unique confidente de toute sa vie.

Les péripéties de sa liaison avec George Sand, qui dura huit ans, sont bien connues de ceux qui ont lu l'*Histoire de ma Vie* de la romancière, pour ne pas être obligé de rappeler ici des épisodes déjà familiers à plusieurs lecteurs. Un fait certain, c'est qu'à partir de sa rupture avec Aurore Dudevant (en 1846), la vie

du corps et celle de l'esprit ont fini en Chopin. Mais, à l'article de la mort, l'amant déçu pensait encore à cette femme, chez qui on ne saura jamais bien distinguer les limites où se touchaient en elle l'amour, le mépris, l'égoïsme et la haine. Et c'est Franchomme qui entendit murmurer le moribond: "Elle m'avait dit pourtant que je ne mourrais que dans ses bras".

Chopin aimait d'autres femmes et c'est le portrait de celles-là que nous essayerons d'esquisser. Sans doute ces femmes n'ont pas toutes influencé Chopin de la même manière et à un degré identique, mais chacune d'elle a laissé son empreinte soit dans la pensée, soit dans l'oeuvre, soit dans le coeur du musicien romantique.

Nous sommes au seuil de l'année de 1829. Frédéric-François Chopin n'a donc que dix-neuf ans. Un soir qu'il assiste à une représentation à l'Opéra de Varsovie, il remarque dans un petit rôle une jeune fille au timbre clair, aux cheveux blonds,

aux yeux bleus, à la bouche attrayante. Elle se nomme Constantia Gladkowska et elle suit des cours de chant au Conservatoire. L'impression que produit sur lui cette cantatrice en herbe est vive, mais toute pure et enfantine. Obtenir le ruban qui noue sa chevelure, mourir en le tenant caché sur sa poitrine, suffirait à ses désirs. Et si léger est ce sentiment qu'il n'en fait d'abord confidence à personne.

Au mois d'octobre, il écrit à son ami Titus Wojciechowski: "Par malheur peut-être, je possède mon idéal, auquel je me suis voué depuis plus de six mois, silencieusement, et sans qu'on le sache, *L'Adagio* de mon *Concerto* (en *Fa mineur*, opus 21) lui appartient, et ce matin même, elle m'inspirait la petite *Valse* (en *Ré bémol majeur*, opus 70, no 3) que je te fais tenir. Personne n'est au courant, que toi". Dans ce malheur, dans cet idéal, il s'agit tout naturellement de Constantia Gladkowska.

Quelques jours plus tard, Constantia

débute pour de bon à l'Opéra dans le premier rôle qu'elle avait à tenir dans *Agnès de Ferdinando Paër*. Inutile de dire que Frédéric admire le jeu de la chanteuse, sa beauté, l'étendue de sa voix. Il inscrit dans son journal: "Elle phrase et nuance délicieusement. Sa voix, dans les mesures initiales, tremblait légèrement, mais elle se remit bientôt de son trouble. On l'a couverte d'applaudissements". Il fait enfin sa connaissance, l'accompagne au piano, se sent mourir de tristesse et d'incertitude, car Constantia lui témoigne peu d'intérêt.

Toujours au cours du même automne Chopin accepte une invitation du prince Anton Heinrich Radziwill, gouverneur de Poznan, de venir passer une semaine à sa résidence d'été. Là, le jeune musicien n'oublie pas sa chère Constantia, bien que la princesse Wanda, une des filles de son hôte, le ravisse. En effet, cette jeune personne est une créature charmante, aimable, musicale et tendre. Mais Chopin se reconnaît le pouvoir d'être charmé en toute pureté par deux femmes en même temps.

Revenu à Varsovie, il décide d'y donner son premier grand concert public. Cette séance musicale a lieu le 17 mars 1830. Constantia qui avait d'abord, semblait-il, négligé ce blème amoureux, assiste à cet événement qui éveille l'attention générale. Mais l'effet produit sur l'auditoire n'est pas tel qu'il l'a prévu et espéré. Les connaisseurs seuls ont compris et apprécié l'originalité des oeuvres du jeune compositeur. Toutefois la bien-aimée, assise au premier rang, lui sourit et il se sent amplement récompensé.

Les mois passent sans lui apporter de véritables joies. Son amour pour Constantia le soutient et le travaille. Il se donne tout à sa musique. Mais l'arrivée d'Henriette Sontag, la cantatrice allemande célèbre, qui vient donner une série de six concerts dans la capitale polonaise, le jette dans l'enthousiasme. Par l'entremise du prince Radziwill, Frédéric est admis dans l'entourage intime de cette femme fascinante au delà de toute expression. Chopin lui amène sa Constantia et madame Sontag consent même à donner des leçons à Mlle Gladkowska.

Le 18 septembre, il adresse une autre lettre à son ami Titus: "Tes lettres reposent sur mon coeur, à côté du ruban de Constantia, car, bien qu'ils ne se connaissent pas, ces objets inanimés sentent pourtant qu'ils viennent de mains amies. Un jour, en sortant de l'église, mes yeux ont surpris le regard de Constantia. Alors je m'élançai dans la rue et il me fallut un quart d'heure pour revenir à moi. Je suis parfois si fou que c'en est effrayant! Mais de samedi en huit je partirai quoi qu'il arrive. Je mettrai ma musique dans ma valise, mon ruban dans mon âme, mon âme sous mon bras, et en avant, dans la diligence!"

Le 11 octobre Chopin donne un dernier concert à Varsovie, auquel Mlle Gladkowska prête son concours. Revêtue de ravissantes dentelles blanches et couronnée de roses, la jeune cantatrice chante (S.V.P., lisez la suite en page 51)



L'immortel artiste, au cours de sa vie, suscita de nombreuses passions qui furent souvent son inspiration

Cet imperméable est entièrement dépourvu de caoutchouc. Il est en tissu imprégné d'une résine plastique synthétique, il est beaucoup plus souple que l'étoffe caoutchoutée et peut se fabriquer dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.



Deux jolies jambes gainées de nylon. Les pantouffles ont été confectionnées dans une étoffe enduite de pyroxiline, substance chimique composée principalement de nitrocellulose, d'huiles et de pigments.



Voici des tentures et des rideaux en nylon qui, après le lavage, redeviennent lisses sans qu'il soit nécessaire de les repasser.

(Photos C. I. L.)

La Molécule Vestimentaire

PAR JEAN ROBITAILLE

M AINTENANT qu'il saisit les secrets de la molécule, l'homme commence à justifier le titre de "roi de la création" dont il s'est depuis longtemps affublé. Depuis une décade ou deux, il peut enfin transformer l'essence même de la matière pour l'asservir à son gré. La connaissance et la transformation de l'enchaînement moléculaire lui permettent de créer des substances que la nature n'a jamais engendrées et rien, peut-être, ne marque mieux l'affranchissement de l'homme contemporain. La science de la molécule s'étend chaque jour, s'applique à des domaines sans cesse plus nombreux, recule prodigieusement les limites du progrès, mais le seul cas de son utilisation vestimentaire suffit à en illustrer, sinon l'ampleur, au moins l'aspect pratique.

L'homme d'avant la civilisation ne connaissait pas plus la pudeur que les vierges de Bali ou les élégantes de nos plages, mais le vent et le froid et la pluie et la neige l'obligèrent à se vêtir, car le roi de la création naît malheureusement sans cette toison, sans ces plumes qui protègent le plus humble animal. Longtemps, l'ancêtre des cavernes dut recourir aux peaux de bêtes pour obvier à son encombrante nudité. Puis il apprit à tisser la laine et la filasse de certaines plantes, à tanner le cuir et à utiliser le poil de certains mammifères. Il apprit encore à filer la soie du bombyx et à utiliser quelques

pigments végétaux pour colorer ses étoffes. Toute sa science, cependant, se limitait à l'emploi des matériaux qu'une nature indifférente à son sort voulait bien lui céder.

Récemment, le chimiste a saisi le jeu de la molécule. Il tient enfin la clé qui lui permettra désormais de se soustraire aux conditions rigoureuses d'une nature dont il était bien plus l'esclave que le maître. Dans quinze ou vingt ans, le coton, le chanvre, le lin, la laine, la soie, le cuir et le caoutchouc disparaîtraient brusquement de la surface du globe que l'homme ne serait nullement en peine de se vêtir. En fait, toutes ces matières seront graduellement rejetées au second plan à mesure que l'on perfectionnera les tissus chimiques. Car le chimiste impartit à ces étoffes synthétiques maintes qualités précieuses que les plantes textiles et la laine n'ont jamais possédées et ne posséderont jamais.

Toutes les tentatives de la chimie vestimentaire n'ont pas connu un égal succès. D'ailleurs, et il convient d'insister sur ce point, la science de la molécule n'en est encore qu'à ses débuts. Mais si la laine synthétique tirée de la caséine du lait a pu décevoir les laboratoires, le nylon, par contre, incarne un succès littéralement prodigieux et laisse entrevoir l'époque où

nous ne voudrions rien qui ne vienne de l'éprouvette.

Beaucoup de gens, assez peu renseignés, croient encore que le produit synthétique ou artificiel n'est qu'un mauvais article substitué à un produit naturel et supérieur. Pourtant, le chimiste moderne n'imité pas la nature: il fait mieux qu'elle, du moins sous le rapport de notre confort, de nos exigences. Il y parvient par la modification du train moléculaire de certains matériaux de base. A moins de posséder quelques notions de la chimie, on a quelque mal à comprendre les données de ces métamorphoses. On ne voit pas bien par quel phénomène la fève soya devient plastique, ni comment la houille devient à volonté un tissu, une teinture ou une substance identique au caoutchouc. Essayons cependant de donner un aperçu du rôle de la molécule.

Le chimiste pratique deux grandes opérations. Il analyse la matière, c'est-à-dire qu'il la décompose en ses éléments constitutifs. Exemple: l'eau se compose d'hydrogène et d'oxygène. Quand un chimiste sépare l'hydrogène de l'oxygène, il décompose ou analyse l'eau. La seconde opéra-

tion consiste à combiner les corps simples, ou éléments constitutifs, de façon à former de nouveaux composés.

La plus petite quantité indivisible d'un élément s'appelle atome. L'agencement naturel de certains atomes forme la molécule. Ainsi, à l'état naturel, six atomes de carbone s'unissent à six atomes d'hydrogène pour former une molécule de benzène. Molécules et atomes restent invisibles même sous les microscopes les plus puissants, mais on sait toutefois que les molécules se joignent les unes aux autres, soit en cycles, à la façon d'un cercle, ou en file, à la façon des wagons d'un train. Ces molécules se joignent à peu près comme les maillons d'une chaîne. Ce sont ces chaînes qu'on modifie et qu'on appelle le train moléculaire.

Or, si l'on dissocie les atomes de la molécule, pour les combiner différemment, on modifie de ce fait la consistance même des molécules, qui n'ont plus, évidemment, les mêmes propriétés qu'à l'état naturel. Dans le cas du nylon, le chimiste a dissocié les molécules de la houille pour

(S.P., lisez la suite en page 49)

PAIX



ou TREVE?

PAR MAXIME OUVRARD

Dès maintenant, les espoirs qu'on avait mis dans une entente universelle des peuples ne semblent-ils pas se perdre dans un sombre horizon tourmenté ?

IL SERAIT bien difficile de comprendre la période comprise entre les deux guerres mondiales à qui ne tiendrait pas compte d'un fait capital: l'anticommunisme. C'est la clef qui donne à peu près infailliblement l'application des principaux événements. On sait que la doctrine communiste, qui semblait destinée à bouleverser les pays fortement industrialisés, n'a réussi à s'appliquer que dans un pays agricole, la Russie. Il y a fallu en 1917, des circonstances exceptionnelles: la défaite des armées impériales et le désintéressement momentané des grands pays capitalistes dont toutes les forces tendaient à abattre l'Allemagne. Lorsque la victoire des Alliés fut acquise, il était trop tard pour qu'ils songeassent à renverser un régime vigoureusement enraciné déjà. Du moins, les Alliés veillèrent-ils à empêcher l'Allemagne vaincue et désorientée d'imiter la Russie. Mais ils eurent désormais à compter, ou tout au moins leurs gouvernements presque toujours appuyés sur une majorité de droite eurent à compter, avec ce fait nouveau: le régime qui s'était institué à Moscou ne visait pas seulement à durer en Russie, il visait à la révolution mondiale. Assurément, le communisme n'avait chance de se propager que dans les pays où des conditions sociales difficiles provoquaient le mécontentement de la masse des travailleurs. C'est donc sur le terrain social que la véritable lutte contre lui aurait dû s'engager. Les dirigeants des pays capitalistes préférèrent la livrer sur le terrain politique, ne consentant à améliorer le sort des ouvriers qu'avec répugnance, retard et insuffisance.

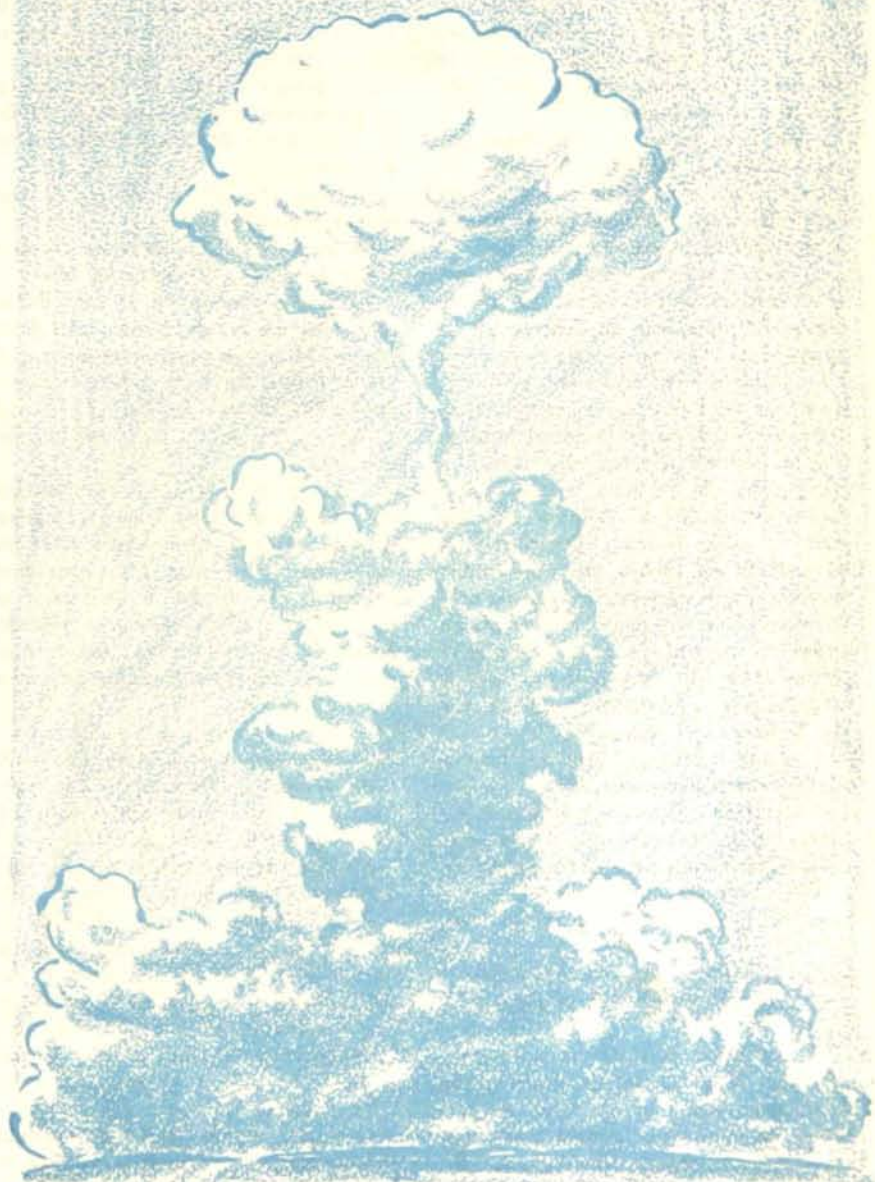
En dehors de la Russie, entièrement soumise au régime bolcheviste, et de certains Etats vaincus, le communisme avait eu quelque succès en Italie. Mais Mussolini réussit rapidement à canaliser et à détourner de son cours ce flot révolutionnaire. S'il reprit du système bolchevique ses moyens et ses méthodes, il respecta la structure de la société capitaliste dans ses grandes lignes. Il s'acquitta ainsi non seulement la reconnaissance des partis bourgeois de son pays, mais encore celle des partis bourgeois des grandes démocraties. Le danger les avait frôlés sans les atteindre. Ils le voyaient s'éloigner avec soulagement.

La République française, si elle était restée entièrement fidèle à ses traditions de 1789, aurait pu se prendre d'enthousiasme pour la révolution russe, sans se laisser émouvoir par des violences dont ne sont pas exemptes les plus belles pages de son histoire. Le peuple russe ne s'était-il pas libéré du joug d'un tyran et de l'oppression d'une minorité de privilégiés? Sans doute, il était encore soumis à un régime de dictature, mais la France n'avait-elle pas connu la Terreur? N'était-ce pas à travers de multiples vicissitudes qu'elle s'était lentement acheminée vers la liberté? Pourquoi le bolchevisme, qui, prenant la Russie dans l'état où elle se trouvait, n'avait pas pu instituer immédiatement la liberté, ne tiendrait-il pas sa promesse de l'y conduire, encore que ses voies parussent souvent aussi impénétrables que celles de la providence?

A vrai dire, la France avait d'autres raisons, moins sentimentales, pour s'entendre avec la Russie. Il a toujours été dans ses traditions militaires d'avoir à l'est de l'Allemagne une alliance de revers. En 1914, c'est la Russie qui remplissait ce rôle et, malgré la défection de Brest-Litovsk, on peut dire qu'elle l'a bien rempli, car il est incontestable que, sans le front de l'est, la victoire des alliés de la première guerre mondiale eût été bien problématique. Ce rôle, on aurait pu songer de nouveau à le lui proposer en 1919. La France préféra compter sur la Pologne, nouvellement recréée et déjà affaiblie par des rivalités de politiciens ou de militaires, mais qui avait le mérite à ses yeux d'être antibolchevique. D'accord avec la Grande-Bretagne, elle donna à cet Etat encore débile l'appui de ses fonds, de son matériel et de ses conseils — dans le domaine militaire, ceux du Maréchal Foch.

La France ne voulut même pas avoir de relations d'affaires avec les Soviets. Le langage que tenait à Krassine en 1922 Francklin-Bouillon, envoyé par Poincaré pour prendre part aux délibérations des experts financiers réunis à Londres, était vraiment symptomatique. Il ne lui cachait pas que, fussent les hommes d'affaires français en souffrir, il ne tenait nullement à entrer en rapport avec un régime qui niait un principe à ses yeux essentiel: la liberté. Francklin-Bouillon

(S.T.P., lisez la suite en page 46)



IDYLLE EN NOUVELLE-FRANCE

(Suite de la page 12)

toute belle, ajouta-t-il avec un gracieux salut vers sa femme.

Un sourire illumina le visage austère de madame de Ramand, un sourire pathétique parce qu'il trahissait la joie trop intense que le banal compliment lui causait et parce que ses yeux restaient tristes comme si elle n'y croyait pas tout à fait. Gourdaïne eut de nouveau ce sentiment de gêne comme si elle surprenait un secret qui ne la regardait pas.

Monsieur de Belloron parlait chiffres et il était là-dessus d'une intarissable éloquence. Les peaux de castor s'achetaient tant et se revendaient tant; on en trouvait dans tel et tel endroit. Par tel et tel moyen on arrivait à faire tant de bénéfices. Gourdaïne perdit le fil tout de suite et ne chercha pas à le retrouver. Elle remarqua avec amusement que le visage de sa mère était beaucoup trop attentif; comme au couvent lorsque la leçon était ennuyeuse et qu'on se forçait à ne pas penser à autre chose. Monsieur de Ramand, lui, dissimulait de petits bâillements de sa main fine et nerveuse et son soulier gauche battait le tapis à petits coups précipités. Il profita de ce que monsieur de Belloron cherchait à se rappeler dans quel village indien on pouvait faire de si belles affaires pour dire:

— Tout ceci est fort intéressant, d'un air si ennuyé que Gourdaïne eut peine à s'empêcher de rire.

— J'oubliais que les chiffres vous ennuient, mon cher comte, dit monsieur de Belloron avec ce sourire qui redressait ses lèvres minces sur ses dents jaunes. Je m'excuse d'une conversation peu faite pour amuser les dames.

— De toute façon, il serait temps que nous allions à l'Arsenal remercier les Divines. Si madame de Frontenac ne s'en était mêlée nous n'aurions jamais obtenu cette audience du roi.

— Vous présenterez mes compliments en même temps que les vôtres. J'ai affaire ailleurs, dit monsieur de Belloron en se levant.

Le comte se leva également, ou plutôt sauta de sa chaise avec une légèreté d'oiseau. Gourdaïne faillit en faire autant mais se rappela à temps que c'était la grâce noble de sa mère qu'elle devait imiter. Monsieur de Belloron s'inclina pour lui baiser la main. Décidément, il lui inspirait de légères mais irrésistibles nausées malgré les jolis compliments qu'il murmurait en même temps. Elle avait bien appris au couvent ce qu'il fallait faire en pareil cas mais n'arrivait pas à se le rappeler. Elle se contenta de dire de son ton de petite fille bien sage:

— Je suis, monsieur, votre très humble et très dévouée servante.

— En bien, voilà qui promet pour la vie conjugale. Belloron, vous êtes un heureux coquin, s'écria monsieur de Ramand.

Il se tourna vers sa femme:

— Aurai-je le plaisir de votre compagnie?

Elle se redressa de toute sa hauteur:

— Vous savez bien que je déteste les visites.

— Vous avez tort de ne pas venir. Madame de Frontenac et mademoiselle d'Outrelaise sont non seulement des personnes d'une haute vertu mais charmantes. Et elles ne manquent jamais de me demander de vos nouvelles.

— Dites-leur que j'ai des vapeurs, dit madame de Ramand d'un ton sec.

Son mari la regarda d'un air peiné, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, se contenta de hausser les épaules:

— A votre aise, dit-il enfin.

La porte se referma sur les deux hommes. Madame de Ramand la fixa d'un air égaré. Puis elle se précipita vers la fenêtre ouverte, se pencha comme pour appeler, se jeta en arrière.

— A quoi bon, dit-elle en se laissant tomber dans un fauteuil.

Elle avait complètement oublié la présence de sa fille qui, émue de cette douleur et en même temps fort embarrassée de sa personne, contemplait un portrait de son aïeule maternelle au-dessus de la cheminée. Gourdaïne toussa légèrement pour rappeler à sa mère qu'elle existait. Madame de Ramand fit un violent effort sur elle-même, mais son sourire avait quelque chose de fixe et de douloureux:

— Monsieur de Belloron vous plaît?

— Pas du tout, s'écria la jeune fille d'un ton convaincu.

— Tant mieux, c'est exactement ce que je voulais. Au moins, vous, vous ne souffrirez pas.

Elle avait mis une passion si intense dans ces quelques paroles que Gourdaïne ne put se défendre de la regarder avec étonnement. La comtesse rougit violemment:

— Vous comprendrez plus tard ma fille. Un jour vous me remercirez de vous avoir choisi un mari posé, sérieux, mûr et... et qui n'aime pas les visites.

Les petites mains de Gourdaïne se crispèrent sur le bras du fauteuil. C'était la première fois de sa vie qu'elle résistait à sa mère.

— Je ne veux pas me marier. Je veux retourner au couvent.

Sa mère la regarda avec une surprise mêlée de pitié; elle secoua la tête:

— Comme vous savez, je vous donnerais volontiers ma permission mais Soeur Marie-Thérèse m'a convaincu que la vie monacale ne vous conviendrait pas, qu'il vous faut une famille.

Son sourire se fit très bon, un peu inquiet:

— Ma petite fille serait-elle romanesque? Croyez-moi Gourdaïne, un mariage d'amour suffit à empoisonner toute ma vie. Pour toutes sortes de raisons, nous attendrons une dizaine de mois avant de célébrer le mariage. D'ici là regardez autour de vous, réfléchissez, essayez d'apprécier les excellentes qualités de monsieur de Belloron.

Il était si rare que sa mère fût maternelle avec elle que la jeune fille sentit toute révolte fondre en elle. Sa mère l'aimait, sa mère savait toutes sortes de choses qu'elle ne savait pas.

Madame de Ramand se leva, machinalement, Gourdaïne suivit son exemple:

— Le bonheur n'existe pas, dit la comtesse. Il faut simplement essayer de ne pas trop souffrir et en ceci je vous aiderai de tout mon pouvoir. Embrassez-moi Gourdaïne et allez méditer dans votre chambre sur tout ce que je vous ai dit.

La jeune fille obéit.

Quelques minutes plus tard, étendue sur sa bergère, elle se laissa aller à un complet désarroi. Tout tournait dans sa

tête; l'affection de sa mère si étrangement révélée, certaines confidences d'Anne de Cambière qui était amoureuse d'un cousin mousquetaire, la beauté, la paix des prières au couvent, le nez trop pointu de monsieur de Belloron, la grâce et la légèreté de son père, le Canada, les sauvages et les pelleteries.

On gratta à la porte. Probablement Linette qui sous un prétexte quelconque venait en réalité s'enquérir de ce qui s'était passé au salon.

CHAPITRE II

Linette sait des choses

Linette était la fille de la nourrice de Gourdaïne. Bien souvent, lorsque la fermière était occupée, c'était Linette, alors âgée de huit ans, qui surveillait le bébé. C'était encore elle qui lui avait appris à marcher, lui avait tressé sa première couronne de marguerites. Madame de Ramand venait bien de temps en temps voir sa fille. Mais sa véritable famille pendant les trois premières années de sa vie avait été cette famille de fermiers où elle était fort choyée.

Lorsque Gourdaïne fut ramenée au château, Linette la suivit tout naturellement. Monsieur et madame de Ramand habitaient Paris la plupart du temps, la fillette fut confiée à une gouvernante, excellente personne, qui donnait avec conscience ses leçons de lecture et d'écriture mais que les enfants ennuyaient et qui était toujours contente de donner la permission d'aller passer l'après-midi à la ferme. Lorsque, à dix ans, Gourdaïne fut envoyée au couvent, la seule personne qui lui manquât vraiment était Linette. C'était, du reste, Linette qui venait la voir le plus souvent, les poches bourrées de friandises, les oreilles prêtes à écouter les confidences, pleine d'histoires de la ferme et du château et bientôt des mérites de Jean-Louis.

Ce fut donc avec plaisir que Gourdaïne lui cria d'entrer.

Linette déploya la robe de velours rose à sous-jupe de satin blanc qu'elle avait apportée:

— Elle doit aller. Mais je voudrais être sûre qu'elle n'a pas besoin de retouches. Si mademoiselle voulait l'essayer...

— Je l'essaierai plus tard. Dis-moi, as-tu vu monsieur de Belloron? Qu'est-ce que tu en penses?

Linette posa la robe sur une chaise, se gratta le bout du nez, signe d'embarras, fit une petite moue:

— Y en a de plus jeunes et de plus beaux, mais on dit qu'il est très riche. N'ayez pas l'air si triste mademoiselle. Le mariage ne se fera que dans dix mois. D'ici là, l'eau aura coulé sous les ponts. Et puis, nous allons au Canada. Ah mademoiselle, quelle aventure! Le roi remet demain son brevet de capitaine à monsieur le Comte. Nous partons sur le même vaisseau que monsieur de Frontenac. Et puis, mademoiselle, pour des raisons que j'ignore monsieur de Belloron voyagera sur un autre bateau.

Linette ne cachait pas du tout que ce dernier détail lui paraissait aussi important qu'agréable.

— Combien de temps dure le voyage?

— Cela dépend. Entre deux et trois mois.

Gourdaïne sauta de sa bergère.

— Un siècle sans revoir... Tiens, je ne sais pas pourquoi mais j'ai envie de me faire belle. Essaie-moi cette robe.

Et tandis que Linette ajustait la robe, elle dit d'un air entendu.

— Je sais des choses sur le Canada, tu sais.

Et elle se mit à raconter tout ce qu'elle avait entendu au couvent, y ajouta même des détails sur le commerce des pelleteries. Pendant tout ce temps, Linette, qui, accroupie, rectifiait l'ourlet de la robe gardait un sourire mystérieux. Gourdaïne finit par l'apercevoir dans la glace et s'interrompit:

— Qu'est-ce qu'il y a? Tu as ton air de chatte gorgée de crème. Cela veut dire que tu sais quelque chose. Raconte.

Linette se leva, s'éloigna de quelques pas, fit tourner la jeune fille:

— Ça tombe parfaitement bien. La robe et aussi le voyage au Canada parce que, figurez-vous mademoiselle, que j'ai une tante mariée là-bas. Comme je vous le dis. C'est arrivé avant que je sois née mais ma mère m'a raconté l'histoire. Un jour monsieur le curé reçoit une lettre du roi, enfin, de quelqu'un de très important, qui lui demande de choisir une fille parfaitement sage pour l'envoyer se marier au Canada. Il choisit la soeur aînée de ma mère qui était une des plus jolies filles du village. Mon grand-père et ma grand-mère ne voulaient pas la laisser partir. Mais c'était une forte tête que ma tante. Cela lui plaisait d'aller au Canada et elle est partie. Une année plus tard, on a reçu une lettre. Elle était mariée à un soldat du régiment de Carignan-Sallières nommé Jacquet. Pas de nouvelles pendant des années. Et puis, il y a deux semaines, quand je suis allée voir ma mère, elle venait de recevoir une autre lettre. Ils doivent être riches, mademoiselle. Ils ont huit boeufs et douze enfants. Elle dit que les femmes ont toujours beaucoup d'enfants là-bas. C'est quelque chose dans l'air du pays. Oh, je ne devrais pas dire cela à mademoiselle.

— Comme si je ne savais pas que ton rêve est d'en avoir toute une ribambelle, dit Gourdaïne riant de la confusion fort peu sincère de sa suivante.

— Dame, à vingt-trois ans, ça commence à m'inquiéter. Et puis, mademoiselle, ma tante disait que la vie est quelquefois dure mais souvent très gaie. Des danses, des chansons...

— Vivre dans la Nouvelle-France, c'est vivre dans le sein de Dieu, dit Gourdaïne qui se rappelait avoir entendu cette phrase au couvent et qui la trouvait belle.

— Et peut-être que monsieur de Belloron sera mangé par les Iroquois, dit Linette.

Gourdaïne éclata de rire, Linette aussi. Puis comme chaque fois qu'elle avait peur d'avoir un peu trop profité de la liberté de paroles permise à une sou-brette favorite, elle devint très cérémonieuse:

— Si mademoiselle veut bien me permettre d'emporter cette robe, je vais dire à la couturière de la terminer.

Gourdaïne la laissa faire en silence. Elle avait un peu de remords d'avoir accepté si joyeusement l'idée de voir monsieur de Belloron disparaître dans le ventre des Iroquois. Mais tout de même, l'idée qu'elle ne le verrait pas pendant ce long voyage était un soulagement. Et puisqu'elle ne pouvait pas retourner au couvent, quelle joie de partir à la Nouvelle-France!

(S.P.P., lisez la suite en page 18)



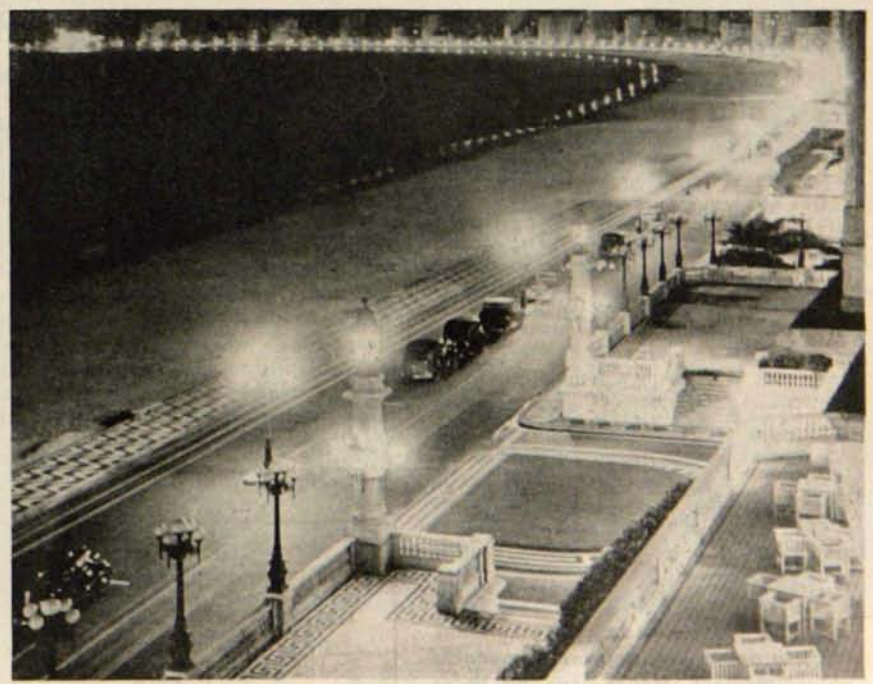
LA CIVILISATION de l'Amérique latine résulte de facteurs spirituels et matériels. Les premiers tirent leur existence de l'homme lui-même, des tendances de son esprit, des réflexes de son âme. Les autres découlent de la terre, du climat, du relief, de la position géographique. Tous donnent à un groupement humain des possibilités de comportement que l'observation ne tarde pas à dévoiler. Cette civilisation se manifeste par des monuments, des institutions, des oeuvres, des cérémonies, des aspirations, dont l'originalité et la diversité font la joie et la satisfaction de l'intelligence. Dans les limites d'un même Etat, comme le Canada, deux civilisations peuvent se compénétrer et s'opposer tout à la fois. Il sera toujours impossible d'inventer une civilisation commune à tous les hommes. Une civilisation se caractérise aussi par son dynamisme: elle naît, grandit et meurt; elle se transforme dans le temps et dans l'espace. L'histoire et le milieu dictent leurs lois aux sociétés humaines, qui ne peuvent discipliner leurs activités sans tenir compte de ces données fondamentales.

Dans la détermination des caractères d'une civilisation, il importe d'invoquer la notion de territoire. Si nous jetons les yeux sur la terre américaine, nous constatons que le continent tout entier est isolé du reste du monde par les océans qui l'entourent. Pendant la guerre que nous venons de traverser, les Américains du Canada ou des Etats-Unis, du Brésil ou du Chili, ont compris que cet éloignement était pour eux un facteur de sécurité, une protection naturelle. Sans doute, les inventions modernes, le sous-marin, l'avion, les appareils à propulsion, diminueront cette assurance que le continent américain puisse être un jour envahi mais son isolement n'en a pas moins influencé jusqu'ici sa politique. Le principe: "l'Amérique aux Américains", devenu une conception continentale, a suscité une intégration plus profonde de tout le territoire américain, dans un but de solidarité au milieu d'un monde en guerre. Pendant que les pays

PAR
MARCEL
BLAIS

américains prenaient rang parmi les Nations-Unies, les Etats-Unis augmentaient en Amérique latine leur influence politique, économique et spirituelle. Est-ce à dire que l'axe Europe-Amérique latine est désormais rompu? Non, sans doute, car les Brésiliens, les Argentins, et d'autres encore, en nombre considérable, voudront encore respirer les odeurs intellectuelles d'un Paris équilibré, les Anglais garderont en Amérique du Sud des intérêts économiques puissants, et celle-ci sera toujours plus proche de l'Europe que de l'Amérique du Nord. Nous ne pouvons pas nier, d'autre part, que le prestige des Etats-Unis en Amérique latine s'est considérablement accru à l'occasion de la guerre.

Isolée des autres continents, la terre américaine est de plus immense. Cette caractéristique peut surprendre un Européen qui vit à l'étroit dans son pays, et qui, s'il est paysan, doit pratiquer une culture intensive. Mais elle n'a rien de nouveau pour les Canadiens, qui n'ont occupé jusqu'ici qu'une étroite bande de leur territoire, en bordure des Etats-Unis, laissant presque vides de population les grands espaces du nord. L'étendue de l'Amérique latine est aussi considérable. Elle débute au Mexique, serpente en Amérique centrale, se retrouve aux Antilles, et comprend enfin toute l'Amérique du Sud
(S.V.P., lisez la suite à la page 46)



1—Mexico, la ville la plus élevée du monde vue de la place Centrale
2—Les Andes, dont les hauts pics isolent entre autres l'Argentine et le Chili
3—Rio de Janeiro, capitale du Brésil, vue de la plage Copacabana, la nuit


La géographie accidentée rend difficiles les rapports entre les républiques latines. De plus cette moitié de continent est isolée du reste du monde par deux océans

La pneumonie livre une

bataille de vaincu!  Depuis 1934,

grâce aux soins médicaux précoces et à de

nouveaux remèdes, on a réduit de moitié

 les décès parmi les personnes

frappées par la maladie! Mais la pneumo-

nie demeure dangereuse, parce que cer-


taines formes de cette maladie échappent


aux effets de la pénicilline et des remèdes

du groupe sulfa.  Quoique la pneu-

monie s'attaque généralement aux per-

sonnes qui sont affaiblies par la fatigue,

 l'exposition aux intempéries, ou

la grippe, elle peut frapper  égale-

ment les personnes en bonne santé!

Ne vous exposez pas à la pneumonie!

Dès que vous commencez à renifler et à éternuer, prenez garde, car un fort rhume qui s'éternise est souvent le signe avant-coureur d'une pneumonie.

Buvez en abondance des jus de fruits, du lait et de l'eau. Mettez-vous au lit, si possible. Si votre rhume est sévère, ou qu'il dure plus de quelques jours, appelez le médecin.

Le signe prémonitoire de la pneumonie est souvent un fort frisson, suivi de fièvre. Vous pouvez avoir déjà été frappé par la maladie si vous toussiez, et sentez une douleur dans le côté ou dans la poitrine, si votre respiration est rapide, pénible, ou si vous avez des crachats épais et couleur de rouille.

Si l'un ou l'autre de ces symptômes fait son apparition, appelez le médecin immédiatement. Mettez-vous au lit et restez absolument tranquille!

Seul, votre médecin pourra déterminer s'il y a lieu, dans votre cas, d'employer du sérum, des remèdes du groupe sulfa, ou bien de la pénicilline. Et même alors, ces

remèdes ne devront être employés que sous sa surveillance directe.

Malheureusement, certaines infections telles que la pneumonie microbienne, ne réagissent pas à l'action de ces remèdes. Dans ces cas-là, un diagnostic précoce, et des soins de médecin et d'infirmière sont encore plus essentiels, et ils augmenteront dans une proportion énorme les probabilités de guérison sans complications graves.

Bien que la science médicale s'efforce de faire descendre la pneumonie sur la liste des "causes de décès", c'est surtout à vous qu'il appartient de prévenir le mal! Si vous désirez avoir des renseignements additionnels sur la pneumonie, demandez à la Metropolitan sa brochure gratuite intitulée "Maladies des Voies Respiratoires". Ecrivez au Service des Brochures 16R Direction Générale au Canada, Ottawa.

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

New-York

PRÉSIDENT DU CONSEIL Frederick H. Ecker PRÉSIDENT Leroy A. Lincoln

Direction Générale au Canada: Ottawa

IDYLLE EN NOUVELLE-FRANCE

(Suite de la page 16)

Le carrosse du comte de Ramand, conduit par Jean-Louis qui faisait claquer son fouet, quitta Paris par une belle matinée d'été. Habitée au couvent, Gourdain avait un peu étouffé dans la grande ville: trop de bruit, trop de poussière, trop d'agitation. Assise à la portière, elle respirait avec délice l'air pur et frais, se reposait les yeux sur tous ces horizons verts. Les chevaux trottaient d'un petit trot allègre et régulier qui n'avait pas l'air de les fatiguer. Assise entre sa fille et son mari, la comtesse avait l'air heureux, presque détendu. Le comte disait de sa voix en fausset:

—Ma toute belle, que vous êtes charmante de n'avoir pas peur de l'inconnu. Peu de femmes auraient osé partir ainsi. Pour moi, je ne me tiens pas d'aise quand je pense aux choses étonnantes que nous allons voir. La Hontan me racontait que les paysans ne paient presque pas d'impôts et il ne faut pas les appeler des paysans mais des habitants. Et parfois le roi en fait des seigneurs.

—Quelle horreur! s'écria madame de Ramand.

—Et beaucoup d'Indiens sont nos amis: les Hurons, les Abénaquis. Il paraît qu'ils adorent le chien bouilli avec des prunes...

Il continua longtemps sur ce ton puis le fausset à la mode disparut de sa voix qui se fit grave; il parlait du père Brébeuf, d'Isaac Jogues en termes émus. Gourdain était contente de voir que son père pouvait être sérieux quelquefois. Elle l'avait si peu vu dans sa vie qu'il lui faisait encore l'effet d'un étranger mais c'était un étranger très aimable.

On traversait de jolis villages, un pays cultivé comme un jardin. On déjeuna dans une auberge. L'hôte, en tablier blanc, les servit lui-même. C'était un gros homme joyeux et rubicond. Monsieur de Ramand se rappela qu'il avait servi sous lui et les deux hommes remuèrent de vieux souvenirs. Tous les deux étaient également fiers de leurs exploits. Madame de Ramand pinçait les lèvres:

—Mon Dieu, mon ami, que vos manières sont donc soldatesques, ne put-elle s'empêcher de dire tandis que leur hôte était descendu chercher dans sa cave une bouteille d'un vin qu'il réservait aux invités distingués.

Le comte ne sembla pas le moins du monde touché du reproche.

—Les hommes sont faits pour la guerre et les dames pour nous charmer et vous, mon cher coeur, étant particulièrement pleine d'appâts devez montrer un peu d'indulgence pour nos manières soldatesques.

Il insista pour que l'hôte trinqua avec eux et, adoucie par le compliment, madame de Ramand se contenta de sourire.

Le carrosse continua à rouler. Monsieur et madame de Ramand, alourdis par le lourd repas et la chaude après-midi, s'assoupirent. Gourdain regardait par la portière. Elle ne se lassait pas de contempler ces horizons doucement mamelonnés, ces jolis châteaux qui surgissaient aux détours de la route, ces bois sur lesquels le soleil se jouait, ces vaches mêmes dont les tons roux s'harmonisaient avec les troncs des arbres. Pour la première fois, elle comprenait le terme "la douce France" qu'elle avait répété au couvent sans le comprendre.

Le soir, on s'arrêta encore dans une auberge, fort propre. Des poulets rôtissaient devant un grand feu dans la salle commune. Monsieur de Ramand insista pour que l'on dînat avec des voyageurs dont il venait de faire la connaissance mais qu'il traitait comme de vieux amis. Madame de Ramand envoya sa fille se coucher aussitôt que le dîner fut terminé, une salle d'auberge n'étant pas un lieu convenable pour une jeune fille.

Dans la chambre qu'elle devait partager avec sa mère, Gourdain trouva Linette venue pour l'aider à se déshabiller. Linette avait une foule d'histoires à raconter. Elle avait suivi le carrosse à quelques centaines de mètres en arrière dans une des voitures réservées aux bagages, mais on aurait pu croire qu'elle s'était arrêtée dans tous les villages, avait parlé à tous les gens qu'on avait rencontrés sur la route à la quantité de potins et renseignements variés qu'elle avait recueillis. Gourdain en souriait encore quand elle s'endormit. Elle souriait aussi à cette idée bizarre et peu convenable que Linette et le comte de Ramand comprenaient les voyages tout à fait de la même façon.

* * *

Il fallut huit jours pour arriver à La Rochelle. Le temps se maintint au beau fixe, l'humeur des voyageurs également.

De la fenêtre d'une maison située sur le quai même de La Rochelle, Gourdain et Linette contemplaient le port. Un fouillis de mâts devant deux nobles tours qui se détachaient en violet foncé sur un ciel rougeoyant. Les fers des chevaux résonnaient, clic-clac, sur les pavés de pierre. Des cris de mâtelots arrivaient de la mâture.

—Vous voyez ce vaisseau de haut bord, dit Linette. C'est là-dessus que nous embarquons. On vient de finir de le radoubler. Ça a duré un mois. Il paraît que monsieur de Frontenac se mourait d'impatience.

—C'est toujours un peu triste un départ, tu ne trouves pas Linette?

La suivante haussa une épaule dodue:

—Oh moi, pourvu que je sois avec Jean-Louis et à votre service naturellement. Ce qui me rappelle que je vous mets en retard avec mes bavardages.

Vivement, elle aida Gourdain à remplacer sa robe de voyage par une robe de velours bleu, brodée d'argent, la coiffa en un tour de main, se recula suivant son habitude pour mieux admirer l'effet produit et soupira drôlement:

—Heureusement que monsieur de Beloron n'est pas là.

—Dix mois, c'est si long, dit Gourdain oubliant que plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées.

Elle descendit l'escalier. Non, décidément, elle n'aimerait jamais ces énormes robes de cérémonie. Elle trouvait toujours moyen de s'empêtrer dans ses jupes. Elle s'arrêta un moment sur le seuil de la grande salle pleine de monde. Ses parents causaient avec un grand vieillard, très droit, une belle figure, l'air autoritaire.

—Monsieur de Frontenac. Ah mademoiselle, s'il avait quarante ans de moins. Voilà l'homme qu'il vous faudrait! lui glissa Linette à l'oreille.

(S.T.P., lisez la suite en page 20)

LES MAINS PLEINES

(Suite de la page 7)

le désir d'effacer cette honte, plus encore que le besoin de ne plus être tout seul, qui lui donnait une petite fièvre tandis qu'il attendait derrière la haie.

Il y avait des nuits où, de son lit il entendait des motos passer toutes les heures. Des autos aussi, mais il ne pouvait pas songer aux autos. Il en entendit une, de très loin, qui d'ailleurs tourna avant d'atteindre la rivière. Puis le silence. Il avait envie de fumer. Le fusil était vraiment glacé. Des cloches, celles de son village, qui semblaient courir après lui.

Puis soudain, enfin, un bourdonnement auquel il ne pouvait se méprendre. Il ne bougea pas, ne tressaillit pas, eut peut-être un peu trop de salive dans la gorge. Ce fut d'abord très long, à croire que la moto n'arriverait jamais à la rivière.

Après, ce fut très rapide, très simple, presque trop. La machine, avec sa faible lueur rose, toucha le trait à la craie et il tira, ce fut un fracas, le moteur gronda plus fort, à en éclater, la moto roula encore sur une vingtaine de mètres, avec son cavalier qui dansait drôlement, et elle alla se coucher au bord du fossé tandis que le moteur menaçait toujours.

Lui n'avait pas bougé. Il attendait. L'homme remua, dans l'herbe mouillée. Il tira son second coup et ce fut tout.

Est-ce que sa soeur, à cet instant précis, n'avait pas tressailli dans son lit? En tout cas, il pensa à elle, sans savoir pourquoi. Il remit le fusil dans le trou de l'arbre mort, se glissa sur la route. Il fallait d'abord arrêter le moteur, éteindre la lumière.

Ensuite, posément, sans s'affoler, sans oublier un détail, faire ce qu'il avait à faire. Il n'avait pas besoin de réfléchir. Il savait. Et il était sans étonnement.

Le frisé d'abord. Il avait une carabine sur le dos et un revolver à la ceinture. Avec le soin méticuleux d'une fourmi il alla porter la carabine dans l'arbre, avec les munitions. Les bottes? Il faillit les prendre, mais il n'avait pas prévu ça et il préféra ne s'écarter en rien de son programme.

A deux cents mètres, il y avait un puits désaffecté où il fit glisser le cadavre. Il n'avait plus froid maintenant, mais très chaud. Il lui restait encore à tirer la moto dans le pré et à en retirer les pneus. Il avait si bien pensé à tout qu'il avait des outils dans ses poches.

Et la machine, à son tour, dégringola dans le puits.

Comme cela, du moins, il éviterait les repréailles à son village. Il ne restait

rien sur la route, pas même un éclat de verre.

Mais il avait encore des kilomètres à parcourir, avec ses pneus sur les épaules. Le petit jour allait poindre quand il frappa à la porte du cordonnier qu'il avait vu trois jours plus tôt dans un bourg voisin. Une fenêtre s'ouvrit. Un homme en chemise.

— C'est toi? A cette heure-ci?

— J'apporte ce que j'ai promis...

Car l'autre lui avait dit:

— Des brodequins? Je ne peux pas t'en donner, moi, des brodequins. Ou alors, trouve-moi deux pneus de moto. Avec ça, je m'arrangerai...

Il trainait ses savates dans la boutique.

— T'as pas soif?

— Non... Faudrait que tu me prêtes un vieux sac pour les emporter... Quatre paires, hein!...

— Du petit ou du grand?

— Plutôt du grand?

Le cordonnier pensait, bien sûr, mais il aimait mieux, lui aussi, ne pas avoir l'air de penser.

— Si tu rentres chez toi, dis donc à ton père...

— Je ne rentre pas tout de suite...

— Bonne chance, alors...

Il le rappela.

— Dis donc!... Le sac, grand même... Faudra me rapporter le sac...

On commençait à voir de la lumière dans les étables, des femmes dans les cours avec des seaux de lait.

Il était un peu plus de six heures quand il atteignit la ferme dans les bois. Ou plutôt, à cinquante mètres, une voix lui fit:

— Halte!... Approche par ici... A gauche...

Il marchait sans voir personne et un homme surgissait qui tâta le sac.

— Qu'est-ce que tu portes là?

— Des croque-nots... Des neufs... Quatre paires...

La sueur lui giclait du front, ses jambes mollissaient. Il avait une telle hâte, maintenant, d'entrer dans cette maison, de se laisser tomber sur le banc, près des autres, qu'il jetait vite, en paroles inintelligibles, tout son trésor.

— Rapport aux deux pneus du frisé... Mais faut pas avoir peur... Il est dans le puits... Et il y a une carabine dans l'arbre... Puis encore ceci...

Un bel automatique tout noir, tout luisant, qu'il tendait en offrande au cerbère, avec des larmes aux yeux.

Cette fois-ci, il était venu les mains pleines.

MEME METIER

— Je ne sais pas bien: vous me dites que vous n'avez pas changé de métier. Pourtant je vous ai connu laitier, puis marchand de vin et maintenant je vous retrouve employé de la Compagnie du gaz.

— Mais c'est très simple, au contraire: je continue à mettre de l'eau. Maintenant, c'est dans le compteur.

CONTRE L'INSOMNIE

— Vous souffrez d'insomnie? Et que faites-vous pour lutter contre?

— Je bois un petit verre de rhum toutes les demi-heures.

— Et cela vous permet de dormir.

— Oui, le jour.

A Tlaxo (Tlaxcala) Jesus Flores, âgé de 72 ans, veuf et père d'un fils de 24 ans, épousait récemment en secondes noces une jeune fille de 18 ans.

L'autre soir, en rentrant chez lui, il trouva la maison vide: le fils avait enlevé sa belle-mère!

LE MIGRAINEUX MAURICE NE SE SENT PAS D'APLOMB BIEN QU'IL AIT PRIT UN LAXATIF !

Au réveil, Maurice était loin de voir la vie en rose: il était fatigué, migraineux, et mal en train. Et le laxatif qu'il prit ne changea rien à sa détresse. Il ne se rendait pas compte que, souvent, l'action laxative seule ne suffit pas.



LE SOURIAINT SIMON, LUI, EST PLEIN D'ENTRAIN GRÂCE À LA DOUBLE ACTION DE SAL HEPATICA !

Lui aussi voulait se débarrasser de la fatigue et du mal de tête qui le tenaillaient au réveil. Alors, il prit du pétillant Sal Hepatica — le laxatif salin, efficace qui aide aussi à combattre l'excès d'acidité gastrique. C'est parce qu'il sut s'attaquer aux deux malaises qui minaient son énergie que Simon a retrouvé son entrain et sa bonne humeur.



"Sal Hepatica agit rapidement — ordinairement en moins d'une heure."

"Agréable à prendre Sal Hepatica n'entraîne pas de colique ou d'effort désagréable."

"Vous réalisez une économie appréciable lorsque vous achetez le format de famille."



SAL HEPATICA

C'est un laxatif salin, inoffensif et rapide
Il combat aussi l'excès d'acidité gastrique.

IDYLLE EN NOUVELLE-FRANCE

(Suite de la page 18)

Gourdain rougit violemment. Cette Linette! Il faudrait la remettre à sa place. Elle était d'une familiarité! Mais Linette s'était déjà éclipsée. Madame de Ramand lui faisait signe. Elle essaya de marcher à petits pas comme le lui avait appris son professeur de maintien. Elle se sentait si gauche.

Et puis, elle vit que monsieur de Frontenac n'avait plus son visage sévère; il souriait et ce sourire rare, qui avait éduité même les sauvages, conquit immédiatement la jeune fille; c'était un sourire qui illuminait toute sa figure; même ses rides souriaient.

Gourdain exécuta la première gracieuse révérence de sa vie.

— Nous vous emmenons dans un pays magnifique, mademoiselle. J'espère que vous vous y plairez et que vous y resterez. Nous avons besoin de jolis minois au Canada.

Gourdain chercha vainement dans sa tête une réponse appropriée. Monsieur de Ramand dit en riant:

— Ma fille est muette comme dans la comédie.

— Et pour la guérir, toujours comme dans la comédie, il lui faut un joli mari. A Québec, elle n'aura que l'embarras du choix.

Madame de Ramand s'appretait à dire que le joli mari était déjà trouvé mais d'autres personnes se joignirent au groupe et monsieur de Frontenac continua à ignorer que le destin de la future canadienne était déjà réglé.

Sans savoir pourquoi, Gourdain en était très heureuse.

CHAPITRE III

Québec

Ces cinquante-deux jours de mer, de vent, de craquements de bateau, de claquements de voile, de mauvaise humeur de la part de madame de Ramand ne furent pour Gourdain et la plupart des passagers qu'une attente. Sévèrement chaperonnée par sa mère, la jeune fille ne parlait à personne.

Tous ces gens-là sont au-dessous de nous, avait dit madame de Ramand dès le premier jour.

Monsieur de Ramand passait son temps à jouer aux cartes. Il avait gagné puis perdu une petite fortune ce qui n'améliorait pas l'humeur de sa femme. De temps en temps, on voyait monsieur de Frontenac qui arpenteait le pont à grandes enjambées impatientes. Il pestait contre le vent debout qui les retardait. On le voyait aussi parler à quelques Indiens qui avaient ramé sur les galères du roi et qu'ils ramenaient dans leur pays. Monsieur de Ramand déclarait que leur chef Ouréhaoué était "un honnête homme plein d'esprit et de sagesse". Malgré leurs habits à la française et, dans le cas d'Ouréhaoué, surchargé de broderies, quelque chose les marquait comme appartenant à une race différente; peut-être le manque d'expression dans leurs yeux opaques.

* * *

Enfin des cris de "terre" retentirent dans la mâture. C'était très émouvant ce premier contact avec cette terre inconnue dans laquelle on allait vivre. Bientôt on mouillait au large de l'île Percée. Gourdain regardait avec étonnement cette

arcade sous laquelle une chaloupe biscayenne aurait pu passer.

Tous les passagers étaient sur le pont et tous les yeux étaient fixés sur une pirogue montée par deux moines récollets et un grand gaillard en bonnet rouge. Quelles nouvelles apportaient-ils? De mauvaises nouvelles certainement. Gourdain se trouvait trop loin du groupe de monsieur de Frontenac et de ses officiers pour entendre ce qu'ils disaient mais elle vit monsieur de Frontenac lancer vers l'horizon lointain un regard terrible et serrer les poings; elle vit son père et les autres gentilshommes, l'air indigné, et faisant des gestes de menaces.

Dévorée d'une inquiète curiosité, madame de Ramand alla rejoindre son mari et Linette en profita pour se glisser près de Gourdain:

— Il y a eu de nouvelles incursions des Iroquois. Oh mais, nos messieurs vont les mettre à la raison, ces sauvages. Avez-vous vu ce bonnet rouge? ça s'appelle une tuque et c'est la coiffure du pays. Jean-Louis aura bon air avec ça sur sa tête.

Madame de Ramand revint. Linette se tut. La présence de la comtesse la glaçait toujours un peu.

— Des choses de peu d'importance, dit celle-ci. Linette, ne vous avais-je pas dit de recoudre les rubans de ma robe bleue?

Linette s'éclipsa; Gourdain se demanda pourquoi sa mère la tenait toujours à l'écart, cherchait toujours à la préserver. La préserver de quoi? de la vie? Il fallait bien y entrer dans la vie.

* * *

Gourdain ne se lassait pas de contempler le Saint-Laurent dont la grandeur lui plaisait. Et les rives! On les voyait clairement maintenant. C'était le riche automne du Nouveau-Monde dans toute sa somptuosité: rouges étincelants, or pâles, roux dorés sur lesquels tranchait le vert sombre des pins. Et par instants la brise vous apportait une odeur fine et pénétrante, l'odeur des pins, l'odeur du Canada, à ce que monsieur de Ra-

mand assurait. Gourdain ne se lassait pas de contempler le brillant coloris, de respirer cet air pur qui avait quelque chose de scintillant. La Nouvelle-France. Rien que le nom avait une sorte d'attrait mystérieux.

* * *

C'était le soir. Le vaste paysage commençait à se noyer dans l'ombre quand on arriva à Québec. Québec, la reine du Nouveau-Monde, comme disait monsieur de Frontenac, qui, depuis qu'on approchait de la ville "piaffait comme un cheval qui sent l'écurie". La comparaison, due à monsieur de Ramand plaisait à Gourdain qui aimait les chevaux.

Québec s'annonça de loin dressant sa masse d'ombre pointillée d'or sur un ciel encore rougeoyant. L'énorme roc présentait avec orgueil cette ville si jeune qui avait déjà un passé héroïque. Monsieur de Ramand, toujours bien renseigné, expliquait à sa femme et à sa fille:

— A gauche, c'est le château du Fort où nous allons habiter quelques jours, puis ces fines tours qui ont l'air de percer le ciel, ce sont les clochers des chapelles des Récollets, des Jésuites, la flèche de la cathédrale et un peu plus bas l'Hôtel-Dieu. Quel coup d'oeil!

De grands cris de bienvenue, des braves arrivaient de la ville basse dont ils étaient tout près maintenant. Tout autour du bateau des pirogues évoluaient. Des torches étaient brandies qui éclairaient soudainement des visages énergiques et joyeux, des pagaies qu'on agitait frénétiquement ou un morceau de fleuve brillant comme du satin.

Dressé sur ses longues jambes, la tête rejetée en arrière, les narines dilatées, monsieur de Frontenac réabsorbait la capitale de son empire.

Le débarquement se fit au milieu d'une foule enthousiaste, une foule bien étrange pour ceux qui venaient au Canada pour la première fois, car on y voyait des Indiens à côté de gentilshommes et de

dames fort élégantes, des habitants à bonnets rouges, et des moines à longues robes noires.

On monta un chemin bordé de maisons dont toutes les fenêtres étaient illuminées de lanternes. Des feux de joie jouaient partout, des fusées trouaient l'air, des gens agitaient des flambeaux. On y voyait comme en plein jour avec toutes ces lumières. Monsieur de Frontenac saluait gravement, monsieur de Ramand et les autres seigneurs agitaient leur chapeau. On arriva ainsi au château où trois décharges de canon et de mousqueterie les saluèrent.

Gourdain avait l'impression que toute cette fête était un peu pour elle et, parce qu'elle était trop jeune pour que les souvenirs d'enfance aient acquis de la valeur, il lui semblait que c'était sa vraie vie qui commençait.

CHAPITRE IV

Le coureur des bois

Gourdain se réveilla de bonne heure et aperçut par la fenêtre un grand pan de ciel rose. Près d'elle, sur un petit lit bas, Linette dormait à poings fermés. Ce bout de ciel intriguait la jeune fille. Elle se rappela avoir entendu dire à monsieur de Frontenac: "Un jour de grand vent mon château me tombera sur les oreilles; mais on y a une vue grandiose." Elle se glissa de son lit, et, doucement pour ne pas réveiller Linette, alla à la fenêtre.

Monsieur de Frontenac avait raison. L'immense Saint-Laurent roula ses eaux d'argent parcourues de reflets roses, les hauteurs sur la rive opposée étaient d'un violet très doux sous une brume légère comme un rêve.

"Que dira Anne de Cambière quand je lui écrirai que j'ai vu le soleil se lever sur le Nouveau-Monde," pensa la jeune fille.

Elle s'habilla rapidement et sans bruit d'une robe de matin de coton rose, noua un ruban autour de sa tête pour retenir ses boucles, jeta sur ses épaules une grande mante de laine blanche et descendit à pas de loup. Elle ouvrit une porte et se trouva sur une longue terrasse dominant le magnifique paysage qu'elle avait aperçu de sa fenêtre.

Sa mère la gronderait si elle apprenait cette équipée, mais après tout elle ne faisait rien de mal et c'était si bon cet air pur et frais, si agréable à l'oeil ces couleurs lointaines qui se fondaient au fur et à mesure que la brume se dissipait. Cette brillante matinée lui apportait toutes sortes d'espoirs, de promesses, cependant, elle se sentait étrangement troublée. Elle aurait dû rentrer et elle restait là, sur cette balustrade, à se demander si tout ce qu'elle voyait était bien réel.

Un pas ferme résonna sur la terrasse. Elle tourna la tête. Le jeune homme était grand, bien découplé, un visage brun avec des yeux clairs. Il était vêtu de cuir à ce qu'il sembla à la jeune fille, un couteau à la ceinture, un bonnet de fourrure sur la tête. Il s'immobilisa; la surprise, l'admiration peinte sur son visage expressif. Gourdain se sentit rougir sous ce regard qui la dévisageait sans insolence mais avec une avidité déconcertante. En trois enjambées rapides, il fut près d'elle; enleva son bonnet de fourrure ce qui découvrit une épaisse chevelure brune et bouclée, et s'assit sans façon sur la balustrade à côté d'elle.

— Que vous êtes jolie, dit-il d'un ton pénétré.

Gourdain savait fort bien qu'elle aurait dû prononcer un monsieur indigné et

Vous répondez?

- 1.—Comment appelle-t-on celui qui consomme dans un restaurant sans avoir de quoi payer?
- 2.—Quel mot désigne le sommet du bois d'un cerf?
- 3.—Disséquer les muscles, cela s'appelle...?
- 4.—Comment appelle-t-on la partie basse de quelque chose?
- 5.—Quel est l'auteur du roman policier célèbre intitulé: "Monsieur la Souris"?
- 6.—Quels signes du zodiaque correspondent à l'hiver?
- 7.—Quel est le nom du plus grand médecin connu de l'antiquité?
- 8.—On dit d'un sol qui contient du zinc qu'il est...?
- 9.—Comment appelle-t-on une communauté religieuse gouvernée par un prêtre?
- 10.—Comment désigne-t-on l'ensemble des indigènes d'un pays?

(Réponses à la page 36)

rentrer dans le château d'un pas digne et méprisant. Mais une force irrésistible la clouait sur place. Et puis ce n'était pas la première fois qu'on lui disait qu'elle était jolie mais c'était la première fois que la phrase provoquait en elle un tel ravissement. Elle baissa les yeux, elle avait conscience de l'ombre que ses longs cils devaient tracer sur ses joues, de son petit nez droit, de sa bouche aux lèvres un peu charnues... Mon Dieu, qu'est-ce qui lui arrivait?

— Comment vous appelez-vous? dit le jeune homme.

Il était malséant de répondre à une question posée par un jeune homme inconnu. Mais une boucle brune lui tombait sur l'œil droit, elle éprouvait une envie irrésistible de remettre cette boucle à sa place. Elle répondit doucement:

— Gourdaïne de Ramand.

— C'est un joli nom. Moi, je suis Michel d'Arneuil et votre dévoué serviteur. Vous arrivez de France, n'est-ce pas?

Gourdaïne inclina la tête en signe d'assentiment.

— Vous arrivez du pays le plus civilisé du monde et moi du fond des bois; vous êtes, on le sent à vous voir, une demoiselle de la cour et moi je suis un sauvage. Et nous nous rencontrons sur une terrasse ensoleillée à quatre-vingt pieds au-dessus du Saint-Laurent.

Gourdaïne oublia et les bienséances et sa timidité.

— C'est prodigieux, dit-elle, sérieuse et comme un peu effrayée par cet événement extraordinaire.

Ils se turent parce que les pensées qui se pressaient dans leur tête n'avaient nul besoin d'être exprimées. Ils se comprenaient parfaitement.

La porte qui donnait sur la terrasse s'ouvrit brusquement. C'était monsieur de Frontenac qui venait humer l'air de son empire. Sa figure ravagée s'éclaira de ce sourire qui lui attirait tous les dévouements quand il se donnait la peine de l'employer.

— Un Canadien et une Française, s'écria-t-il. Mais c'est charmant.

Rouge de confusion, Gourdaïne baissa la tête mais Michel se leva d'un bond:

— J'apporte des nouvelles importantes, monsieur le comte. De la part de monsieur du Lhut.

— Venez dans mon cabinet. Mademoiselle de Ramand acceptera mon bras.

Encore toute rose d'émotion, Gourdaïne appuya timidement deux doigts sur le bras du comte qui la conduisit cérémonieusement jusqu'au bas de l'escalier. Elle le remercia poliment, se retourna, rencontra le regard clair de Michel, esquissa une vague révérence et monta l'escalier presqu'en courant ce qui ne l'empêcha pas d'entendre la voix nette de Frontenac:

— Et maintenant, aux affaires sérieuses, mon jeune ami.

Affaires sérieuses? Quoi de plus sérieux que ce qui venait de lui arriver? Linette dormait encore. Heureusement. Elle se serait certainement aperçue qu'il venait de se passer des choses extraordinaires.

Elle se déshabilla, se coula dans son lit, ferma les yeux. Elle revêcut ces minutes merveilleuses si courtes et si remplies. Elle avait complètement oublié monsieur de Belloron. Elle ne pensait pas davantage aux nouvelles graves que Michel disait avoir apportées. Ce qui lui paraissait bien plus important, c'était de déterminer la nuance exacte des yeux de Michel. Sur la terrasse, ils lui avaient paru verts, plus tard, dans l'ombre du

corridor, marron clair. Ce qu'ils avaient dit ses yeux, point n'était besoin d'y penser. Elle le sentait trop profondément.

• • •

Plus tard, dans la matinée, Gourdaïne appuyée au bras de son père, se rendait à la cathédrale pour assister au Te Deum en l'honneur de l'arrivée de monsieur de Frontenac. Madame de Ramand était restée au château. La foule lui donnait des vapeurs et elle avait préféré assister à une messe basse avec Linette et Jean-Louis.

Le comte, lui, était au septième ciel tandis qu'il marchait entre les solides maisons de pierre de la ville haute. Il était très fier de sa fille habillée de velours noir à sous-jupe bleue, un voile de gaze blanche posé avec grâce sur ses cheveux blonds. On se retournait pour les voir. Plusieurs dames et gentilshommes les saluèrent:

— Madame de Champigny, monsieur de Bienville, monsieur de Longueuil... J'ai fait leur connaissance hier soir. Ah ma fille, quelle cordialité, quelle amabilité j'ai trouvées là. Venir dans le nouveau monde, c'est comme naître de nouveau.

— Oh oui, mon père. Comme vous avez raison, s'écria Gourdaïne.

— Peste, ma fille, quel enthousiasme! dit le comte en riant. J'espère que madame votre mère le partagera quelque peu.

Gourdaïne se sentit rougir. Heureusement que son père qui saluait une dame à ce moment-là ne s'était aperçu de rien. Elle faisait de grands efforts pour marcher les yeux baissés comme il sied à une jeune demoiselle. Elle ne pouvait s'empêcher de chercher du coin de l'œil une haute silhouette vêtue de cuir.

L'église était pleine de monde, la même foule pittoresque qu'elle avait aperçue la veille à la lueur des flambeaux, mais maintenant pensive et recueillie. Elle-même s'absorba dans ses prières avec ce contentement de l'âme qui la saisissait toujours en pareille occasion.

Monseigneur de Saint Vallier parlait fort bien. Gourdaïne l'écouta d'abord avec attention; mais cette attention devint de plus en plus un effort de volonté. Elle était troublée par la sensation d'un regard posé sur elle. Elle lutta vaillamment pendant quelques instants puis n'y tint plus et tourna la tête.

C'était lui. Il n'y avait entre eux que monsieur et madame de Champigny. Il se tenait debout au milieu d'un groupe de coureurs des bois, d'un aspect fort rude, à la vérité et que partout ailleurs on se serait étonné de voir dans une église. Gourdaïne, du reste, ne les entrevit que confusément. Michel, seul, avait attiré ses regards. Il avait encore meilleure mine dans un habit à la française. Elle détourna la tête, fixa monseigneur de Saint Vallier avec attention mais attirée par une force irrésistible, elle ne put s'empêcher de regarder de nouveau, d'envoyer un demi-sourire qui lui fut rendu avec usure. Après quoi, elle devint très rouge et se força à écouter le sermon jusqu'au bout. Mais les yeux clairs de Michel d'Arneuil persistaient à se glisser dans ses prières. Était-ce un péché? Elle pria pour que monsieur de Belloron trouve une belle jeune fille qu'il aimât vraiment. Parce qu'il ne l'aimait pas du tout, elle. Elle avait de l'expérience, maintenant. Elle savait.

"Ita missa est."

"Mon mari n'aime pas notre bébé!"



1. Evidemment, Paule ne parlait pas sérieusement: elle était tellement bouleversée lorsque j'entrai, qu'elle dit cela sans trop y penser. Elle venait d'avoir une discussion avec son mari. "Jos s'imagine qu'un bébé est comme un adulte", dit-elle.



2. "Tu vas gaspiller cet enfant si tu continues", lui rétorqua son mari et, se tournant vers moi, il poursuivit: "Ça n'a pas de sens de dorloter un gros garçon comme lui, plein de santé! Elle lui donne jusqu'à un laxatif spécial!"



3. "C'est pourtant plein de bon sens", répondis-je en souriant. "C'est moi qui ai conseillé à Paule de donner ce laxatif spécial à Pierrot. J'ai moi-même deux bambins et mon docteur dit que le système délicat des enfants requiert une attention spéciale..."



4. "Les laxatifs pour adultes peuvent être trop violents", expliquai-je. C'est pourquoi j'emploie le Castoria—le laxatif préparé spécialement pour les enfants. Il est doux mais efficace, et ne cause pas de coliques." Jos parut surpris de m'entendre parler ainsi.



5. "Eh bien, pour ta pénitence", dit Paule à son mari, "c'est toi qui donneras la première dose de Castoria à Pierrot". Jos n'en revenait pas de voir que le petit léchait la cuiller. Je me contentai de faire un clin d'œil à Paule.



Comme le savent les membres de la Faculté, le principal ingrédient dans le Castoria — le séné — jouit d'une excellente réputation dans la littérature médicale.

L'expérience a démontré que le séné produit surtout son effet dans le gros intestin, de sorte qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Bien dosé, le séné favorise l'élimination et n'occasionne presque jamais de coliques ou d'irritation.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants



CONDITIONS

- 1.—Minimum .60 pour 12 mots et moins, .05 par mot additionnel.
- 2.—Chaque annonce doit être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur.
- 3.—Les annonces doivent parvenir avant le 5 du mois qui précède la publication de la revue.

Afin de réprimer tout abus, la direction de "La Revue Moderne" se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier au besoin. Les changements seront faits de façon à respecter le sens de l'annonce. Nous retournerons l'argent, lorsque les annonces ne seront pas publiées.

Lili Printemps.—Jeune fille de 19 ans, distinguée, désire correspondants distingués. Instruits, 19 à 24 ans. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Francine.—Brunette, 25 ans, distinguée, désire correspondants français ou canadiens-français. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Violette.—Désire correspondant instruit, 35 à 40 ans, but distraction. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

G. Spère.—Dame libre, 53 ans, canadienne d'origine française, désire correspondre avec Monsieur distingué, affable, aimant la littérature et la musique. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Institutrice.—Correspondants montréalais, distingués, 25 à 45 ans, j'aimerais vous lire. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jeannot.—Personne de bonne éducation, désire correspondants sérieux, distingués de 30 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mademoiselle X.—Célibataire ou veuf, dans la quarantaine, instruit, distingué, honnête, sympathique. Bienvenu. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Renée.—Demande correspondants de 20 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mlle G.—20 ans, blonde, élégante, distinguée, invite universitaires sérieux et distingués. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mado.—Garde-malade désire correspondants instruits, distingués, 25 à 30 ans. Bienvenu. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Peola.—Aimerait à correspondre avec Mr. Américain, 23 à 27 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Feuille d'Automne.—Accueillera correspondants environ 55 ans, distingués, instruits, bonne position, but: sérieux seulement. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lucil Deropantigny.—Accueillerait gentiment tout correspondant veuf ou célibataire dans la quarantaine ou plus. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Silhouette.—Soldats, marins, aviateurs, universitaires, artistes, jicistes, tous, venez causer. But: Chloé? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Frédéric Cardinal.—Célibataire, 48 ans, Canadien-français désire correspondre avec demoiselles ou veuves, taille moyenne, âgées de 35 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Papillon, Bleu-Blanc-Rouge.—Cherche amie compréhensive, affectueuse, jolie, dévouée. Qui sera l'Elue? 23 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mme Tout-Court.—Désire correspondants ayant l'expérience des affaires de 40 à 45 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

France d'Amour.—Institutrice demande correspondants de 25 à 35 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Myosotis.—Montréalaise désire Corrés. Corrés Californiens, cultivés, respectables 35 à 45. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

X. Y. Z.—Jeune homme distingué désire correspondants distingués honnêtes et distingués, 20 à 25 ans. Garde-malade de préférence. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Louise Laffeur.—Garde-malade désire correspondants de 45 à 55 ans, célibataires

ou veufs. Bonne position, instruits et distingués. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Doc.—Vous êtes gale, cultivée, optimiste et riieuse... Accourez vite, Doc vous réserve accueil royal, empressé? 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Gérald de Montréal.—Sérieux, sympathique et distingué, accueillera gentiment correspondants de 23 à 26 ans. Ecrire à Gérald de Montréal. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mlle Claudette.—Désire correspondants sérieux, distingués, honnêtes. Bonne position, célibataires ou veufs, 36 à 40 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

A. Sylo.—Veuf, 50 ans, distingué, sympathique, affectueux, bonne position, désire correspondants de bonne apparence, veuve ou demoiselle, de 40 à 50 ans, d'une nature franche, affectueuse, sentimentale, de la région de la Mauricie, Cantons de l'Est ou Montréal. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Petit Muguet.—Châtain, 5' 4". 21 ans, aimerait correspondre avec garçon distingué, sérieux, 25 à 32 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Thérèse et Michelle.—Invitent gentils correspondants. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Niki.—Qui de vous, jeunes gens distingués viendra faire un brin de causette, avec une châtain, instruite. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Georges.—Désire correspondante, fille majeure, honnête, but: sérieux. Dieu me vienne en aide, bénisse mon espérance. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Odetta.—Fille riche, intellectuelle, distinguée, demeure villa, désire correspondre avec instituteurs, professionnels. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Montréalais.—Veuf sans enfant, 40 ans, bonne apparence, à l'aise, accueillera correspondante veuve sans enfant ou fille, de 25 à 35 ans, jolie grande, bilingue, aimant voyage et sport, connaissance, peut-être mariage. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Johan Strauss.—32 ans, désire gentille partenaire pour la prochaine valse. Vous acceptez? Au plaisir donc! 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Urgèle.—Aimerait correspondre avec veucliale à celle qui enverra sa photo, brune de préférence. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Bachelière.—Invite correspondants, 22 à 30 ans, sobres, cultivés, aimant musique classique. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Christine.—Désire correspondant honnête, 33 à 40 ans, photo désirée, réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Amoureuse.—Veuve de 52 ans, honnête, distinguée, désire connaître veuf ou célibataire, 52 à 60 ans, sérieux, honnête, distingué. Avenir assuré. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Yvonne.—24 ans, grande brune, distinguée, désire correspondants sérieux, sobre, 24 à 28 ans. Photo si possible. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Fraternelle.—Ex-institutrice, âgée de 29 ans, désire correspondants cultivés, joyeux. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Gaby L.—Désire correspondants de 30 à 40 ans, honnêtes, distingués, ayant bonne position. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

La fin d'une messe semblait toujours à Gourdain comme un cri d'espoir. On quittait la demi-pénombre de l'église pour le grand jour, l'envolée du rêve pour les difficultés journalières mais muni d'un viatique qui vous rendait fort. Ce jour-là, malgré ou peut-être à cause de ses secrètes préoccupations, la phrase finale lui sembla comme un grand cri de triomphe.

Du coin de l'oeil, elle avait vu Michel sortir un des premiers. Monsieur de Frontenac l'avait suivi de près. Qu'allait-il se passer? Monsieur de Ramand marchait bien lentement. Il s'arrêta au bénitier pour offrir de l'eau bénite à madame de Champigny. Mais on était à peine sorti de la cathédrale que monsieur de Frontenac s'avançait vers eux accompagné de Michel.

—Monsieur de Ramand, permettez-moi de vous présenter mon ami d'Arneuil, grand massacreur d'Iroquois et fort bon gentilhomme.

C'était aussi simple que cela. Son père parlait maintenant à Michel qui lui répondait sans nul embarras. Monsieur de Frontenac était parti aussitôt vers un groupe de messieurs fort graves et qui semblaient l'attendre. Et il n'avait fait aucune allusion à la scène du matin. Seule, une lueur de malice dans ses yeux restés si jeunes trahissait le fait qu'il savait fort bien ce qu'il faisait.

—Alors, vous êtes coureur des bois, disait monsieur de Ramand. Voilà un métier qui me plairait fort.

—Je ne sais pas si j'ai droit à ce titre, répliquait Michel en riant. Monsieur de Frontenac me considère comme un soldat, mes camarades comme un voyageur parce que je n'entends rien au commerce des pelleteries et ma famille comme un fou.

Monsieur de Champigny s'approcha:

—Eh bien d'Arneuil, qu'est-ce qui se passe de votre côté?

—Bien des choses, quelques-unes assez inquiétantes. Cependant le retour de monsieur de Frontenac fait le plus grand bien. Un sauvage de mes amis m'a assuré que maintenant le grand Onontio va leur donner à têter.

Monsieur de Ramand éclata de rire, Gourdain ne put retenir un sourire, monsieur de Champigny pinça les lèvres. La phrase ne lui semblait pas du meilleur goût, surtout devant une jeune fille. Il les quitta pour rejoindre madame de Champigny qui parlait avec monseigneur de Saint Vallier.

—Vous verrai-je à Villemarie, demanda monsieur de Ramand à Michel.

—Non, je vais rejoindre du Lhut. En vérité, je devrais déjà être en route mais je tenais à assister au Te Deum.

Il regardait Gourdain en parlant et la jeune fille comprit qu'il avait surtout voulu la revoir. Il prit congé. Un salut cérémonieux, c'est tout ce que les convenances permettaient, mais il semblait à la jeune fille qu'elle avait accumulé de quoi vivre heureuse toute sa vie tandis qu'elle marchait paisiblement au bras de son père.

Celui-ci ne tarissait pas d'éloges sur tous ses nouveaux amis de la veille et du matin. Comme ils arrivaient devant le château, il dit avec cette légèreté qui désolait sa femme:

—C'est dommage que vous soyez promise à monsieur de Belloron. J'aurais aimé avoir un Canadien pour gendre.

La jeune fille éprouva une soudaine envie de se confier à son père. Mais le comte avait aperçu monsieur de Méricourt et l'interpellait joyeusement.

CHAPITRE V

Deux galants

Cinq jours plus tard, sous des bourrasques de pluie, monsieur de Ramand partait pour Villemarie en compagnie de monsieur de Frontenac. Gourdain qui craignait l'humeur de sa mère après ce départ fut surpris de la voir presque gaie. Elle ne se doutait pas que, pour la comtesse, ce départ était comme une délivrance. N'ayant plus d'objets ou accrocher sa perpétuelle jalousie, elle se laissait aller à un rêve de fidélité à toute épreuve, de félicité parfaite. Elle se rappelait des mots aimables, des gestes affectueux et se bâtissait un mari-amant-parfait qui n'avait avec le vrai comte de Ramand que des ressemblances extérieures.

La comtesse avait d'abord été bien déçue quand elle avait vu leur logis. C'était une haute maison, située dans la rue de Buade, peinte à la chaux et qui avait bon air sous sa haute toiture d'ardoises. Mais les salles semblaient bien petites comparées aux vastes pièces du château de Ramand. Et la cuisine placée suivant l'usage à droite de la porte d'entrée vous rappelait sans délicatesse aux nécessités de la vie matérielle. Gourdain et Linette, elles, étaient enchantées de pouvoir installer une maison à leur goût et menèrent les choses rondement. Le salon resta un peu raide et guindé. Il était difficile qu'il en fût autrement avec les hauts fauteuils de velours rouge à dos droits qui avaient l'air étonné de se trouver si loin de Paris. Les autres pièces étaient toutes très gaies. L'ingénieuse Linette avait emporté quantité de draperies, tapisserie, rideaux. Elle coupait, cousait avec une vitesse incroyable. La maison avait l'air d'un intérieur d'écrin à bijoux disait madame de Ramand en riant.

La question des domestiques fut plus difficile à résoudre. Avec l'aide de madame de Champigny on avait facilement trouvé des hommes pour l'emménagement. Mais, comme seconde femme de chambre, madame de Ramand dut se contenter d'une jeune fille de dix-sept ans qui venait le matin pour "aider". Gourdain ne pouvait s'empêcher de sourire à la réponse de la jeune personne quand sa mère avait demandé pourquoi elle se réservait l'après-midi.

—Dame, l'après-midi, je me fais belle et je me mets à la fenêtre pour causer avec mes galants.

—Et votre mère permet cela, avait demandé madame de Ramand sans cacher sa désapprobation.

—Pour sûr que oui. Il lui tarde que je me marie et ce n'est pas en restant enfermée toute la journée que j'y arriverai.

Madame de Ramand dut accepter ces conditions.

—Elle a pourtant un petit air bien honnête, dit madame de Ramand lorsque la jeune personne fut partie. Je n'y comprends rien. De toute façon, Gourdain, je vous défends bien de parler à cette jeune personne trop déléguée.

Elle se retira dans sa chambre. Gourdain prit sa tapisserie, Linette se mit à façonner de petits choux de satin rose; mais elle était songeuse. Et comme, de sa vie, elle n'avait su garder pour elle une pensée, elle dit de l'air d'une personne qui vient de faire une découverte:

—Et pourtant, c'est comme ça que je me suis mariée. Je bavardais avec tous les valets et aucun ne me plaisait. Puis, monsieur le comte a engagé Jean-Louis

et je me suis dit: Ce sera celui-là. Mais, lui, se contentait de passer par toutes les couleurs quand il me voyait. Il a fallu lui tendre la perche. Enfin, un soir que je l'avais emmené au jardin, il s'est décidé à me dire: "Je me sens tout trifouiller le coeur quand je te regarde". Je me suis dit: "Ça y est," et ça y était.

Gourdaïne avait cessé de coudre, elle revoyait le Saint-Laurent au soleil levant, une haute silhouette en plein ciel. Elle aussi avait pensé que, suivant l'expression de Linette, ça y était. Mais elle était fiancée à un autre.

— Mademoiselle est tout chose depuis quelque temps, observa Linette.

Gourdaïne rougit violemment, baissa la tête, enfonça son aiguille avec tant de précipitation qu'elle se piqua:

— Mon Dieu que je suis maladroite, dit-elle suçant la goutte de sang, et très mal à l'aise sous le regard curieux de sa suivante.

* * *

Madame de Ramand n'avait pas voulu permettre à Gourdaïne d'aller voir l'arrivée du bateau qui arrivait de France.

— Vous n'avez que trop de tendance à oublier votre rang. Cette idée d'aller vous mêler à la foule des badauds est ridicule.

La jeune fille était montée dans sa chambre, s'était mise au tricot que sa mère lui avait demandé de faire pour les pauvres de l'Hôtel-Dieu et se consolait en rêvant un peu. Sa mère entra. Elle souriait:

— Une fort bonne nouvelle que j'ai tenu à vous communiquer moi-même. Monsieur de Belloron est en bas dans le salon.

Il semblait à la jeune fille que le monde autour d'elle plongeait dans un gouffre noir.

— Mère, commença-t-elle d'une voix altérée.

Mais sa mère refusa de voir le regard suppliant levé sur elle. Elle l'interrompit:

— Vous n'allez pas recommencer vos sottises objections à un mariage qui fera votre bonheur.

Mais Gourdaïne était lancée:

— Vous dites que l'amour fait souffrir. Linette et Jean-Louis sont parfaitement heureux.

— Les gens du commun n'ont aucune délicatesse. Voilà pourquoi ils ne souffrent pas. Comme disait monsieur de la Rochefoucauld, un homme fort intelligent que mes parents connaissaient bien: "Il y a de bons mariages; il n'y en a pas de délicieux." Vous ferez un bon mariage, Gourdaïne.

Son ton se radoucit:

— Quittez cet air ennuyé et mettez une jolie robe. Il faut que votre futur mari vous trouve belle. Je vais lui tenir compagnie.

Gourdaïne regarda la porte se refermer. Pourquoi n'avait-elle pas eu le courage de crier à sa mère:

— Peut-être que je suis du commun et que je n'ai aucune délicatesse mais je suis sûre que je serai heureuse avec Michel d'Arneuil et que je souffrirai chaque fois que j'aurai sous les yeux ce Belloron de tous les diables.

Sa mère ne l'aurait pas écoutée de toute façon. Elle envoya dans le coussin de la bergère un vigoureux coup de poing. Ceci la soulagea quelque peu. Elle fit d'horribles grimaces dans la glace à l'adresse de son prétendu. Mon Dieu. si

elle pouvait rester ainsi, les yeux vagues, la bouche ouverte avec cet air mais, peut-être qu'il ne voudrait plus d'elle.

Cette pensée lui parut une idée de génie. Elle tira ses cheveux en arrière, mit une robe dont le vert trop violent faisait paraître sa peau ambrée presque jaune, adressa une dernière grimace au "Belloron de tous les diables."

Son entrée au salon lui attira le regard courroucé de sa mère mais monsieur de Belloron fut aussi galant et empressé que jamais. Il passait en coup de vent, dit-il. Il avait arrangé son départ pour Villemarie à bord du vaisseau. Il prit congé avec grâce.

Gourdaïne s'attendait à être sévèrement grondée. Sa mère l'attira à elle avec une bonté et une tristesse infinie.

— Ma pauvre petite, ne me dites pas que vous avez remarqué quelqu'un?

Et comme Gourdaïne ouvrait la bouche pour parler.

— Je ne veux rien savoir. Il faut l'oublier. Un homme jeune et beau ne se soucie jamais du bonheur de sa femme. Ayez confiance en votre mère qui vous aime plus qu'elle ne saurait dire.

Gourdaïne eut un remords:

— Mère, je regrette de vous avoir fait de la peine.

— Promettez-moi de ne jamais revoir ce jeune homme.

La jeune fille ne put se résoudre à faire une promesse qu'elle savait très bien ne pouvoir jamais tenir.

— De toute façon, il n'est pas à Québec, dit-elle d'une voix sourde.

Madame de Ramand se méprit, pensa qu'il s'agissait d'un jeune homme rencontré en France. Elle lui caressa doucement les cheveux:

— Je retrouve ma petite fille, dit-elle d'une voix tendre qui ajouta aux remords de sa fille, mais ne lui fit pas trouver monsieur de Belloron plus séduisant.

* * *

Martine, la cuisinière avait refusé d'aller au marché.

— En France, je ne m'occupais que de la cuisine. Ici, j'aide au ménage en plus. Ça suffit, avait-elle déclaré d'un ton péremptoire.

Martine était une bonne grosse fille qui ne demandait à la vie que de la laisser dans sa cuisine à concocter des plats savants. Elle avait suivi madame de Ramand "au pays des sauvages" par peur de ne pas trouver une autre place, mais elle s'était très vite aperçue qu'à Québec elle était irremplaçable et en profitait.

— Ici, ce sont les domestiques qui dirigent les maîtres, avait dit madame de Ramand avec humeur.

Linette avait immédiatement offert de s'occuper des provisions.

— Naturellement, vous préférez aller baguenauder que de vous occuper de la maison, dit sa maîtresse.

Ceci étant l'exacte vérité, Linette se contenta de prendre un air aussi respectueux qu'innocent.

L'arrivée de madame de Champigny coupa court à la scène. Elle écouta avec un sourire amusé les plaintes de madame de Ramand.

— On s'y fait, je vous assure, offrit-elle en guise de consolation.

Gourdaïne qui tirait son aiguille avec application pensa que le moment était venu de placer une requête.

— J'aimerais bien aller avec Linette, dit-elle.

La mode dit:

New York et Paris ne peuvent offrir rien de plus chic que de jolies mains...

Gardez vos mains douces et belles... sans gerçures... avec le Baume Italien Campana

Comme la robe de New-York que porte Nettie Rosentien—le Baume Italien Campana est d'une qualité incomparable. Car c'est la lotion originale et concentrée: si calmante, si adoucissante et protégeant si bien. Le Baume Italien Campana est différent et meilleur parce qu'il est spécialement composé pour compenser les effets du dur climat canadien. Le Baume Italien est idéal pour la peau sèche des mains, des coudes et des jambes. Des milliers de femmes élégamment habillées qui sont fières de leurs mains bien soignées, emploient tous les jours du Baume Italien Campana. Essayez-le vous-même. Une ou deux gouttes suffisent pour les deux mains.

Le Baume Italien Campana

25c, 35c, 50c, \$1.00

CAMPANA FAIT AUSSI DU BAUME-CRÈME
Si vous préférez une lotion blanche et pure contenant de la lanoline, choisissez le Baume-Crème Campana. Une crème délicieusement douce, bonne à employer toute l'année... 50c.



Mar-Yar.—Jolie brunette, 25 à 30 ans, grande et élégante, demandée. Photo requise avec application. S'adresser non pas au service sélectif mais à: 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

R. Lavallée.—22 ans, 5' 2", sérieux, sobre, désire correspondante du même genre, photo si possible, réponse assurée, être bien patiente. 10453, rue Delaroché, Montréal-12.

Rose-sans-Soleil.—Invite messieurs, 22 à 25. Instruits, sérieux, à lui apporter ce rayon... qu'elle attend. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Coeur Large.—Age 29 ans, quelque peu infirme, bien mis, instruit, bonne position, désire correspondre avec fille, veuve, 25 à 40 ans. But sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Thésy.—Correspondants instruits, distingués, 20 à 25 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lady Mocheth.—Correspondants distingués et instruits, 23 à 30 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

White Christmas.—Désire connaître jeune homme, simplement loyal. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Clarice.—Désire correspondre sérieusement avec monsieur, sobre, honnête, de 40 à 50 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Lise J.—Invite gentils correspondants de 17 à 34 ans à venir causer. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Claire.—Correspondant, 30 ans. Voyageant, préférence habitant région éloignée, Labrador, T.-N. Ouest. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Pauline Montreuil.—Élégante brunette de 31 ans, sérieuse, distinguée, réaliste, compréhensive, ayant connu l'épreuve, habitant une petite ville et voyageant beaucoup. Invite correspondants instruits de 32 à 39 ans, de bonne apparence, célibataire et catholique, débrouillard, de préférence quelqu'un à la tête d'une entreprise ou d'une organisation quelconque. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Madame Bienvenue.—Accueil amical à tous correspondants dans la cinquantaine, distingués, sérieux, bonne position, photo si possible. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Philosophe Américain.—40 ans, célibataire, désire correspondants sérieuses. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Transplantée.—Française désire correspondants instruits, intelligents, très bonne éducation, 45-49 ans. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Jean.—Grand, châtain, accepterait correspondante assez grande, jolie et cultivée. Réponse assurée si photo. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Mireille Infirmière.—Bienvenue à mon foyer postal, messieurs distingués de 35 à 40 ans. Réponse assurée. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Ruth.—Instruite, belle apparence, bonne position, à l'aise, désire correspondants instruits, sobres 43 à 55 ans, de préférence aimant le commerce de Québec et Bas du Fleuve. But: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Marjolaine.—Belle apparence, désire correspondants distingués, 30 à 40 ans, photo désirée, sienne en retour, but: sérieux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Fleur d'Automne.—25 ans, désire correspondants. But: distraction. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Yvonne de Galais.—23 ans, peut-elle espérer le retour merveilleux de Frantz et du grand Meaulnes, le bonheur enfin. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Un autre Arthur.—Tous, venez, même les petits enfants, que je vous console, qu'on répande pour vous son cœur, le cœur merveilleux. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Diane M.—Désire correspondants, 23 à 28 ans, cultivés, ambitieux, langue française, aimant musique et sports. 320 est, rue Notre-Dame, Montréal.

—Vous êtes folle, dit madame de Ramand.

Madame de Champigny intervint:

—Mais non, elle se prépare tout simplement à vivre au Canada. Je vous assure que, moi-même, il m'arrive souvent de mettre la main à la pâte.

Madame de Ramand regarda sa fille; elle était pâlotte ces temps-ci; elle avait certainement besoin de distractions et puisque madame de Champigny qui était la femme la plus en vue de la colonie assurait que c'était chose admise... De toute façon, quand Gourdain serait mariée au riche baron de Belloron, elle pourrait retourner en France et y oublierait vite les occupations un peu vulgaires dans lesquelles elle semblait se complaire.

—Puisque vous donnez l'exemple... dit-elle aimablement à madame de Champigny; mais j'exige que Jean-Louis vous suive de quelques pas en arrière.

La grande cloche sonnait à toute volée; le marché commençait. On sortit. Linette trotta allégrement en jupe courte et souliers plats, Gourdain trébuchait un peu sur ses hauts talons et maudissait sa longue et lourde jupe. Il faisait froid mais c'était un froid sec sous un ciel étincelant, pas désagréable du tout. Il y avait un grand remue-ménage sur la place du marché. Les habitants installés derrière leurs denrées s'interpellaient, échangeaient les nouvelles. Les yeux fureteurs de Linette allaient, venaient, ne perdaient rien.

—Peut-être que je vais retrouver mes parents, disait-elle.

Et tout en achetant des anguilles fumées, du gibier qu'on mettait dans les grands paniers que portaient Jean-Louis, elle ne manquait jamais de demander:

—Vous ne connaissez pas un monsieur Jacquet?

Les réponses étaient toujours négatives. Enfin, un vieil habitant, auquel elle venait d'acheter une centaine de belles pommes rouges, s'écria:

—Monsieur Jacquet! C'est monsieur de Beaumanoir qu'il s'appelle. Pour sûr que je le connais. C'est notre seigneur et y a pas plus brave que lui.

—Vous êtes sûr, dit Linette toute joyeuse. Un ancien soldat du régiment de Salignan-Salière et ma tante était Juliette Martineau.

—C'est bien ça. Il y a trente ans que je le connais. Eh bien, en voilà une nouvelle à leur annoncer. Les enfants sont grands maintenant; il n'y en a plus que huit au manoir.

La conversation continua, fort joyeuse, mais Auguste Landry, c'était le nom de l'habitant, dut s'occuper de ses acheteurs et Linette devait finir son marché. Ils se séparèrent avec promesse de se revoir.

Linette jubilait:

—Jean-Louis et moi nous sommes comme qui dirait de la noblesse, disait-elle, puisque j'ai un oncle seigneur. Il vaut mieux n'en rien dire à madame la comtesse, ajouta-t-elle. Ça la troublerait. Et il faut que je trouve de la graisse pour les confits. Je n'en ai pas moitié assez.

Gourdain pensait qu'en effet, il valait mieux ne rien dire à sa mère. Pourquoi fallait-il toujours lui cacher les choses? Ce serait si bon une mamar... qu'on pourrait tout confier.

Jean-Louis regardait Linette avec admiration:

—Ce petit bout de femme, dit-il, je crois toujours que je la connais et elle trouve toujours moyen de me surprendre.

Une grande activité régna dans la cuisine de la rue de Buade ce soir-là et les jours qui suivirent. Il fallait préparer des confits de gibier pour tout l'hiver. Les plumes volaient, Martine bougonnait. Tous ces grands pots de grès qu'il fallait remplir de graisse! Ce n'était pas de la cuisine ça! Linette la calmait en lui rappelant tous les plats délicats qu'elle pourrait confectionner avec les confits. Personne à Québec ne saurait en tirer parti comme elle. Gourdain s'intéressait fort aux opérations; ce qui faisait dire à sa mère qu'elle était née pour faire une paysanne.

L'observation était faite distraitemment; elle ne s'occupait guère de sa fille. Depuis que le retour de monsieur de Ramand était annoncé, son obsession l'avait reprise. Elle passait de longues heures dans sa chambre avec un livre qu'elle n'arrivait pas à lire; ou bien, prise d'une subite envie de mouvement, allait faire des visites et prenait congé au bout de cinq minutes, incapable de suivre la conversation. Et lorsqu'aux repas auxquels elle ne touchait guère, elle chassait un instant ses pensées pour sourire au frais



Vous avez 120 secondes pour répondre

Donnez le sens exact des mots suivants:

- 1.—Iconoclasie
- 2.—Iconographie
- 3.—Iconolâtre
- 4.—Iconologie
- 5.—Iconologue.

(Voir réponses en page 43)

minois de sa fille, elle ne manquait jamais de se dire:

—Au moins tout cela lui sera épargné à elle. Que j'ai bien fait de ne prêter aucune attention à ce petit roman. Elle l'a bien oublié. Elle est gaie comme un pinson.

Madame de Ramand se trompait. Le "petit roman" ne quittait guère la pensée de sa fille. Mais la nature active et ensoleillée de Gourdain se refusait au désespoir. Puisque elle le voulait si fort, tout s'arrangerait.

Madame de Ramand et sa fille faisaient de la tapisserie. Gourdain aimait ces soies aux tons si jolis, si vivants. Elle avait elle-même dessiné le bouquet de fleurs des champs qui formaient le motif central et elle s'appliquait à en bien reproduire les formes délicates. Sa mère brodait les armes des comtes de Ramand mais elle piquait l'étoffe de petits coups précipités, cassait la soie, se levait précipitamment pour aller à la fenêtre, se rasseyait, prenait son éventail d'un geste

impatience, le rejetait sans l'avoir ouvert. On attendait le retour de monsieur de Ramand pour le jour même.

Deux heures se passèrent ainsi. Et puis, au moment même où madame de Ramand un peu plus calme écoutait Gourdain qui lui parlait de ses amies de couvent, un grand coup fut frappé à la porte d'entrée. La comtesse se leva toute pâle. On entendit des pas précipités dans le corridor et monsieur de Ramand fit son entrée. Il baisa la main de sa femme, caressa les cheveux de sa fille:

—Mes toutes belles, que j'ai de plaisir à vous revoir.

Il regarda tout autour de lui d'un air enchanté:

—Que c'est beau chez moi! Vous avez fait des miracles. Je possède deux perles fines.

—Et presque sans domestiques, dit madame de Ramand.

Linette apporta le chocolat, le servit dans des tasses de porcelaine aux ornements délicats.

—Que tout cela est charmant, dit le comte. Mon Dieu, que c'est agréable de retourner à la civilisation.

Ce qui ne l'empêcha pas de parler de son voyage avec enthousiasme. Villemarie était beaucoup plus sauvage que Québec. Il avait vu le désastre de Lachine et en avait conçu une grande colère mais ceci n'était pas chose qu'on raconte aux jolies dames. Parmi les Outaouais et les Hurons, il se trouvait des gens fort bien. Il avait assisté à une de leurs danses. Très curieux.

Ici, le comte déposa sa tasse et démontra ce que c'était qu'une danse sauvage ne se doutant pas le moins du monde de ce que pouvait présenter d'incongru, un gentilhomme en perruque blonde et habit de velours cramoisi piétinant le tapis de son salon en poussant des cris rauques. Les deux femmes riaient de bon cœur. Le comte se rassit et continua son récit en dévorant force gâteaux. L'harmonie la plus parfaite régnait. Elle ne dura pas longtemps. Le comte interrompit un récit de chasse pour dire:

—A propos, Belloron viendra dîner avec nous et aussi un fort joli garçon, très honnête homme qui a fait le retour avec moi. J'ai organisé une petite fête pour après dîner; des officiers et leur femme.

Madame de Ramand avait reposé sa tasse d'une main tremblante:

—J'aurais cru que nous passerions cette première soirée en famille, dit-elle. Passe encore pour Belloron mais... une fête!

—Mais, mon cher cœur...

Sans l'écouter, madame de Ramand quitta la salle. On entendit le bruit de ses pas montant l'escalier en courant. Son mari la suivit d'un regard ahuri, puis peiné et irrité à la fois. Il se dirigea vers l'escalier, revint sur ses pas:

—On ne peut pourtant pas vivre en ermite, s'écria-t-il.

Il prit son chapeau:

—Dites à votre mère que je vais au château retrouver quelques bons compagnons.

La porte de la rue claqua. Gourdain décida que la commission ne pressait pas et se demanda pourquoi les gens âgés compliquaient la vie de cette façon. Sa mère désolée, son père furieux. Et pourquoi, grands dieux!

La perspective de revoir monsieur de Belloron n'avait rien d'enchanteur et pourtant, Gourdaïne sentait quelque chose de gai et de léger qui flottait tout autour d'elle. Était-ce la fête annoncée qui la rendait joyeuse à ce point? Ou la présence à dîner d'un "fort joli garçon"? Cela, non. Il n'y avait au monde qu'un seul "joli garçon" et c'était Michel d'Arneuil.

Elle mit sa belle robe bleue et rose à broderies d'or, se coiffa avec soin. Linette consacrait tout le temps qui lui restait de ses multiples occupations ménagères à madame de Ramand; Gourdaïne ne s'en plaignait pas le moins du monde. Soeur Marie-Thérèse avait toujours insisté pour que les pensionnaires du couvent se servent de leurs dix doigts ainsi que monsieur de Fénelon le recommandait chaque fois qu'il venait faire sa visite au couvent, Gourdaïne en avait si bien pris l'habitude qu'elle s'impatientait quand elle ne faisait rien.

Ce curieux état de joie persista tandis que, en compagnie de ses parents, elle attendait les invités au salon. Jean-Louis qui accomplissait ses nouvelles fonctions de majordome avec une amusante gravité prononça:

— Monsieur d'Arneuil.

C'était donc Michel le joli garçon honnête homme. Gourdaïne se recula un peu derrière sa mère pour que celle-ci ne vit pas sa soudaine émotion. Et Michel, très élégant dans son habit bleu, qui la cherchait des yeux! Heureusement que l'arrivée de monsieur de Belloron détourna d'eux l'attention. Dans la confusion des saluts, leur trouble ne fut remarqué de personne.

Le repas était somptueux, servi dans la belle vaisselle qu'on avait apportée de France. Les couverts brillaient à la lueur douce des bougies. Madame de Ramand, toujours grande dame, avait dominé sa mauvaise humeur de l'après-midi. Elle était très belle et hôtesse parfaite. Gourdaïne avait eu peur que monsieur de Belloron ne se posât en fiancé, mais après les compliments banaux qu'exigeait la politesse, il semblait l'avoir complètement oubliée.

La situation indienne préoccupait beaucoup les trois hommes. Monsieur de Ramand exprima quelques craintes au sujet des habitants près des frontières.

— Monsieur de Frontenac y veille, assura Michel. Je ne suis à Québec que pour recruter une bande d'éclaireurs. Nous serons sans cesse en mouvements de façon à protéger les habitants le plus possible.

— Comme j'aimerais vous accompagner, dit le comte.

— Et les pelleteries? dit monsieur de Belloron. Mon voyage n'a pas été très fructueux. Monsieur d'Arneuil vous qui connaissez bien les bois pensez-vous que la situation sera meilleure au printemps.

— Je ne crois pas. Le gibier se fait plus rare.

— Et ne sera-t-on pas obligé de payer les peaux de castor plus cher?

— Je n'en sais rien, avoua Michel. Le commerce ne m'intéresse guère. Mon ami Jacques Martin et deux Hurons qui me sont dévoués s'en occupent. Ils font tenir une partie de l'argent à ma mère qui n'aime pas beaucoup mon genre de vie et que ces envois périodiques rassurent un peu.

— Vous avez des amis sauvages, s'écria monsieur de Ramand. Que je vous envie! J'ai essayé de me fier avec plusieurs que

je voulais ramener à Québec comme domestiques mais ils ont préféré leur ouïgouam, ce que je comprends parfaitement.

— Et ce que j'approuve fortement, dit madame de Ramand. Des sauvages dans cette maison! Quelle horreur!

— Vous n'aviez pas la manière, mon cher, dit monsieur de Belloron en ricanant. Un verre d'eau de vie et ils auraient été tout à vous.

— Pas du tout, dit Michel. Un sauvage ivre devient méchant. Ceux d'entre nous qui veulent avoir de l'emprise sur eux évitent soigneusement l'eau-de-vie.

Monsieur de Belloron eut le sourire entendu de l'homme auquel des expériences personnelles ont appris des choses qu'il préfère ne pas dévoiler.

— Mais comment s'y prend-on? demanda monsieur de Ramand. Pourquoi Frontenac, par exemple, a-t-il de l'influence alors que Denonville n'en avait pas?

— C'est une question que je ne m'étais jamais posée, dit Michel en riant. En y réfléchissant... D'abord il faut savoir leur faire de longs discours énergiques et fleuris, et en leur langue si possible. Du Lhut y excelle. Il faut être parfaitement honnête; ils devinent tout de suite quand on veut les tromper et ne le pardonnent pas. Et il ne faut jamais montrer aucun signe de faiblesse. J'ai vu du Lhut faire tuer deux Indiens malgré les grognements d'une foule de quatre cents guerriers. Mais ces Indiens avaient tué trois Français. Les exécutions avaient été précédées d'interrogatoires et contre-interrogatoires. Nos sauvages savaient fort bien que les condamnés étaient coupables.

— Que d'histoires pour de simples sauvages, dit monsieur de Belloron avec son petit ricanement. Mais, je vous les aurais tout bonnement fait pendre.

— Et vous ne seriez pas là pour le raconter, dit Michel gravement.

Monsieur de Belloron poussa un petit gloussement moqueur.

— La peur et l'eau-de-vie. C'est tout ce qu'ils comprennent. Et permettez-moi de vous dire que si vous aviez suivi ces principes, vous auriez amassé une belle fortune.

Michel ne cherchait pas le moins du monde à dissimuler son mépris. Pour couper à la verte réponse qui pointait sur les lèvres du jeune homme, madame de Ramand demanda:

— Mais qu'est-ce que c'est exactement qu'un coureur des bois?

Michel se mit à rire.

— Un homme qui préfère la compagnie des sauvages à celle de certains civilisés. Il y a autre chose: L'odeur des bois, les reflets du ciel sur des rivières inconnues, le désir de savoir ce qui se passe derrière cette colline boisée. Pour le moment le danger iroquois nous a transformés en simples soldats de monsieur de Frontenac.

Gourdaïne, les yeux modestement baissés comme le voulaient les convenances, buvait ses paroles. Monsieur de Ramand aussi:

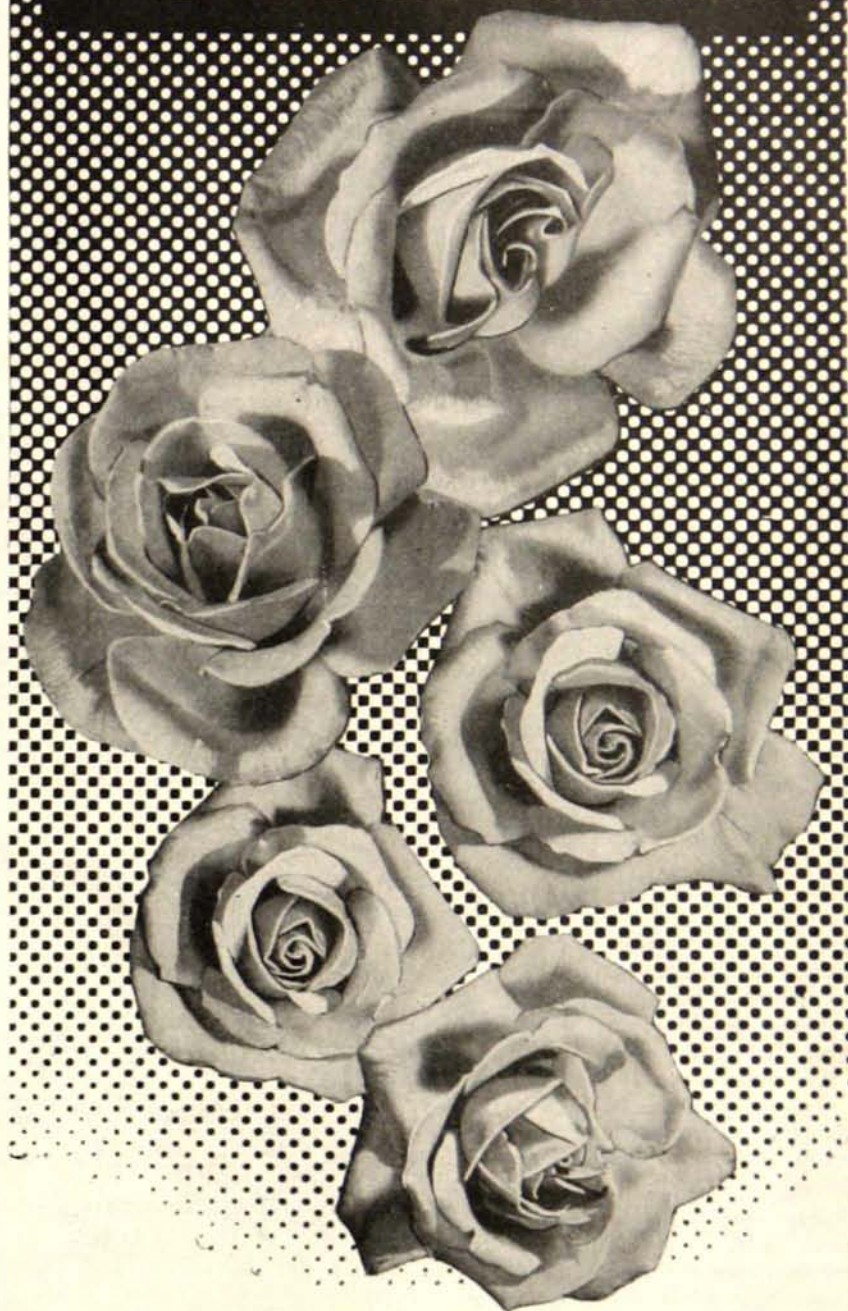
— Quelle vie admirable, s'écria-t-il.

La voix de Michel se fit grave:

— J'ai quitté le collège à seize ans pour la pratique, et, jusqu'ici je n'ai jamais regretté ma résolution. Mais il arrive un moment où un homme éprouve le besoin de... de revenir à la vie civilisée.

— Et c'est le moment où vous regretterez de n'avoir pas fait fortune, dit monsieur de Belloron.

La Fine Fleur des Farines



Le Gâteau-aux-Cerises préparé avec la farine Five Roses pour pâte de tout genre est excellent et délicieusement léger.

Et rien de plus facile à faire: suivez simplement la recette avec soin.

C'est un gâteau qu'il faut cacher... car il se mange trop vite!

GÂTEAU-AUX-CERISES

1 $\frac{3}{4}$ tasse farine Five Roses	1 tasse sucre
2 c. à thé poudre à pâte	3 œufs séparés
$\frac{1}{4}$ c. à thé sel	1 tasse cerises glacées
$\frac{1}{2}$ tasse beurre ou shortening	$\frac{1}{2}$ tasse lait
$\frac{1}{2}$ c. à thé essence d'amandes	

Coupez les cerises par moitiés, saupoudrez avec un peu de la farine mesurée. Mêlez comme pour le gâteau au beurre, incorporant en dernier les blancs d'œufs bien battus. Placez les cerises par couches sur les couches de pâte. Cuisez dans un récipient à pain, à four modéré (350 degrés F.) pendant environ 45 minutes.



LA FARINE FIVE ROSES

Pour pâte de tout genre

Monsieur de Ramand leva son verre :

— A votre vie future, dit-il. Et je vous souhaite une épouse aussi parfaite que la mienne. ajouta-t-il avec un petit salut à sa femme.

Gourdaïne ne put s'empêcher de regarder Michel et ce qu'elle lut dans le regard du jeune homme lui fit baisser le nez sur son assiette précipitamment.

— Ce vin du pays vous met la joie dans l'âme, disait monsieur de Ramand.

Le repas aussi vous mettait la joie dans l'âme : saumon bouilli avec des carottes, de petits oignons blancs, des haricots verts d'un fort joli effet et d'un goût délicieux, un superbe rôti de chevreuil accompagné de petits boudins, quantité de petits gâteaux, de fruits et de gelées. Monsieur de Belloron assura que même chez le roi on ne faisait pas meilleure chère et monsieur de Ramand pria Jean-Louis qui servait avec dextérité d'amener la cuisinière pour qu'on la félicitât.

Après le dîner, monsieur de Ramand pria sa fille de se mettre à son épingle. Gourdaïne n'était pas du tout fâchée de montrer ses talents. Elle chanta plusieurs ariettes de Lully. Sa voix jeune, claire montait sans effort à des hauteurs incroyables. Michel d'Arneuil l'écoutait avec un ravissement qu'il ne cherchait pas à dissimuler et madame de Ramand jeta dans sa direction plusieurs regards pleins d'inquiétude. Monsieur de Ramand battait la mesure de la tête et de son soulier à boucle, accompagnait en sourdine ses passages favoris. Monsieur de Belloron griffonnait des chiffres dans un petit calepin.

Les invités arrivèrent : monsieur et madame de Champigny, des officiers, leurs femmes et leurs filles, messieurs de Longueuil, de Mirecourt, de Sainte-Hélène. Tout ce monde avait arboré pour la circonstance les vêtements apportés de France pendant l'été. Le salon présentait un fort joli coup d'oeil que monsieur de Ramand appréciait en connaisseur.

Tandis que saluts et compliments s'échangeaient, les musiciens accordaient leurs instruments. C'étaient quatre des soldats de monsieur de Ramand : l'un jouait de la flûte, un autre de la musette, un autre du hautbois, le quatrième du violon et tous étaient enchantés de montrer leur talent pour une aussi belle assemblée.

On commença par un menuet fort cérémonieux, puis des gavottes plus gaies, puis une bourrée qui ne manquait pas d'énergie. A la grande déception de Gourdaïne, sa mère lui défendit de danser "une danse aussi vulgaire". Plusieurs dames ayant suivi cet exemple, on retourna aux menuets et aux gavottes plus élégantes.

Pour Gourdaïne et pour Michel, ce bal impromptu était la chose la plus grisante du monde. La musique établissait un lien entre eux, leur permettait d'échanger des regards, des sourires, des phrases insignifiantes lourdes d'émotions violentes et confuses. Depuis ce pre-mier "que vous êtes jolie" qui avait été comme un cri involontaire le jeune homme n'avait jamais adressé de compliments à la jeune fille, mais ses yeux s'en chargeaient.

Toute à son bonheur, Gourdaïne n'entendit pas le comte qui criait de sa voix de fausset :

— Quel plaisir d'être au Canada. On danse avec les sauvages et avec les jolies femmes.

Elle ne vit pas le visage soudainement crispé de sa mère qui, à partir de ce moment, refusa de danser et se retira dans un coin avec deux dames âgées dont elle n'écoutait pas les propos, maniant son éventail à petits coups secs et précipités, l'ouvrant et le fermant avec tant de brusquerie qu'elle finit par le déchirer.

— Que c'est beau une fête, pensait Gourdaïne. Pourquoi ma mère n'aime-t-elle pas cela ?

Ce qui mettait le comble à sa joie c'est que monsieur de Belloron avait pris congé de bonne heure prétextant une migraine. Ne pas voir son vilain museau était vraiment un soulagement.

La plus belle des fêtes doit avoir une fin. On se sépara vers minuit. Michel partit le dernier après un dernier regard adressé à Gourdaïne et qui en disait long.

La jeune fille monta l'escalier dans un nuage de bonheur. Elle contempla sa chambre avec ravissement. Soudainement, elle lui semblait le plus beau lieu du monde. Elle se laissa tomber dans son

ne faites pas la même faute que votre mère.

Gourdaïne troublée par cette douleur n'osa rien dire. Sa mère posa d'un geste las sa main sur son front, s'en alla sans ajouter une parole.

On gratta à la porte et Linette apparut, les yeux brillants de curiosité.

— Madame ne veut pas de mes services ce soir. Puis-je aider mademoiselle ?

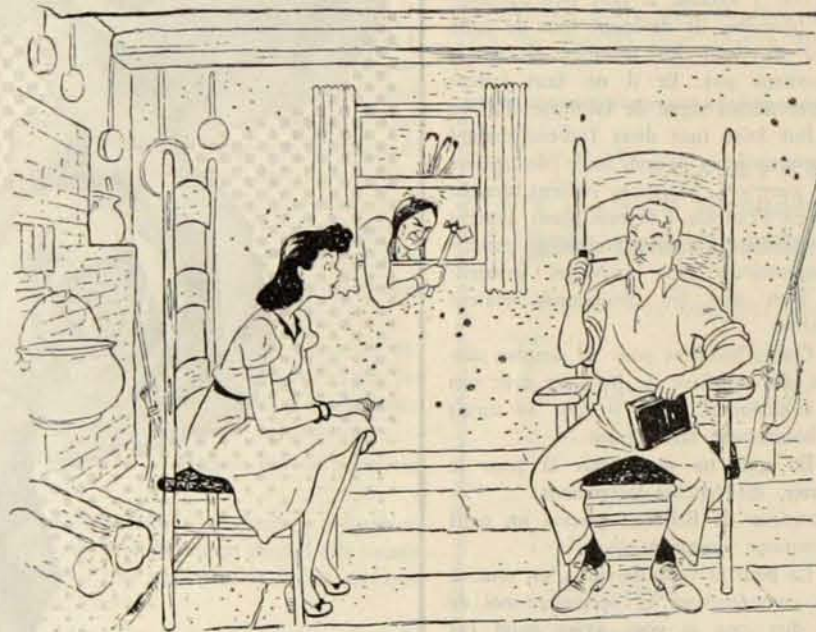
Et sans attendre la permission, elle commença à dégrafer la robe.

— Mademoiselle a dansé avec un bien joli garçon ce soir. Et Jean-Louis dit que pendant le dîner, il parlait que c'était un bonheur de l'écouter.

— Tu l'as remarqué ! N'est-ce pas qu'il est bien ?

Elle s'arrêta court, rougit violemment. Linette acheva de retirer la robe et, devinant que sa jeune maîtresse avait envie de lui confier des choses importantes, elle suspendit la robe dans l'armoire avec grand soin, faisant semblant d'être fort affairée pour laisser aux confidences le temps de venir.

Gourdaïne plongea :



"J'ai parfois l'impression que cette maison est trop coloniale."

George Wolfe

petit fauteuil près de la cheminée où un feu flambait gaiement. Dans les flammes claires, elle voyait un sourire de lèvres fermées des yeux clairs, de larges épaules et... une paire de jambes. Si Louis XIV possédait la plus belle paire de jambes de son royaume, Michel possédait la plus belle paire de jambes au Canada. Mon Dieu, elle avait des idées folles comme Linette.

L'entrée de madame de Ramand interrompit ses réflexions. Elle se tenait droite et fière mais son beau visage semblait un masque de la souffrance. Sa voix était lente et triste :

— Gourdaïne, j'ai remarqué que vous vous conduisiez de façon fort peu convenable avec ce jeune Canadien. Il ne faut pas que pareille chose se reproduise. N'oubliez pas que vous avez engagé votre foi à monsieur de Belloron.

Gourdaïne se préparait à riposter qu'elle n'avait jamais engagé quoi que ce soit, que la chose s'était faite en dehors d'elle. Mais madame de Ramand l'attira contre elle, la serra à l'étouffer.

— Ma chère fille, je vous en supplie,

— Linette, si Jean-Louis trouvait une autre femme plus jolie que toi, est-ce que ça te mettrait au désespoir ?

Linette éclata de rire :

— Mais ça lui arrive souvent de trouver d'autres femmes jolies. Tenez, vous, dit-elle abandonnant la troisième personne comme chaque fois que la conversation devenait intime, il pense que vous êtes une apparition. Pourquoi est-ce que ça me chagrinerait ? Allez, il est bien à moi, mon Jean-Louis. Ce matin, par exemple en me réveillant, je n'étais pas belle. J'avais mes bigoudis et les yeux gonflés. Et bien, voilà mon Jean-Louis qui m'appelle sa crotte en or, son bijou tout sucré... Quand on est marié...

Elle s'arrêta, embarrassée.

— Quand on est marié, répéta Gourdaïne qui voulait savoir.

— Et bien, il y a quelque chose entre nous. Je ne saurais comment l'expliquer, mais enfin, Jean-Louis, c'est moi.

Gourdaïne pensait à sa mère :

— Tout de même il y a des cas où bien qu'on soit marié...

Linette, qui comprenait parfaitement de

quoi il s'agissait, agita la tête avec vigueur :

— Pour ça, bien sûr que tout le monde est pas pareil. C'est ce qui rend le monde amusant, les différents caractères. Quelquefois, je dis à Jean-Louis : "Je vais te faire un caractère comme dans ce livre que madame lit de temps en temps". Et je lui décriais une personne et il me dit : "Linette, y en a pas deux comme toi".

Gourdaïne se glissa entre les draps.

— Eh bien, fais mon caractère.

Linette s'assit sans façon sur le bord du lit, prit un air important,

— Eh bien, mademoiselle, avec vous les sentiments, c'est sérieux, comme avec madame votre mère. Et vous êtes gaie et avenante et vous vous intéressez à tout comme monsieur votre père. Mais lui, il aime un peu trop la société et conter fleurette aux dames. Oh, il n'y met pas de malice et madame votre mère a grand tort de se tourmenter. Vous n'êtes pas frivole comme lui. J'ai très bien remarqué, ce soir, pendant que je passais les rafraîchissements que plusieurs jeunes gens vous disaient des douceurs. Vous souriez gentiment, mais ça ne vous faisait ni chaud ni froid.

— C'est l'exacte vérité, dit Gourdaïne. Mais quand je serai mariée est-ce que je serai comme...

Elle s'aperçut que la question aurait manqué au respect qu'elle devait à ses parents et ne termina pas sa phrase.

Linette se gratta le bout du nez d'un air méditatif :

— Tout dépend de votre mari. Madame me chasserait si elle savait ce que je vais dire. Tant pis. Ce jeune d'Arneuil, on n'a pas besoin de le regarder deux fois pour savoir que c'est un homme, un vrai. Tandis que monsieur de Belloron...

Une grimace expressive la dispensa d'exprimer son opinion.

— C'est bien ce que je pense, dit Gourdaïne que cette conversation avait rasserenée.

— Ah mademoiselle, dit Linette emportée par son enthousiasme, que c'était beau de vous voir danser tous les deux ! Jean-Louis m'a dit : "Ce n'est pas un couple, c'est un rêve."

Gourdaïne attrapa sa servante par le cou et déposa un baiser sur la joue ferme.

Linette se sauva.

Un peu plus tard, elle disait à Jean-Louis :

— J'ai encore trop parlé mais vrai, ça fait pitié de voir une si mignonne fille destinée à un Belloron.

— Un maraud et un cuistre, dit Jean-Louis du ton tranquille de l'homme qui sait ce qu'il dit.

Linette s'endormit en se demandant comment on pourrait bien faire partager cette opinion à madame de Ramand.

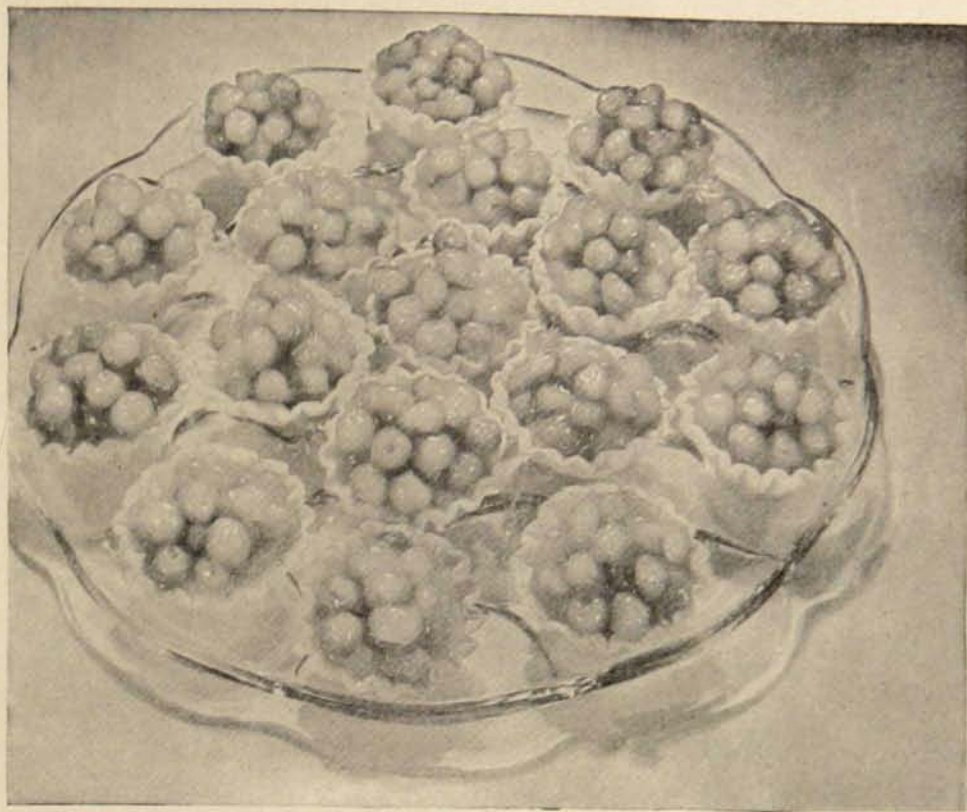
CHAPITRE VI

La chute dans la neige

Le lendemain, monsieur de Ramand alla avec sa fille voir les nouvelles palissades que monsieur de Frontenac faisait établir pour protéger la ville en arrière. Il neigeait un peu et Gourdaïne, bien au chaud dans sa grande cape doublée de castor, s'amusait de ces légers flocons qui tournoyaient avec grâce et, parfois, lui chatouillaient le bout du nez. Suivant son habitude, le comte bavardait :

— Nous sommes gens curieux, nous autres Français, disait-il. Frontenac, par exemple. Vous le voyez au château, avec les dames, homme de cour parfait. Mais (S.V.P., lisez la suite à la page 31)

Sortons nos Trésors



Tartelettes aux cerises

2 c. à thé de gélatine — 2 c. à soupe d'eau froide — 1 tasse de cossetarde (assez liquide) — extrait d'amande — 6 tartelettes — 2 c. à soupe de sucre — 2 tasses de cerises rouges, (noyaux enlevés) — un rien de cochenille si désiré — $\frac{1}{2}$ tasse de purée d'abricot (ou autre fruit) pour glacer

Faire amollir la gélatine dans l'eau froide, pour la faire fondre au-dessus de l'eau chaude. Ajouter à la cossetarde, mettre à refroidir. Placer 2 c. à soupe de cossetarde dans chaque tartelette, recouvrir de cerises sucrées au préalable. Colorer la purée de fruit et la verser sur les tartelettes.

Mousse aux fraises

1 pinte de fraises — $\frac{1}{4}$ de tasse de sirop de maïs — 1 paquet de gelée citron ou fraise — 2 blancs d'œufs

Prendre les trois quarts des fruits. Ajouter de l'eau si c'est nécessaire pour avoir 2 tasses. Ajouter le sirop de maïs s'il faut du sucre, autrement ajouter l'équivalent d'eau. Mettre chauffer, faire dissoudre la gelée dans les fruits bouillants, mettre à refroidir. Ajouter les blancs d'œufs, battre en neige légère. Verser dans un moule de fantaisie ou dans un joli plat. Laisser prendre, retourner sur un plat si c'est nécessaire et garnir avec le reste des fruits.

Roulades aux mûres

Une recette de pâte à petits pains chauds — Beurre fondu ou graisse à pâtisserie — 2 tasses de mûres — 1 c. à soupe de jus de citron (si on y tient) — $\frac{1}{4}$ de tasse de sirop de maïs ou du sucre blanc si nécessaire

Préparer la pâte, la recette comptant au moins 2 tasses de farine. Abaisser à $\frac{1}{8}$ de pouce d'épaisseur, beurrer. Combiner les autres ingrédients, les étendre sur la pâte. Rouler comme un gâteau à la gelée, placer sur une lèchefrite (de verre si possible) puis pratiquer des incisions ici et là dans la pâte. Cuire à four chaud (425° F) de 25 à 30 minutes.

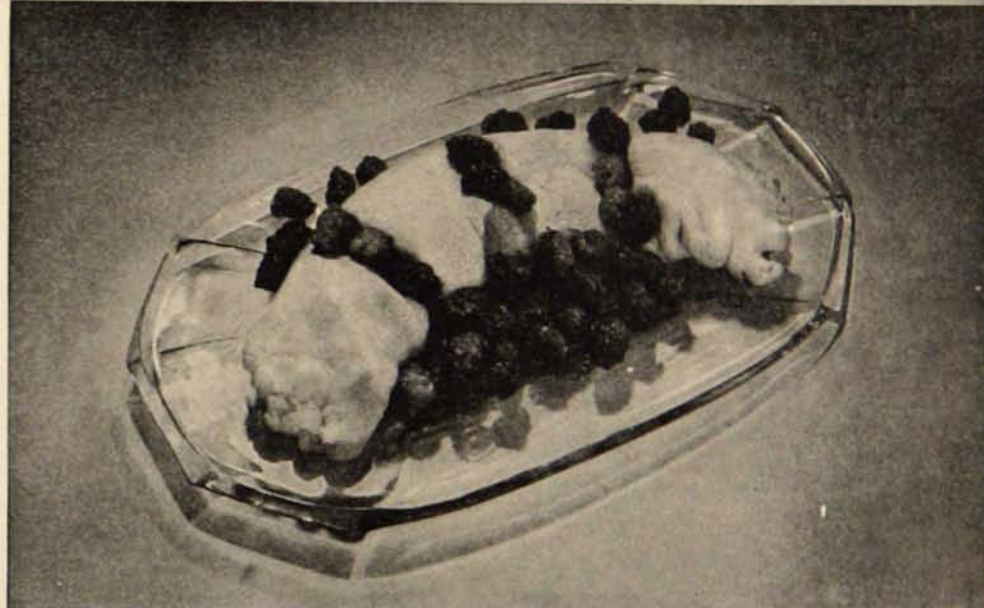
Sorbet aux framboises

1 pinte de framboises — $\frac{1}{2}$ tasse de sirop de maïs — 5 bonbons à la guimauve, coupés en quatre — 1 tasse de crème

Ecraser les fruits, ajouter sirop et bonbons. Laisser reposer 15 minutes. Fouetter la crème autant que possible, ajouter au reste. Placer dans le réfrigérateur dans le compartiment à crème glacée et mettre le contrôle au point le plus froid. Congeler en bouillie, fouetter à nouveau. Remettre dans le compartiment à cette fin dans le réfrigérateur et congeler à nouveau en ayant soin plusieurs fois de passer une fourchette dans le mélange. La quantité de sucre à employer dans ces desserts va varier selon que les conserves elles-mêmes sont plus ou moins sucrées, il faudra y faire attention, n'est-ce pas.

C'est le moment de tirer de nos armoires nos meilleures conserves pour décorer et embellir les desserts

Brigitte



Comptez sur la NOUVELLE
CHEVROLET

*pour la plus haute qualité
dans le domaine des bas prix*

Première depuis
des années!
Première en valeur!
Première pour vous!

Ce n'est pas d'hier que dans toutes les parties du Canada des hommes et des femmes comptent sur la Chevrolet pour avoir la plus grande valeur en automobile. La preuve se trouve dans le fait qu'ils ont acheté *plus de Chevrolet* que de toute autre marque.

Il y a aujourd'hui plus de raisons que jamais de *choisir la Chevrolet*. Vous en conviendrez volontiers quand vous verrez et que vous conduirez la nouvelle Chevrolet pour '46... et que vous peserez ses nombreux avantages.

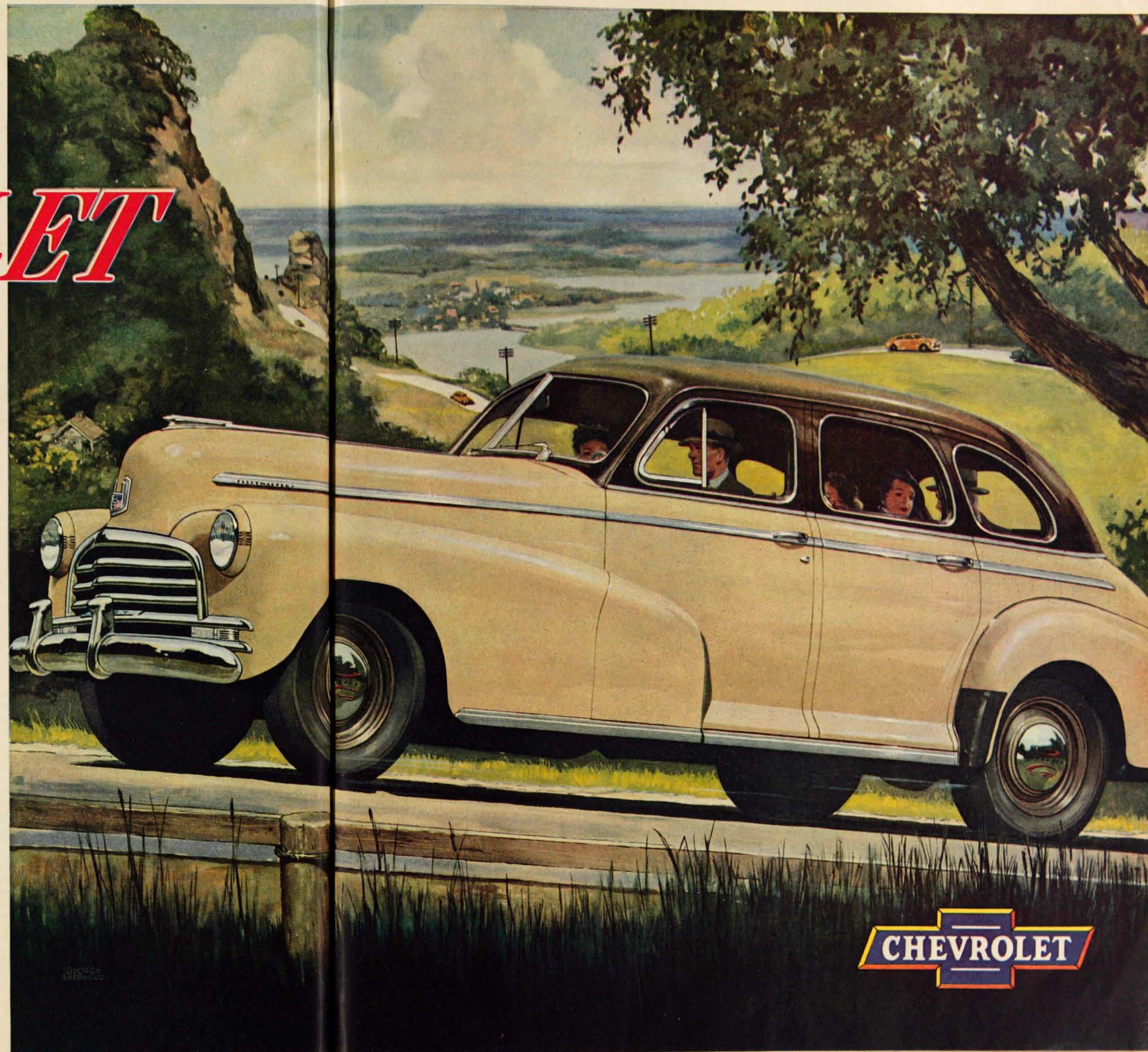
Comptez sur la Chevrolet pour la beauté. Vous en découvrirez une pleine mesure dans le style vedette de beauté de la Chevrolet, dans ses élégantes carrosseries Fisher au capitonnage moelleux et aux nouvelles couleurs harmonieuses.

Comptez sur la Chevrolet pour la performance et l'économie. Vous trouverez tout ce que vous désirez dans l'accélération éclatante, la puissance dans les côtes, la sûreté et l'endurance prouvées de son moteur Thrift-Master à soupapes en tête qui donne une combinaison sans pareille de rendement et d'économie.

Comptez sur la Chevrolet pour la facilité de conduite et la marche confortable. Vous les trouverez au plus haut degré, grâce au changement mécanique à vide de vitesse et aux genoux mécaniques unifiés—exclusifs à la Chevrolet dans le domaine des bas prix.

Oui, vous pouvez compter sur la nouvelle Chevrolet 1946 pour *le plus haut degré de qualité dans le domaine des bas prix*... vous pouvez compter sur cette voiture pour *la valeur en vedette*... et vous trouverez que votre confiance est pleinement justifiée aujourd'hui comme dans le passé. Décidez maintenant de "*choisir la vedette—CHEVROLET!*"

PRODUIT DE LA GENERAL MOTORS





*Épargne le sucre...
mais est succulent!*

Un **GÂTEAU-ÉTAGE ÉPICÉ**, riche et crémeux... tendre et léger—fait avec la 'Magic'.

Un gâteau léger et sucré pour régaler la famille! Oui, bien qu'il n'y entre que 1/2 tasse de sucre, ce Gâteau-Étage 'Magic' est savoureux, exquis.

Afin de réussir toutes vos cuissons employez tou-

jours la Poudre à Pâte 'Magic'. Pure et de confiance la 'Magic' est recommandée par les autorités canadiennes en art culinaire. Procurez-vous la 'Magic' aujourd'hui même.



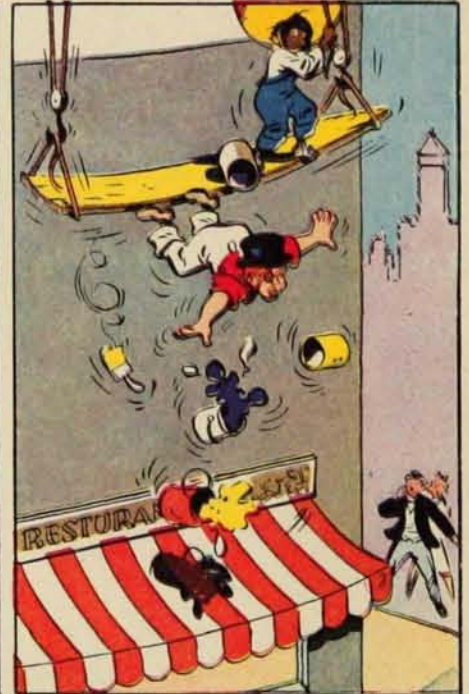
GÂTEAU-ÉTAGE ÉPICÉ 'MAGIC'

- | | |
|-----------------------------------|--------------------------------|
| 2 tasses farine ordinaire tamisée | 1/2 tasse sucre |
| 3 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic' | 1/2 tasse mélasse |
| 1/2 c. à thé sel | 2 œufs |
| 1/2 c. à thé muscade | 2/3 tasse lait |
| 1/2 tasse shortening | 1 c. à thé écorce citron râpée |

Tamisez ensemble les ingrédients secs. Crémiez le shortening avec sucre et mélasse. Incorporez les œufs un à un. Ajoutez farine et lait alternativement, puis l'écorce. Cuisez 20-25 min. à 400°F. dans 2 moules graissés de 8".

GLAÇAGE: 2 pnts de 4 on. fromage à la crème, 4 c. à soupe sirop mais, 1/2 c. à thé écorce citron, 1 t. raisins, amandes ou écorces mélangées, hachés. Crémiez fromage avec sirop. A 1/2 du mélange, ajoutez 1/2 de l'écorce et les fruits mélangés—étendez entre les étages. A l'autre 1/2 ajoutez reste de l'écorce et glacez le gâteau. Garnissez avec raisins, amandes ou écorces.

MCCARTHY
SE FAIT PEINTRE D'ENSEIGNES
DURANT LA RÉVOLUTION NATIONALE
EN FAVEUR DU CAFÉ CHASE & SANBORN



IDYLLE EN NOUVELLE-FRANCE

(Suite de la page 26)

il est tout aussi à l'aise dans un ouïgouam. Ce jeune coureur des bois dansait le menuet avec une grâce inimaginable bien qu'un peu fruste. Et toutes ces dames si gracieuses s'occupent elles-mêmes de leur ménage à ce que m'a dit madame de Champigny.

Il ne s'aperçut pas que sa fille avait détourné la tête quand il avait mentionné "ce jeune coureur des bois"; il ne s'aperçut pas davantage que sa voix n'était pas tout à fait naturelle quand elle demanda :

— Mon père serai-je forcée d'épouser monsieur de Belloron ?

Monsieur de Ramand sourit avec malice :

— Tiens, tiens. Je suppose que vous avez trouvé qu'il faisait piètre figure au milieu des gentilshommes de la suite de monsieur de Frontenac. Vous m'embarrassez fort, mademoiselle ma fille. Votre mère désire ce mariage avec passion. Je ne voudrais en rien la contrarier. Il me semble pourtant que Belloron s'intéresse davantage à ses pelleteries qu'à... Je suppose que c'est bien pour un mari. Votre mère... Ah par exemple, d'Arneuil ! Quelle bonne surprise ! Vous venez voir les fortifications je suppose.

— Les travaux de guerre m'intéressent toujours, dit Michel avec un profond salut dans la direction de Gourdaïne.

— Vous arrivez à point, monsieur d'Arneuil. J'ai emmené ma fille sans réfléchir que mon inspection ne pouvait se faire sans grimper sur des éboulis. Tenez-lui donc compagnie pendant que je vais voir là-bas ce qu'on fait de ces barriques.

Il partit sans se douter le moins du monde de la joie qu'il causait aux deux jeunes gens.

Michel regardait Gourdaïne. Elle lui paraissait encore plus jolie, les joues rosies par le froid, les yeux plus bleus et plus brillants dans l'ombre du grand capuchon.

— Notre climat n'est-il pas un peu rude pour vous, demanda-t-il.

— Mais non, dit-elle. Je suis solide, vous savez. Regardez mes mains, des mains de paysanne, dit sa mère.

Elle sortit de sa cape deux mains musclées dont elle fit jouer les doigts avec satisfaction. Elle ajouta pour bien montrer à cet homme des bois qu'elle n'était pas un objet de salon :

— Au couvent, je courais plus vite que n'importe qui.

Le jeune homme sourit. Cette jeune fille à laquelle il n'avait cessé de penser, mais comme à un trop beau rêve, devenait soudain très proche.

— Il faut que je vous confesse une chose, dit-il. Ce n'est pas par hasard que je me trouve ici. J'ai guetté votre sortie et je vous ai suivie.

— Mais je ne vous ai pas vue !

— On n'est pas coureur des bois pour rien. Mademoiselle Gourdaïne, regardez bien autour de vous. Comment trouvez-vous mon pays ?

La neige s'était arrêtée de tomber. Des blancheurs s'étendaient à l'infini. Sauvage, âpre et dur apparaissait le grandiose panorama et cependant, il ne repoussait pas. On y sentait la douceur des maisons, nids bien clos.

— Je l'aime, dit-elle enfin.

— Pourquoi ? demanda le jeune homme.

Il avait l'air si anxieux qu'elle se sentit soudainement pleine d'une puissance surnaturelle et joyeuse et ne put s'empêcher de le taquiner un peu :

— Parce que mon père dit qu'on s'y sent renaitre, ma mère qu'il y a grand plaisir à transformer une maison ordinaire en un beau logis, Linette que... mon Dieu, qu'est-ce que j'allais dire.

Le jeune homme lui prit les deux mains :

— Mademoiselle Gourdaïne, est-ce que vous m'aimez un peu ?

Elle savait qu'il allait prononcer ces paroles ; elle les attendait et cependant elle en éprouva une surprise ravie. Mais ne lui avait-on pas appris qu'une jeune fille bien élevée ne répond à une déclaration que par une fuite éperdue ou en appelant au secours ?

— Oui Michel, je vous aime.

Avait-elle réellement prononcé ces paroles fantastiques ?

— Je n'osais pas l'espérer. Oh Gourdaïne.

Une colline couverte de neige n'est pas un lieu où ce genre de conversation peut se continuer longtemps. Michel avisa une large planche qui devait être utilisée pour la palissade :

— Savez-vous faire des glissades ? Tenez, je vais vous montrer. Vous vous asseyez sur la planche.

Ce n'était qu'un prétexte pour la tenir par la taille. Cela n'avait aucune importance. Ou plutôt si, cela en avait beaucoup. La planche glissa sur la pente, d'abord doucement, puis, un peu plus vite. Une déviation brusque les fit rouler l'un sur l'autre riant comme des fous. Gourdaïne, fort confuse, s'aperçut qu'elle était presque dans les bras du jeune homme ; elle se dégagea vivement mais avec regret.

— Eh là-bas ! cria une voix.

C'était monsieur de Ramand, debout sur la hauteur. Ils remontèrent la pente, Michel soutenant Gourdaïne, ce qui leur

semblait à tous les deux la marque d'une divine et éternelle entente. Monsieur de Ramand souriait avec malice :

— Eh bien, d'Arneuil, vous en avez des façons de présenter vos hommages, dit-il mais sa main s'abattit avec affection sur l'épaule du jeune homme. Et il ajouta :

— Quand vous aurez pourfendu suffisamment l'Iroquois, revenez nous voir. Nous serons ravis.

Il parut ne pas voir le regard qu'échangeaient les deux jeunes gens, mais il resta rêveur quelques minutes tandis qu'ils reprenaient le chemin du logis.

— Ce sera bien difficile de faire le bonheur de deux femmes, dit-il sentencieusement.

Puis parce que son esprit se refusait à la contemplation des problèmes ardu, il expliqua à sa fille que cette partie des défenses irait du Sault du Matelot au palais de l'Intendant. Il avait fait ajouter des barriques remplies de terre, idée que monsieur de Frontenac ne pourrait manquer d'approuver fortement.

Gourdaïne n'écoutait guère. Son père était de son côté et... mon dieu que d'émotions ! Il lui tardait d'être seule pour les revivre à son aise.

* * *

Gourdaïne espérait revoir Michel mais elle apprit par son père que le jeune homme était reparti le soir même de la fameuse rencontre. Monsieur de Ramand, lui-même, accompagna le comte de Frontenac que des affaires pressantes appelaient à Villemarie et monsieur de Belloron profita de la circonstance pour aller s'occuper de ses pelleteries.

La maison était devenue bien silencieuse, bien vide. Gourdaïne essayait de la peupler à sa façon. Elle ne manquait jamais de s'asseoir sur le fauteuil qu'avait occupé Michel. Elle jouait à son épinette les airs sur lesquels ils avaient dansé, chantait les chansons qu'il avait aimées.



"On m'en avait tellement parlé que je l'ai vu six fois. Mais franchement j'ai été déçue."

Martin Garrity

Mais ces rêveries perdirent vite de leur magie. L'image de Michel la fuyait ; elle n'arrivait plus à entendre le son de sa voix.

Un soir de grande tristesse, elle se confia à Linette, qui roula des yeux extasiés au récit de la déclaration, rit comme une folle à la vision de la dégringolade dans la neige.

— Si madame la comtesse avait vu cela.

— Tu ne penses pas que mon père approuve ?

— Pour sûr. Il ne l'a jamais gobé très fort le Belloron. Ça fera un beau mariage parce que madame finira bien par céder. Seulement mademoiselle ; il ne faut pas vous faire de mauvais sang. Ça vous tire les traits, ça donne l'air grognon. Et puis les hommes n'aiment pas les femmes tristes.

Gourdaïne trouva le conseil bon. Dès le lendemain, elle reprit l'habitude d'accompagner Linette et Jean-Louis chez les marchands. Une majestueuse grandeur mais rien de triste dans toute cette neige. Le froid même avait quelque chose de pétillant qui vous donnait envie de sauter, de courir. On s'arrêtait chez le boulanger, près du palais de l'Intendant. Madame Foubert, la boulangère, était presque aussi bavarde que Linette. Par elle, on apprenait tous les petits potins de la ville. Jean-Louis et monsieur Foubert parlaient de la guerre. Quand les femmes voulaient s'en mêler et donner leur avis, les hommes riaient et leur disaient qu'elles n'y comprenaient rien. Linette ripostait que savoir à combien de lieues Michilimackimac se trouvait de Québec ne l'intéressait pas, qu'avec des hommes comme messieurs de Frontenac, de Sainte-Hélène, de Longueuil etc., on ne craignait rien et que de plus on se sentait parfaitement en sûreté sur ce grand roc si bien défendu.

On était bien dans la chaude boulangerie. La bonne odeur du pain chaud vous pénétrait de bien-être. Les rires des enfants fusaient, coupés de temps en temps par quelques taloches envoyées d'une main alerte et reçues sans beaucoup d'émotion. Gourdaïne ne parlait guère ; on la traitait en demoiselle, avec un respect qui l'intimidait.

Puis, de nouveau, c'était la neige. Gourdaïne ne l'avait connue jusqu'ici que sous la forme de quelques flocons qui pourraient le sol pendant quelques heures. Une de ses grandes joies, au couvent, avait été de faire un bonhomme de neige. Mais la chose n'était possible que tous les deux ou trois ans. Ici, on vivait dans la neige, on la respirait... Elle donnait aux arbres et à la colline une beauté surnaturelle. Quelquefois, on faisait des promenades dans la carriole armoriée que monsieur de Ramand avait offerte à sa femme.

Il y avait aussi le patinage qui paraissait si difficile et qui s'apprenait avec une surprenante rapidité. Madame de Ramand qui avait peur que sa fille "ne se liât avec des personnes au-dessous de sa condition" avait donné des ordres sévères pour qu'elle ne parle à aucune des autres jeunes filles et encore moins aux jeunes gens qu'elle rencontrerait sur la glace. La jeune fille se soumettait de bonne grâce. Un jour ou l'autre, il lui faudrait montrer une fermeté inébranlable. Jusque là, elle serait aussi respectueuse et soumise que possible... et puis elle s'amusait fort bien toute seule. Elle adorait cette nouvelle sensation de longs glissements sous un soleil qui faisait tout

Les mémoires de



Lili avait reçu des skis pour ses étrennes.

Lili mit ses vêtements de récréation.

Elle me dit aussitôt :
"Cyrano, nous sortons!"

...et m'habilla pour la sortie.

Nous arrivâmes à une colline encombrée de gens...

...qui descendaient de tous côtés, passaient en trombe, manquaient à tous moments de m'écraser.

Malgré mon dévouement pour Lili, je m'enfuis d'un seul trait vers la maison. Le ski ne vaut rien pour les chiens!

Mado Robi - 12.

scintiller autour de vous, qui transformait les arbres en un précieux cristal, merveilleusement taillé, présentant des milliers de facettes brillantes. La neige et la glace étaient vite devenus de grands amis.

Linette agissait de façon incompréhensible... Un jour le vieil habitant qu'elle avait rencontré au marché, le père Landry, était venu lui remettre une lettre de madame Jacquet de Beaumanoir. On avait joyeusement trinqué à la cuisine pour célébrer l'occasion. Puis Linette s'était enfuie dans sa chambre pour la lire à son aise. Gourdainne s'attendait à ce que sa suivante vienne la lui raconter en détails mais il n'en fut rien. Ce jour-là, elle était allée toute seule aux provisions, refusant même la compagnie de Jean-Louis. Et le soir, elle n'avait répondu aux questions de Gourdainne que par des réponses évasives, ne lui parlant qu'à la troisième personne et avec un respect irritant.

Le lendemain, Gourdainne n'eut pas le temps de s'appesantir sur cet étrange changement. Madame de Ramand qui s'ennuyait beaucoup avait décidé d'aller rendre visite à une ancienne compagne de couvent qui était maintenant religieuse à l'Hôtel-Dieu. Jeunes filles, elles avaient été très amies, échangeant de ces longues confidences où un être jeune se livre tout entier. Puis la vie les avait séparées. Jeanne de Lucelin, entrée dans les ordres, avait été envoyée à Québec. Absorbée par sa propre vie, la comtesse n'avait pas cherché à revoir son ancienne compagne mais ce second départ de monsieur de Ramand, après une réunion qui, pour elle, n'avait été qu'une suite de déceptions, l'avait laissée triste, désemparée, avec une horrible impression de se débattre dans un monde vide.

Gourdainne fut frappée par le contraste entre les deux femmes. Soeur Saint Joseph avait une figure sans âge, aux joues roses, un regard bleu très doux, un sourire paisible. Par contraste, la belle figure ravagée de madame de Ramand semblait avoir traversé des siècles de souffrances.

Une petite fille cousait bien sagement près de la fenêtre.

— Tu peux aller rendre visite à soeur Saint Ignace, dit la religieuse.

— Vrai? Quel bonheur! dit la petite, la figure tout illuminée.

Elle plia soigneusement son ouvrage et s'en alla en courant.

— C'est une petite Anglaise que monsieur de Fontenac a rachetée aux Iroquois. Elle nous est très attachée et nous l'aimons beaucoup.

Ce détail n'intéressait pas beaucoup madame de Ramand qui voulait rester seule avec son ancienne amie. Celle-ci le devina. Elle appela une autre religieuse et la pria de faire visiter la maison à Gourdainne.

Soeur Magdelaine qui était soeur jardinière commença par la cave. C'était comme un véritable jardin sous-terrain. Légumes et salades s'y alignaient avec régularité. Gourdainne lui en fit compliment.

— Ce n'est rien, dit soeur Sainte Magdelaine. Si vous voyez notre jardin en été! J'ai reçu des graines de France. Maintenant, j'aurai beaucoup de fleurs. Tout pousse vite et bien mais la saison est si courte.

— J'avais mon petit jardin au couvent,

dit Gourdainne. Mes fraises étaient magnifiques.

— Nos carottes sont énormes...

Soeur Magdelaine était lancée. Sa figure un peu masculine s'animait. Il était évident que le jardin était sa grande passion. Gourdainne que tous ces détails intéressaient lui posait des questions. Le temps passa rapidement.

— Que je suis bavarde, s'écria Soeur Magdelaine. Vous n'avez encore rien vu.

Elle marchait à grandes enjambées dans les couloirs blanchis à la chaux. Elles firent une prière à la chapelle. A la lingerie, où des soeurs faisaient des travaux à l'aiguille, elles s'arrêtèrent un instant. Gourdainne retrouva cette atmosphère de couvent qu'elle avait tant aimée: les bavardages sans malice, les plaisanteries innocentes qui déchainaient de grands éclats de rire. Mais la jeune fille se rendit compte combien elle avait changé. Soeur Marie-Thérèse avait eu raison. Elle pouvait trouver là calme et réconfort mais cela ne lui suffisait plus. Michel d'Arneuil était entré dans sa vie.

Quand elle retourna au parloir, elle entendit sa mère qui disait à la douce soeur Saint Joseph.

— Mais on ne vit pas quand on n'existe pas dans le coeur d'un autre être.

Et la religieuse qui répondait gravement:

— On vit toujours dans le coeur de Dieu.

Madame de Ramand ne dit pas un mot dans la carriole qui les ramenait chez elle. Pendant le repas, elle fut distraite et sembla faire un effort pour demander à sa fille:

— Avez-vous passé une bonne après-midi?

— Oh oui. Soeur Magdelaine et moi avons parlé jardinage pendant des heures.

Madame de Ramand sourit:

— Vous vous intéressez toujours au côté matériel.

Elle rêva un moment:

— Un vrai bain de sagesse et de sérénité que cette visite. Soeur Saint Joseph que j'ai connue jeune fille, ardente, de caractère difficile, est devenue un modèle de piété. Sa simple présence réconforte. La mère Juchereau est une femme d'une puissante intelligence. Ah ma fille, comme j'ai regretté que nous ne vous ayons pas laissée entrer au couvent.

Gourdainne baissa le nez sur son assiette, réprimant un petit mouvement de révolte. Pourquoi sa mère s'entêtait-elle à lui prêter ses propres sentiments? Pourquoi était-il impossible de lui dire ce qu'on pensait?

— Cette petite Anglaise aura beaucoup de chagrin quand elle quittera le couvent...

La conversation continua. Mais ni l'une, ni l'autre ne dirent ce qu'elles avaient dans le coeur.

Linette enterrait la braise sous la cendre dans la cheminée de la chambre de Gourdainne. Elle n'avait répondu que par monosyllabes à la jeune fille qui lui avait raconté son après-midi. Gourdainne qui était au lit se dressa sur un coude:

— Voyons, qu'est-ce que tu as? Depuis que tu as reçu cette lettre, tu boudes. Tu m'as pourtant bien dit que les nouvelles n'étaient pas mauvaises.

Linette balayait le foyer avec soin. Elle dit sans se retourner d'une voix qui sortait mal:

— Il ne faut plus que mademoiselle pense à ce jeune homme, à ce monsieur d'Arneuil. Ce n'est pas le mari qui lui convient.

Du coup, Gourdaïne se dressa sur son séant:

— Qu'est-ce que tu chantes là? Es-tu folle. Tu as dit toi-même que nous formions le couple rêvé ou quelque chose dans ce genre-là. Qu'est-ce qui te prend?

Linette posa son petit balai, se retourna:

— Mademoiselle se doit de n'épouser qu'un homme de haute naissance.

— C'est un ami de mon père et de monsieur de Frontenac. Qu'est-ce que tu veux de plus?

— Les coureurs des bois ont mauvaise réputation.

— Tu as appris quelque chose sur lui?

Linette hésita:

— Non, mais de toute façon madame ne donnera jamais son consentement.

— Tu as parlé à ma mère et maintenant tu penses comme elle. Oh Linette, je n'aurais jamais cru ça de toi.

Elle se tourna contre le mur et rabattit le drap sur sa figure. La figure de Linette se contracta comme si elle allait pleurer. Elle ouvrit la bouche pour parler mais se contenta de souffler la bougie. Elle sortit de la chambre avec un "bonne nuit, mademoiselle" qui sortait avec peine de sa gorge contractée.

Gourdaïne était furieuse. Ainsi donc Linette l'avait trahie. Non, ce n'était pas possible. Linette lui était dévouée. Sa mère devait avoir eu vent de la dégringolade dans la neige. On potinait beaucoup à Québec. Madame de Champigny pouvait très bien s'être crue obligée de raconter la chose à madame de Ramand. Ou bien Linette avait appris quelque chose contre Michel. Elle avait hésité avant de dire non. Michel serait-il déjà marié à une sauvagesse comme cela arrivait parfois aux coureurs des bois? Cette idée lui sembla comique. Elle ne s'y arrêta pas. Le lendemain, elle tirerait la chose au clair.

* * *

Mais le lendemain Linette ne fit que répéter ce qu'elle avait dit la veille. Michel d'Arneuil était seigneur d'Arneuil, sans plus. Monsieur de Ramand pouvait se lier avec un gentilhomme canadien mais sa fille ne pouvait pas l'épouser. Ce fut Gourdaïne, cette fois, qui refusa de sortir avec elle. La brouille dura jusqu'au soir mais Gourdaïne ne put résister à l'air humble et piteux et encore moins aux yeux rougis de sa servante lorsqu'elle vint arranger le feu pour la nuit. Elle l'embrassa sur les deux joues. Linette renifla bruyamment:

— Ah mademoiselle, je vous jure que c'est par affection pour vous...

Et elle s'enfuit en courant.

Gourdaïne fut d'abord troublée par cette phrase et l'émotion qui l'avait dictée. Mais elle se reprit vite. N'était-ce pas toujours "par affection pour elle" qu'on l'empêchait de faire ce qui lui plaisait? "Pour son bonheur" qu'on voulait lui faire épouser monsieur de Belloron? Au diable les adultes et leur notion de ce qu'il faut aux jeunes.

* * *

L'hiver continua. Madame de Ramand emmenait presque tous les jours sa fille à

l'Hôtel-Dieu, où, avec d'autres dames et jeunes filles de Québec, elles cousaient et tricotaient pour les pauvres. Très souvent, madame de Ramand s'absentait pour aller prier à la chapelle ou bavarder avec soeur Saint Joseph pour laquelle elle s'était prise d'une grande affection. Elle sortait de ces conversations calme, rassérénée, le pli amer de sa bouche presque effacé.

La messe de minuit fut le grand événement de cet hiver. La ville, surtout aux abords de la cathédrale, présentait une animation extraordinaire. C'est qu'on était venu de loin pour l'entendre cette messe. Les lanternes dessinaient sur la neige des silhouettes fantastiques, éclairaient brusquement un visage, la peinture d'une carriole. Des appels joyeux s'échangeaient dans l'air ouaté.

Bien des prières ferventes montèrent vers le ciel ce soir-là. On avait confiance en Dieu et confiance en soi-même; mais on savait la colonie menacée. Beaucoup de familles avaient des parents aux frontières. On était habitué à cette vie d'inquiétudes; on la supportait même très bien. Une chanson sur les lèvres, un fusil au-dessus de la cheminée, une prière dans le coeur.

Gourdaïne pria comme elle n'avait jamais prié.

Quelques jours plus tard, elle eut une grande joie, une joie qui dut rester secrète puisque Linette était passée au côté de Belloron.

Linette achetait des gâteaux, ce matin-là. Gourdaïne était restée sur le seuil de la boutique parce qu'il ne faisait pas froid et le va-et-vient de la rue l'amusait. Jean-Louis causait à un compagnon de taverne et lui tournait le dos. Un coureur des bois s'approcha d'elle, enleva poliment son bonnet de fourrure.

— Mademoiselle de Ramand?

Gourdaïne inclina la tête. Il la regarda d'un air émerveillé, lui tendit une lettre:

— Par la jarni, je comprends le capitaine.

Il disparut. Gourdaïne glissa la lettre dans l'ouverture de son corsage. Jean-Louis n'avait rien vu. Mon Dieu, que Linette était longue à sortir. Elle eut envie de rentrer toute seule, en courant. Non, il fallait attendre. Dissimuler.

Enfin, elle était seule dans sa chambre et c'était bien la lettre d'amour qu'elle espérait. Une jeune fille bien élevée ne répond pas à une lettre d'amour. Michel le savait; il ne demandait pas de réponse. Mais une jeune fille bien élevée peut très bien lire et relire une lettre, en étudiant chaque phrase, chaque mot, chaque lettre.

Une jeune fille bien élevée a bien le droit de rêver un peu.

CHAPITRE VII

Rendez-vous

Le printemps était arrivé, ou plutôt s'était précipité sur Québec avec toute la fougue qui convenait au nouveau monde, toute la fanfare, toute la gaité d'une fête. Gourdaïne se réveilla toute joyeuse; cette belle journée ne pouvait lui apporter que quelque chose d'heureux. Elle le sentait.

Elle mit la robe du matin qu'elle avait portée la première fois qu'elle avait vu Michel et descendit au jardin. Comme il était joli! Les plates-bandes montraient déjà quantité de petits nez d'un vert éclatant. La tonnelle s'était soudainement

Bébé Est Soulagé Des Souffrances du Rhume Pendant Son Sommeil

VOICI... un merveilleux remède, qui a fait ses preuves, et qui agit de deux façons à la fois pour soulager l'enfant des souffrances du rhume—même pendant son sommeil. Au coucher, frictionnez-lui simplement la gorge, la poitrine et le dos avec du Vicks VapoRub. Le VapoRub se met immédiatement à l'oeuvre pour apaiser les quintes de toux, soulager les douleurs ou la constriction des muscles, et apporter un sommeil reposant et réparateur. Souvent, au réveil, le pire des souffrances a disparu. Pour le bien de votre enfant, essayez le VapoRub ce soir. Il doit être bon, car la plupart des mamans en font usage, en cas de rhume.



QUINTES DE TOUX—Pour soulager les souffrances, faites fondre une cuillerée de VapoRub dans un bol d'eau bouillante. Respirez les vapeurs médicamenteuses qui se dégagent. Sentez le soulagement dès la première aspiration!

Rien de Meilleur
EN CE GENRE Pour les Enfants

VICKS
VAPORUB

Portez-vous plus
que votre âge ...

À CAUSE DE VOS CHEVEUX TERNES, SANS VIE?

Rajeunissez-vous—faites-vous plus belle! Entre les shampoings, nettoyez vos cheveux avec la PRÉPARATION SPÉCIALE (Ogilvie Sisters' Special Preparation), une douce lotion astringente et rafraîchissante qui enlève la poussière et les pellicules détachées.

Entre les visites au salon, employez CREME-SET, l'aide de beauté pour usage au dernier moment sur les bouts de cheveux secs ou ébouriffés. Les préparations Ogilvie Sisters pour les cheveux vous font plus belle... en vous faisant plus jeune!



TRAITEMENT:
aux meilleurs salons
PRÉPARATIONS: à tous les rayons
d'articles de toilette de qualité



Ogilvie Sisters
NEW YORK WASHINGTON TORONTO

Canadian Distributors
LILICO LIMITED
77 Wellington St. West, Toronto

LES BAINS DE MOUTARDE

AIDENT À SOULAGER
LES RHUMATISMES



"Ma mère souffrait terriblement de douleurs rhumatismales," écrit Mme R. J. Crawford, de Kingston, Ontario. "Mais elle prit des bains de moutarde très chauds, et cela la soulagea. Nous mélangions 3 cuillerées à soupe de farine de moutarde avec de l'eau froide pour en faire une pâte, puis versions ceci dans un bain chaud. La moutarde aidait à calmer la douleur et à assurer un bon sommeil."

La moutarde est aussi un bon remède pour les congestions de poitrine

"J'ai aussi, bien souvent, fait des cataplasmes à la moutarde pour ma mère et mon mari lorsqu'ils avaient des rhumes de poitrine," continue Mme Crawford. "Au premier signe de rhume de poitrine, je mets un cataplasme à la moutarde. J'emploie 2 cuillerées à soupe de moutarde pour 4 cuillerées à soupe de farine. Je ne laisse jamais un cataplasme plus de vingt minutes. Quand c'est un très gros rhume, je mets trois cataplasmes par jour."

Un livret est maintenant prêt pour vous—il est gratuit

Vous devriez avoir un exemplaire de ce livret pratique et authentique sur les méthodes d'employer la moutarde pour traiter les maladies et infections ordinaires. Envoyez un mot aujourd'hui à Reckitt & Colman (Canada) Limited, Station T, Montréal, pour en demander un exemplaire gratuit.

MOUTARDE D.S.F. KEEN

F102Y



Des milliers de gens savent que la moutarde soulage la douleur

Tout comme Mme Crawford, des Canadiennes avisées, d'un littoral à l'autre, comptent sur les bains de moutarde et les cataplasmes à la moutarde pour aider à soulager immédiatement les rhumes, les maux de poitrine, les douleurs rhumatismales, névralgies, arthrite ou névrite. Les traitements à la moutarde aident à calmer la douleur et le malaise et sont un soin de premier secours. Cependant, quand les symptômes sont graves, il est plus sage de consulter le médecin.

Ayez toujours de la moutarde Keen sur votre étagère

Ne soyez jamais sans une boîte de Moutarde Keen chez vous. La Moutarde Keen est vendue dans des boîtes qui en protègent la qualité uniforme et la force médicinale. Achetez-la dans n'importe quelle épicerie ou pharmacie.

couverte de capucines. Des oiseaux chantaient, des cloches sonnaient. L'air tiède et brillant avait quelque chose d'enivrant. Et les pommiers promettaient d'être bientôt transformés en gros bouquets de mariées.

Mariée! Rien que le mot faisait battre le cœur de façon idiote. Mariée! Linette allait avoir un bébé. Jean-Louis promenait partout une figure béate et ravie. Chez le boulanger, les hommes lui envoyaient de grands coups de poing dans le dos. Linette avait de grands concubules avec la boulangère, la pâtissière. Gourdain s'était chargée de broder la robe de baptême et s'y était mise avec tant d'ardeur que Linette lui avait dit:

— Il ne faut pas que mademoiselle se presse tant. Il n'arrivera qu'en octobre.

Comment pouvait-on savoir à l'avance quand les bébés arrivent?

— Quelle belle journée, mademoiselle, dit Linette qui sortait de la maison.

— Oui, dit gravement la jeune fille. Cela semble surnaturel cette beauté. Je me sens toute drôle. Pas toi?

— Que non, j'ai Jean-Louis. Oh, encore une chose que je n'aurais pas dû dire.

— Tant mieux, dit Gourdain en riant. Ça t'arrive si rarement ces temps-ci.

Une ombre passa sur le visage de Linette.

— Le déjeuner de mademoiselle est prêt, dit-elle de son ton cérémonieux.

Gourdain renonça à comprendre sa suivante.

Elle rentra dans la salle à manger. Le chocolat embaumait. Sa mère, déjà assise à sa place, leva vers elle des yeux tristes. Elle tenait deux lettres à la main.

— Votre père ne revient pas à Québec de sitôt. Il est, dit-il, retenu au Fort Frontenac. Je le soupçonnerais plutôt d'être retenu par les charmes de la vie sauvage à moins que ce ne soit ceux des dames sauvagesses.

— Mère, s'écria la jeune fille indignée.

— Je vous dis cela, ma fille, pour vous faire apprécier votre bonheur d'épouser monsieur de Belloron. Il n'a de sa vie fait la cour à une femme. Il est de retour, lui; nous le verrons ce soir.

Le moment était venu. Gourdain rassembla tout son courage. Sa jolie figure ambrée prit un air décidé:

— Je n'épouserai pas monsieur de Belloron.

Sa mère répondit d'une voix également ferme:

— Il viendra ce soir vous présenter ses hommages. Je ferai votre bonheur malgré vous.

Elle se leva et sortit, droite et fière, sans accorder un regard à sa fille.

Gourdain avala d'un trait sa tasse de chocolat. Eh bien puisqu'il en était ainsi, elle dirait, elle-même, à monsieur de Belloron ce qui en était. Elle regretta l'absence de son père. Il voyait la différence entre un Michel et un Belloron, lui. Il l'aurait certainement soutenue.

La cloche du marché sonnait. Elle quitta la maison avec plaisir. Mais le spectacle animé de la rue ne suffisait pas à la distraire ce jour-là. Elle éprouvait le besoin de se confier, mais de confiance, il n'était plus question puisque Linette avait pris si résolument le parti de sa mère.

— Je vais entrer un moment à la cathédrale, dit-elle à Linette. Tu me reprendras quand tu auras fini tes courses.

— Jean-Louis restera avec mademoiselle?

— Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive dans une église? Je veux être seule.

Linette n'insista pas. Elle savait très bien pourquoi sa maîtresse était de mauvaise humeur.

L'église un peu obscure, si simple, si accueillante, la calma un peu. Était-ce mal ce qu'elle allait faire? Non, puisque sa mère ne voulait ce mariage que pour le bonheur de sa fille. Sa résolution ne lui apparut plus du tout comme un coup de tête un peu fou. Après tout ne devait-elle pas la vérité à monsieur de Belloron? Elle serait très calme, très ferme. Ils verraient bien qu'il ne s'agissait pas d'un caprice de petite fille.

Comme cette église lui plaisait! La prière y était si facile. Elle oublia toutes ses difficultés terrestres pendant un long moment. Elle se perdit dans la contemplation d'une puissance infinie qui la protégerait si elle en était digne.

Elle jeta les yeux à la place où Michel s'était tenu pendant le Te Deum. Mon Dieu, ce n'était pas possible! Lui! Elle se leva. Il s'approcha:

— Gourdain.

— Michel.

Une longue minute. Ils ne savaient que dire.

— Comment saviez-vous que j'étais là?

— Vieille habitude de coureur des bois. Je vous ai suivie. Comme l'autre fois.

— Il se passe des choses terribles. Ma mère veut me faire épouser un certain Belloron.

— Votre père m'a touché un mot de la situation. Lui-même aimerait assez m'avoir pour gendre, mais il ne veut pas faire de peine à votre mère. Il m'a autorisé à vous voir cependant.

— J'ai beaucoup réfléchi pendant cet hiver. Ma mère souffrirait si j'épousais son Belloron parce que... parce que j'en serais malade. Et elle m'aime à sa façon. Venez à la maison ce soir. Entrez par la porte du jardin que je laisserai ouverte. Je vous rejoindrai. Nous entrerons au salon ensemble et vous expliquerez les choses à ma mère devant monsieur de Belloron.

— Pourquoi ne verrai-je pas votre mère tout de suite, s'écria le jeune homme.

— Vous ne la connaissez pas. Elle a tant souffert, ma pauvre mère. Il faudra bien l'aimer, vous savez; mais il ne faut pas se laisser faire. Linette doit avoir fini ses courses. Exercez vos talents de coureur des bois pour qu'elle ne vous voie pas. Il faut que votre arrivée soit comme un coup de tonnerre.

— Quel petit capitaine vous faites, dit le jeune homme en riant de son air décidé. Eh bien, entendu. On arrivera comme le tonnerre.

Sa voix frémissait d'une émotion qu'il ne cherchait pas à cacher.

— Oh Gourdain. Comploter avec vous pour notre bonheur, quelle joie! Et je vous jure que madame votre mère changera d'idée à mon sujet. Elle verra bien que je saurai vous rendre heureuse.

Il serra dans les siennes les mains de la jeune fille qui tremblait un peu, beaucoup moins sûre d'elle-même qu'elle n'avait voulu le paraître. Et cette pression des mains dures et brunes suffit pour lui donner une grande force.

Elle s'esquiva. Il était temps. Linette apparaissait à la porte de l'église.

* * *

— Je remarque ma fille que vous avez mis cette robe bleue et rose que j'aime

● Assurez-vous la lecture de la REVUE MODERNE tous les mois en la recevant à domicile.

Il suffit de remplir le coupon ci-dessous et de nous le faire parvenir avec votre remise.

Veillez trouver \$1.50 pour un abonnement d'un an à la REVUE MODERNE

Nom

Adresse

Ville

tant. Vous acceptez enfin de vous fier à moi.

Madame de Ramand souriait avec bonté. Gourdaïne sentit le rouge lui monter au front; sa gorge se contracta. Elle aurait voulu se jeter dans les bras de sa mère et tout lui raconter, mais elle savait trop bien le résultat.

— Allons, mettons-nous à table, dit madame de Ramand.

Que c'était difficile d'avaler même une cuillerée de soupe avec ce poids sur la conscience. Et madame de Ramand, si silencieuse d'ordinaire, se mettait en frais de conversation pour sa fille, lui racontait son après-midi à l'Hôtel-Dieu. Elle s'enfuit dans sa chambre sous prétexte d'arranger sa coiffure aussitôt que le diner fut terminé.

Elle attendit quelques minutes, descendit à pas de loup, se glissa dans le jardin. Il était inondé de clair de lune. On y voyait comme en plein jour. Elle tira le verrou de la porte du jardin, la laissa entrebâillée, s'assit dans la tonnelle d'où elle pouvait guetter l'arrivée de Michel sans risquer d'être aperçue de la fenêtre du salon.

Quelqu'un sortait de la maison. Linette. Elle se glissait contre le mur. Qu'est-ce que cela voulait dire?

La porte du jardin s'ouvrait. Michel. Linette courait à sa rencontre, lui parlait. Mon Dieu, que pouvaient-ils avoir à se dire? Et puis, elle crut avoir mal vu. Michel avait pris Linette dans ses bras et l'embrassait.

Gourdaïne resta clouée sur place. Une voix criait en elle:

"Ma mère avait raison."

En même temps, elle était d'un calme extraordinaire. C'était comme si l'horrible chose qui s'était passée devant ses yeux ne l'intéressait pas du tout; comme si cette terrible désillusion était arrivée à une autre personne. Linette retournait à la maison en courant. Gourdaïne se leva lentement, sortit de la tonnelle. Comment pouvait-il la regarder comme cela après ce qui s'était passé. Tous les hommes étaient donc des monstres d'hypocrisie?

— Venez, dit-elle.

— Je n'ai pas cherché à vous...

— Toute parole est inutile.

Michel la suivit sans mot dire. Elle entra la première au salon. Monsieur de Belloron se leva, s'inclina. Sans le regarder, elle dit d'une voix qui claquait:

— Monsieur d'Arneuil, je tiens à vous présenter monsieur de Belloron, mon fiancé.

Michel était devenu pâle; ses yeux flambaient. Il porta la main à la garde de son épée, la repoussa violemment, s'inclina très bas devant la jeune fille:

— Mademoiselle, ce fut un fort beau rêve.

Il toisa monsieur de Belloron avec une insolence telle que celui-ci se crut obligé de porter la main à son épée mais se garda bien de dire quoi que ce soit.

Le regard de Michel se dirigea vers Gourdaïne, un regard où passèrent en éclairs la colère, l'amour et le regret, un regard qui émut la jeune fille et lui fit se demander ce que signifiait cette scène fantastique. Il dit avec ironie:

— Je suis sûr que vous aurez avec monsieur tout le bonheur que vous méritez.

Il salua madame de Ramand, tourna sur ses talons et sortit.

— Pour un coureur des bois, il n'a pas de mauvaises manières, dit monsieur de Belloron avec un petit ricanement.

Sa remarque tomba dans un profond silence. Madame de Ramand regardait sa fille avec inquiétude. Ce n'était plus le visage d'une jeune fille encore enfant qu'elle avait devant les yeux, mais le visage d'une femme qui souffre.

Monsieur de Belloron toussa pour s'éclaircir la voix:

— La chère mignonne est plus jolie que jamais.

Gourdaïne retrouva une soudaine énergie:

— Et vous, vous êtes plus vieux, plus laid...

— Ma fille, s'écria madame de Ramand d'un ton de reproche.

Honteuse de son manque de politesse la jeune fille baissa la tête, mais monsieur de Belloron se contenta de pousser un petit gloussement.

— L'avantage d'être vieux, c'est de comprendre la jeunesse. Cette petite aventure est tout à fait naturelle; puisque notre belle mignonne en a vu l'impossibilité, nous l'oublions complètement. Elle aura en moi un père en même temps qu'un amant respectueux.

Il parla longtemps sur ce ton. La comtesse approuvait de la tête. Gourdaïne n'écoutait même pas. Il se décida enfin à prendre congé.

La jeune fille s'attendait à être tancée d'importance; il n'en fut rien. Le sourire de sa mère était triste mais plein d'affection.

— Asseyez-vous sur ce petit tabouret Gourdaïne et dites-moi ce qui s'est passé.

Abattue par tant d'émotions, la jeune fille se laissa tomber aux pieds de sa mère et raconta tout son roman. Sa mère lui caressait doucement les cheveux.

— Ma pauvre petite, vous voyez enfin combien j'avais raison; vous voyez maintenant la différence entre un jeune fou et un homme comme monsieur de Belloron. Quelle bonté, quelle compréhension, il vous a montrées.

Gourdaïne soupira; la bonté de monsieur de Belloron ne lui inspirait aucune reconnaissance. Madame de Ramand continuait:

— Je ne comprends pas Linette dans tout ceci. Elle a toujours montré une affection inconcevable pour son mari. Je la chasserai certainement si je me suis trompée à son sujet. Ma fille, ne désirez-vous pas aller vous reposer pendant que je l'interroge?

— Non, je veux savoir.

— Vous avez du courage. C'est fort bien. Cela vous aidera à oublier cette triste histoire.

Elle sonna. Linette apparut aussitôt. Son visage tuméfié, ses yeux rouges disaient qu'elle avait pleuré et aussi qu'elle savait tout ce qui s'était passé.

— Eh bien Linette, explique-toi, dit madame de Ramand.

— Ah madame, ce jeune homme...

Elle ne put continuer; les sanglots l'étouffaient.

— Pourquoi n'as-tu pas giflé ce jeune homme comme je te l'ai vu faire à certain majordome trop galant à Paris.

— Parce que ce jeune homme... Oh mademoiselle Gourdaïne, je vous jure...

— Voyons, ne nous fais plus languir, coupa madame de Ramand avec impatience.

— C'est mon cousin, jeta Linette dans un cri.

— Ce n'est que cela, s'écria Gourdaïne se levant d'un bond et se jetant au cou de sa servante.

MON SAVON!



"Baby's Own est mon savon".

Les savons pour tous usages ne peuvent convenir à la peau délicate des bébés. Ils doivent avoir le savon le plus doux et le plus pur. Le savon et les autres produits Baby's Own, résultat d'une longue expérience et d'années de recherches scientifiques, sont les plus purs et les plus doux.

Jolis cadeaux: nécessaires de toilette 60c et \$1.10

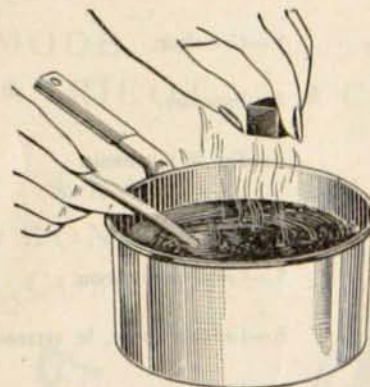


Voici comment

**REHAUSSER
LA SAVEUR
DE VOS REPAS**

Ajoutez de
l'OXO à cette

EAU DE LÉGUMES



C'est étonnant de voir comme rapidement et facilement l'OXO donne "de la viande" aux repas. Dans les soupes, sauces, ragoûts, l'OXO satisfait à ce besoin de saveur! Prenez l'habitude d'employer de l'OXO dans votre cuisson... Gardez de l'OXO sous la main.

Un seul cube d'OXO... ou une cuillerée à thé de Fluid OXO ajoutée à chaque tasse de liquide vous donne une soupe délicieuse et nourrissante!

OXO
Préparé avec du boeuf
DE PREMIER CHOIX

— Gourdain, dit madame de Ramand d'une voix dure. Vous vous oubliez, je crois. Malgré sa belle prestance, ce jeune homme m'a toujours paru assez commun.

Linette redressa la tête avec une certaine fierté:

— Son père a été anobli par le roi. Chacun des fils a pris le nom de la seigneurie qui lui revient. C'est pourquoi je n'ai pas reconnu le nom tout d'abord. Ma tante m'a expliqué tout cela dans une lettre. Je voulais le dire à mademoiselle mais j'avais si peur...

— Trêve de bavardage. Tu peux te retirer, coupa la comtesse.

Linette fit une petite révérence et se retira... pas très loin, simplement derrière la porte d'où elle pouvait tout entendre.

— Mère, un jeune homme a bien le droit d'embrasser sa cousine, dit Gourdain.

Madame de Ramand en suffoqua presque:

— Comment vous pensez encore à ce mariage! Vous oubliez que vous êtes une de Ramand et que mon père est duc des Essarts. Vos aïeux ont fait les croisades, votre trisaïeul a été compagnon du roi Louis XIII et vous voudriez épouser un Jacquet!

— D'Arneuil.

— Le roi, dans sa bonté a pu distribuer des seigneureries à droite et à gauche. Cela ne forme pas une vraie noblesse.

— Mon père a permis le mariage.

— Votre père n'a aucun sens des distances sociales. De plus, nous parlons dans le vide. Oubliez cette ridicule histoire et allez méditer sur l'extrême mérite de monsieur de Belloron.

Gourdain courut à sa chambre. Elle y trouva Linette qui arrangeait un feu qui n'avait nul besoin d'être arrangé.

— Ah mademoiselle. Je l'avais aperçu ce matin et quand je vous ai vue vous faire belle, je me suis doutée que vous le verriez ce soir. Je voulais le prévenir. Il m'a embrassée sur les deux joues en disant: "C'est ma mère qui sera contente." Et alors...

— J'ai agi comme une idiote. Allons à sa recherche. Donne-moi ma mante. Nous parcourrons toute la ville...

— Quand j'ai vu comment vous preniez les choses j'ai envoyé Jean-Louis. Il ira au château, aux tavernes. Il lui expliquera les choses s'il le trouve.

Gourdain lui saisit les mains:

— Tu es bonne. Est-ce que tu crois qu'il me pardonnera?

— Naturellement, dit Linette avec le petit sourire entendu de la femme qui connaît la faiblesse masculine.

Elle hésita un instant:

— Mademoiselle, voulez-vous qu'on vous débarrasse du Belloron?

— Pour ça oui, dit Gourdain.

— Il y a longtemps que nous avons une idée, Jean-Louis et moi. Au premier bateau qui arrive de France, nous pourrions la mettre à exécution. Il vaut mieux que mademoiselle ne sache pas mais si mademoiselle veut bien nous donner carte blanche...

— Fais tout ce que tu voudras.

Et elle ajouta après une légère hésitation et avec un certain effort car, malgré tout, elle restait comtesse de Ramand:

— Et qu'est-ce que signifie tout cet étalage de troisième personne, ma cousine?

CHAPITRE VIII

Monsieur de Belloron devient galant

Le lendemain matin, tandis que madame de Ramand était partie faire une visite à madame de Champigny, Michel revint dans le jardin reluisant de printemps. Les deux amoureux s'assirent sous la tonnelle. Ils ne dirent rien pendant une bonne minute puis commencèrent avec un ensemble parfait:

— Comment avez-vous pu croire...

Ils éclatèrent de rire.

— Quelle entente, dit le jeune homme. C'est merveilleux. Tout de même comment avez-vous pu croire que je ne pouvais résister aux charmes de Linette?

— Et comment avez-vous pu croire que j'étais entichée de ma noblesse au point de... de

— De ne pas vouloir épouser un simple gentilhomme. Avouez vous m'avez donné de bonnes raisons.

Gourdain baissa la tête. Elle aimait le ton de maître qu'il avait pris; elle avait honte de son emportement de la veille mais elle n'allait pas se laisser dominer aussi facilement:

— Si vous croyez que c'était drôle de vous voir embrasser une jolie femme... au clair de lune.

Le jeune homme était grave:

— Non, dit-il. Je vous avouerais même que j'ai pensé à provoquer en duel monsieur de Belloron. Si Jean-Louis ne m'avait pas rencontré, je ne sais pas du tout ce qui serait arrivé.

— Oh vrai? dit Gourdain sans chercher à cacher que ce qu'il venait de dire la remplissait d'aise. Il vaut mieux que vous ne l'ayez pas vu, ajouta-t-elle du ton d'une jeune personne qui revient aux idées sages.

— Mais qu'allons-nous faire? Vous êtes fiancée.

— Linette a une idée. J'ai grande confiance en elle.

— Ma cousine, dit le jeune homme détachant les syllabes.

— J'ai toujours considéré Linette comme une soeur, dit Gourdain oubliant que c'était une soeur qu'elle tutoyait et qui lui parlait, quand elle ne l'oubliait pas, à la troisième personne.

— Alors tout est pour le mieux. Rien ne peut plus nous séparer maintenant. n'est-ce pas Gourdain?

Son nom lui arriva comme une prière et une caresse.

— Non, Michel, rien.

Et ils avaient une telle confiance en eux-mêmes et dans la vie qu'ils oublièrent que Michel devait repartir le soir même pour une mission dangereuse. Le présent leur appartenait. Le jeune homme avait pris dans ses mains brunes et dures les mains douces de la jeune fille et ce grand bonheur leur suffisait. Comme c'était simple et comme c'était bon de s'aimer. Michel disait:

— Je crois que, depuis ce moment sur la terrasse du château, je n'ai pas cessé de penser à vous. Quand nous marchions dans la nuit, silencieux comme des sauvages, il me semblait que vous m'accompagnez, petite ombre légère, jolie et protectrice, souriant comme vous seule savez sourire, de toute votre âme. Une fois, j'étais de garde et malgré tous mes efforts, je m'assoupissais. Et tout à coup, j'ai entendu nettement cet aria de Lully que vous avez chanté un soir. Je me suis réveillé juste à temps. J'ai aperçu une silhouette d'Iroquois qui se coulait d'arbre en arbre. Nous leur avons flanqué une belle raclée.

— Je suis souvent retournée à cet endroit où nous avons roulé dans la neige, avoua Gourdain.

Des oiseaux s'égosillaient au-dessus de leurs têtes, le ciel était d'un bleu éclatant, des senteurs de verdure et de fleurs flottaient dans l'air, des cloches sonnaient quelque part comme pour célébrer leurs fiançailles secrètes. Et le duo continuait

sous la tonnelle. Comme à tous les amoureux, il leur semblait que leur aventure était unique, miraculeuse, que jamais rien de pareil ne s'était passé dans le monde. Et ils se le répétaient sans se lasser. Ils avaient si peu de temps! Il fallait s'emplier les yeux et l'âme de cet autre être qui était tout.

Linette sortit de la maison, marcha posément le long de l'allée sablée, s'arrêta à dix pas de la tonnelle, figée dans une attitude respectueuse qui cachait mal le fait qu'elle était à la fois embarrassée et amusée par cette étrange situation: son cousin faisant la cour à sa maîtresse.

— Madame va bientôt revenir, dit-elle.

Gourdain se rappela sa furieuse jalousie de la veille. Elle dégagait doucement ses mains de celles de Michel:

— Embrassez un peu votre cousine, pour voir, dit-elle d'un petit ton de commandement.

Le jeune homme se leva:

— Avec plaisir, dit-il.

Et il déposa deux gros baisers sonores sur les joues fermes et vermeilles.

Gourdain qui avait contemplé la scène de l'air d'une personne qui cherche à résoudre un problème de grande importance secoua ses boucles d'or bruni:

— Non, décidément, ça ne me fait rien, dit-elle, absolument rien.

— Comme si ça avait du rapport, s'écria Linette.

Et ils éclatèrent de rire tous les trois.

— N'oubliez pas que madame va revenir, dit Linette avec une petite révérence moqueuse.

Elle retourna à la maison. De nouveau, ils étaient seuls mais l'enchantement était brisé.

— Il se passera des mois avant que je ne vous revoie, dit le jeune homme.

— Je vous attendrai, dit-elle.

Il cueillit une petite branche de pommier dont les bourgeons entr'ouverts laissaient voir de minuscules coeurs roses.

— Je ferai mieux une autre fois, dit-il en la lui offrant.

Elle l'accepta en souriant. Il lui baisa la main. Des frissons montèrent jusque dans l'épaule de la jeune fille.

— Je n'ose pas... dit-il et ses yeux disaient clairement ce qu'il n'osait demander.

Ce fut la jeune fille qui tendit les lèvres. C'était un baiser timide, un contact d'une seconde mais qui scellaient leur pacte à jamais.

— Au revoir, Gourdain.

La jeune fille ferma la porte du jardin. Il lui sembla qu'une partie d'elle-même s'en allait. Elle remonta lentement l'allée sablée.

Cette petite branche fleurie lui paraissait d'une beauté surnaturelle.

* * *

Quelques semaines plus tard madame de Ramand Gourdain et Linette brodaient dans la lingerie, plus fraîche que le salon par cette chaude après-midi d'été. Depuis le fameux soir, madame de Ramand traitait sa servante avec beaucoup de hauteur et Linette restait remarquablement silencieuse en sa présence. Gourdain, toute à son rêve, ne s'était même pas aperçue qu'en une heure pas une

Vous avez répondu?

(Réponses de la page 20)

- 1.—Griveleur.
- 2.—Paumure.
- 3.—De la myotomie.
- 4.—Embas.
- 5.—Georges Simenon.
- 6.—Le capricorne, le verseau et les poissons.
- 7.—Hippocrate.
- 8.—Zinz, frère.
- 9.—Frieuré.
- 10.—Indigénat.

parole n'avait été prononcée. Madame de Ramand était heureuse. Elle avait vécu quelques jours douloureux car le bruit avait couru par la ville que le poste commandé par monsieur de Ramand avait été pris et brûlé par les Iroquois. Mais elle avait, ce matin même, reçu des nouvelles. Monsieur de Ramand se trouvait à Villemarie et il priait sa femme de ne faire aucune attention aux nouvelles qui circulaient lesquelles étaient souvent lancées par l'ennemi et peu dignes de foi. Et il terminait par quelques lignes si affectueuses que sa femme se dispensa de lire cette partie du billet à sa fille.

Dans le silence lourd d'émotion et d'espoir secret, la sonnette de la porte d'entrée égrena ses notes grêles dans toute la maison et Jean-Louis vint annoncer que monsieur de Belloron désirait un entretien particulier avec madame. Étonnée, la comtesse se leva, déposa son ouvrage tandis que Jean-Louis et Linette échangeaient derrière son dos un regard triomphant.

— Tu pourrais peut-être me dire ce que vous avez manigancé tous les deux.

Les yeux noirs de Linette étincelèrent de malice.

— Jean-Louis s'est abouché avec cet espèce de secrétaire-valet que monsieur de Belloron traîne partout avec lui. Il lui a confié sous le sceau du secret qu'une lettre de France nous avait appris que vous aviez perdu votre dot.

Gourdain ne put s'empêcher de rire.

— Je descends chercher un verre d'eau à la cuisine. Désirez-vous que je vous en rapporte un? demanda Linette.

— Non merci.

— Jean-Louis a un peu brodé, ajouta-t-elle avant de partir.

Elle ne tenait pas à expliquer que les "broderies" de Jean-Louis avaient consisté à suggérer délicatement que la fortune personnelle de madame de Ramand restait intacte.

* * *

Madame de Ramand entra dans le salon maniant son éventail avec cette grâce fière qui la caractérisait. Monsieur de Belloron lui baisa la main en appuyant plus longtemps que la politesse ne l'exigeait mais, ennuyée par cette visite qui avait troublé l'état de bonheur où elle se complaisait depuis le matin, elle ne s'en aperçut pas. Elle s'assit, disposa soigneusement sa lourde jupe en plis harmonieux et dit en souriant poliment:

— Eh bien, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de cette visite?

Monsieur de Belloron déposa sa maigre personne sur une chaise basse, toussa derrière ses doigts fluets. Il était magnifiquement habillé. Son habit de velours pourpre était surchargé d'or. Il commença d'une voix lente:

— Mademoiselle Gourdain est une délicieuse enfant, mais ce n'est qu'une enfant. Je m'en suis rendu compte en la voyant à côté de ce jeune homme l'autre soir. Il doit avoir neuf ou dix ans de plus qu'elle et pourtant il aurait pu être son fils. Et puis malgré les aimables paroles de mademoiselle Gourdain j'ai cru remarquer que ces enfants s'aimaient. Ah madame, avons-nous le droit de troubler de si beaux feux?

— Comment, s'écria la comtesse, vous voulez rompre ce mariage! Mais vous m'avez dit bien souvent que votre affection pour la fois paternelle et...

Il l'interrompit d'un geste de sa main flutte:

— Hélas madame, vous avez prononcé le mot: paternelle. L'éprouve pour mademoiselle votre fille une affection très réelle, une affection sur la nature de laquelle je me suis trompé et pourquoi? Parce que celle que j'aimais n'était pas libre; son mari était mon ami. Vous devinez madame?

Madame de Ramand n'osait croire à tant de vilénie; elle ne répondit pas. Le baron se crut autorisé à continuer. Il plaça une main sur son cœur, essaya de charger de langueur ses pâles yeux gris:

— Il faut le dire. Mon secret m'étouffe. Depuis des années, j'enferme dans mon sein des feux violents. Je brûle d'une ardeur incroyable que votre haute vertu m'obligeait à dissimuler. Le seul mérite de mademoiselle votre fille, c'est qu'elle me rappelait sa noble mère. Ah madame, votre beauté...

Il se jeta à ses genoux:

— Un mot, un seul. Ne me désespérez pas.

La comtesse le regardait avec dégoût. Cet homme qu'elle avait voulu imposer à sa fille dans l'assurance qu'il la rendrait heureuse! Il était à ses pieds dans une attitude ridicule, une expression amoureuse la plus comique du monde sur son visage qui n'était pas fait pour cela. Peu habile à démêler les actions des autres, il ne lui vint pas à l'idée que le baron croyait à la nouvelle de la mort de monsieur de Ramand et qu'il était venu tout simplement s'assurer la possession d'une grosse fortune. Elle ne vit qu'une passion sénile dans toute sa laideur, qu'un homme qui trahissait son ami. Elle se leva, hautaine et dit de l'air d'une grande dame qui chasse un valet.

— Vous parlez, monsieur, comme dans une mauvaise comédie. Sortez et ne revenez jamais dans cette maison.

Et elle suivit d'un regard flamboyant la piteuse sortie du baron. Pour cette âme noble et passionnée, cette scène ridicule était un tragique incident. Il n'y avait donc personne au monde sur qui on pût compter? Pauvre Gourdain! Un coureur des bois, fils de paysans et un... un... un monstre pire que les Iroquois.

A la lingerie, elle trouva deux jeunes personnes absorbées dans leur ouvrage au point de ne pas lever la tête quand elle entra. Elle dit d'une voix blanche, une voix qui sortait avec difficulté de sa gorge contractée:

— Gourdain, monsieur de Belloron vous rend votre parole.

Gourdain leva vers elle des yeux bleus pleins d'espoir:

— Alors?

— Alors, il faudra vous trouver un homme de votre rang. Ce sera difficile au Canada. Je vais à l'Hôtel-Dieu.

Elle cachait un grand trouble sous son air froid. Tandis qu'elle marchait, suivie de Jean-Louis, elle revoyait le visage grimaçant et comprenait enfin l'horreur que sa fille avait pu éprouver à l'idée de ce mariage. Et ce jeune coureur des bois avec sa haute taille, ses yeux clairs tel qu'elle se le rappelait la première fois que monsieur de Ramand l'avait amené à la maison, un peu poète, un peu sauvage et, dans cette dernière scène avec... avec le monstre, agissant en grand seigneur bien qu'il n'en eut pas le droit. Heureusement que cette affaire était bien terminée. Gourdain, il est vrai, n'avait pas accueilli avec l'horreur qui convenait la révélation de son humble naissance, mais elle avait

HEUREUSE MAMAN
Heureux bébé

Votre tâche, maman, toujours épuisante, est plus lourde que jamais en ces temps de restrictions et de service difficile.

Aujourd'hui toute maman a besoin d'un tonique vitaminisé pour conserver sa santé.

CHEZ VOTRE PHARMACIEN



Elixir Tonique
DU
DR Montier

L'Elixir Tonique du Dr Montier est le meilleur reconstituant connu des forces physiques et du système nerveux. — Il est extrêmement riche en vitamines.

Distributeurs: D. WATSON & CO.,
286 St-Paul Ouest, Montréal.

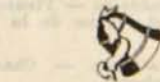
GINGEROLA peut être servi à toute la famille. Avec une bouteille de 4 onces de concentré GINGEROLA, non seulement vous obtiendrez une liqueur excellente mais surtout salubre et rafraîchissante. Si vous ne pouvez vous le procurer chez votre pharmacien, envoyez 50¢ à D. Watson & Co. 286, rue St-Paul Ouest, Montréal, qui se fera un plaisir de vous l'expédier ainsi que toutes les instructions concernant l'emploi de GINGEROLA.

GINGEROLA donne du **PEP**

POUR VOUS MADAME

Le Magazine fait spécialement à votre intention tous les mois

- ★ MODE
- ★ BEAUTÉ
- ★ TRICOT
- ★ CINÉMA
- ★ CUISINE
- ★ RADIO
- ★ COUTURE
- ★ BON ROMAN
- COMPLET



Jovette

EN VENTE PARTOUT

25c

LES MOTS CROISES

1	C	O	N	F	E	R	E	N	C	E	C	R	I	M	E	E						
2	I	D	E	E	A	T	A	L	A	N	K	E	I	G	U	E						
3	K	E	V	N	I	A	V	E	U	E	S	T	E	R	T							
4	C	U	V	I	E	R	I	F	A	S	I	E	A	M	E							
5	O	R	E	L	I	N	G	A	R	I	S	T	O	T	E							
6	N				O	N	A	B	U	T	U	T	R	I	R	E						
7	S	O	L	L	I	C	I	T	E	E	S	A	M	I	G	E	L					
8	T	U			U	N	E	I	E	R	N	A	N	A								
9	A				D	I	T			N	O	T	R	E								
10	N	I	A							A	N	U	E	S	E	M	I	R				
11	C	O	M	P	A	C	T			A					O	A	M					
12	E	T	I	D	L	E	N			B	A	B	I	N	E	R						
13					A	E	R	E	R	I	D	O	M									
14					N	E	S			A	B	A	C	A								
15	L	A								G	R	A	P	H	O	L	O	G	I	E		
16	E	P	I	E	U					C	O	L										
17	D	O								R	I											
18	I	N								E	L	I										

HORIZONTALEMENT

- Réunion de personnes qui discutent de question pendantes — République autonome de la R.S.F.S.R.
- Conception littéraire ou artistique — Célèbre pour son agilité à la course — Puits naturels abouissant à un cours d'eau souterrain.
- Rapproche, rejoint — Reconnaissance verbale ou écrite — Intenter.
- Cuve à lessive — Confère — Une des cinq parties du monde — Principe de la vie.
- Ville de Russie — Terminalson de verbe (anglais) — Célèbre philosophe grec.
- Pronom indéfini — Insecte dit trombidion — Marquer un sentiment de gaieté.
- Demande avec instance — Fils d'Isaac — Gelée des eaux.
- Pronom pers. 2e pers. sing. — Chiffre qui exprime l'unité — Première conjugaison — Recueil de bons mots.
- Convenu — Qui est à vous — Est une plante aromatique et antispasmodique.
- Déclara qu'une chose n'existe pas — Nuages — Titre des descendants de Mahomets.
- Dont les molécules sont fort rapprochées — Prép. latine — Particule du dialecte provençal.
- Cause l'étiolation — Jouer des babines.
- Donner de l'air — Idumée — Particule négative.
- De naissance — En les — Espèce de bananier qui fournit le chanvre de Manille — Titre donné à l'empereur de Russie.

- Article simple, fem. — Art de reconnaître le caractère d'une personne d'après l'examen de son écriture (Revue Jovette) — Les deux premières lettres de tien.
- Long bâton de chasse — Cou — Fait la rééducation.
- Première note de la gamme — Préfixe latin — Particpe passé de rire — Amarrages en corde ou en chaîne — Petit ruisseau.
- Préfixe privatif et péjoratif — Conj. copulative — Roi d'Israël — Conseiller du roi (abr.) — Mélanger des choses diverses. (40)

VERTICALEMENT

- Certaines particularité qui accompagne un fait — Acide sulfurique déshydraté.
- Sensation que produisent sur l'odorat certaines émanations — Adv. de lieu — Lettre grecque — Qui a des dispositions.
- Faite depuis peu — Docteur de l'Eglise, un des promoteurs de la réforme du clergé.
- Lieu pour serrer les foins — Pronom réfléchi 3e pers. — Interstice de la peau — Epoque.
- Deux voyelles de vie — Celui qui a été consacré — Bière anglaise — Action d'épier.
- Coups de baguette — Passe dans une eau nouvelle ce qui a déjà été lavé — Rendre piquant, mordant.
- 7e lettre de l'alphabet grec — Action, cérémonie religieuse.
- Action de naviguer — Adv. de négation — Production filiforme qui se forme sur la peau.
- Outil qui sert à ouvrir ou fermer — Diphtongue — Ota la vie — Botaniste Danois qui a donné son nom au dahlia.
- Pluie — Article contracté (à le) — Epoque — Mal insignifiant.
- Vaisseaux qui portent le sang au coeur — Abbé de Cliteaux, archevêque-duc de Narbonne 1212.
- Historien grec et médecin — Fleuve de Russie — Principal organe de la circulation du sang.
- Défense contre l'attaque — Charger d'images, de métaphores.
- Crâne — Mer entre l'Arable et l'Hindoustan — Mot latin signifiant le même.
- Miette — La plus précieuse des conjonctions — Nutritive.
- Déchirer légèrement la peau — Peigne qui garnit le métier de tissand.
- Particpe passé de avoir — Jeton de présence.
- Une des quatre saisons — Article espagnol — Fern larges et pointus — Qui aime à rire.

SOLUTION DU MOIS PRECEDENT

1	C	H	A	R	T	E	A	T	L	A	N	T	I	Q	U	E						
2	O	I	D	I	U	M	N	A	I	N	A	T	A	L	U							
3	M	I	U	B	L	E	T	R	A	N	I	F	U	J	I	O	N					
4	M	L	O	I	R	I	E	N	A	F	A	O	T	E								
5	E	E	P	P	L	O	R	E	G	C	E	E	T									
6	O	K	E	E	A	P				C	O	T	E	K	O	R						
7	A	N								S	T	E	E	K	U	A	K	M	E			
8	I	T	A	R	P	I	A	A	R	S	M	E	R	A	T							
9	P	A	I	F	J	M	O	R	I	N	G	P	I	O	P	I						
10	F	R	E	R	A	Y	E	I	N	E	S	P	L									
11	R	I	U	C	A	I	N	E	O	A	R	C	T	E								
12	J	D	U	J	H	B	F	R	I	E	U											
13	I	E	L	O	T	I	F	I	O	T	R	O	P	E								
14	O	N	T							A	L	O	S	E	J	N	I	A	I	E		
15	N	U	I	T						O	R											
16	A	M	I							G	I	A	O	N	D	E	R	A	L	C		
17	A	D	E	J						O	L	I	F	E	O	S	C	A	L			
18	N	E								J	O	R										

du réfléchir qu'un homme qui embrasse sa cousine un soir, demain embrasserait une autre femme. Ceci la ramena à son mari. Il l'aimait. Elle savait qu'il l'aimait. La lettre qu'elle portait en ce moment même dans son corsage le lui disait.

Elle oublia sa fille.

* * *

Aussitôt que la porte se fût refermée sur sa mère, Gourdain se jeta sans façon au cou de Linette.

— Nous avons gagné une première bataille. Tout s'arrangera quand mon père reviendra.

— Vous êtes comme monsieur votre père toujours disposée à voir le bon côté des choses. Madame la comtesse prend tout au tragique. Moi, si le Belloron s'était jeté à mes pieds, j'en rirais jusqu'à la fin de mes jours.

— Linette, dit Gourdain avec sévérité, tu n'es pas descendue à la cuisine; tu es allée écouter à la porte du salon.

Linette baissa des paupières innocentes sur des yeux qui pétillaient de malice.

— Je regrette d'avoir fâché mademoiselle, mais j'étais un peu inquiète.

— Je t'ai déjà dit plusieurs fois de ne pas me parler à la troisième personne. Oh Linette, raconte-moi vite ce qui s'est passé.

CHAPITRE IX

En danger

L'été coula tout doucement. Madame de Ramand passait la plus grande partie de son temps à l'Hôtel-Dieu. Gourdain attendait. Quoi? Elle ne le savait pas. Elle ne s'ennuyait pas trop car Linette qui était allée passer deux semaines dans sa famille en était revenue avec toutes sortes de renseignements précieux sur Michel et sa famille. Le père ressemblait à son fils et il fallait le voir en habit militaire dans les grandes circonstances. Sa tante était une petite femme brune, à l'esprit pétillant, assez jolie, "dans mon genre", expliquait Linette en se rengorgeant. La fille aînée Colombe, "une beauté et une sainte" qui se préparait à entrer aux Ursulines en octobre. Joseph était le bras droit de monseigneur de Laval à Saint Joaquin, le petit Jacquinet "un amour qu'on le mangerait"... Gourdain ne se lassait pas de poser des questions, ni Linette d'y répondre tandis qu'elles se promenaient toutes les deux sur les remparts dans les tièdes fins d'après-midi.

Puis l'automne revint avec ses riches couleurs qui avaient tant séduit la jeune fille l'année d'avant. Il était difficile de se laisser aller aux rêves d'alors, cependant, car des nouvelles inquiétantes circulaient. On ne parlait que de ça au marché, chez le pâtissier, le boucher, le boulanger où Linette, malgré sa taille alourdie, persistait à passer de longs moments.

— Evidemment, ce n'est pas pour des prunes que monsieur Prévost renforce tous les jours ce retranchement qui va de la maison de l'Intendant au cap Diamant, disait le boulanger. Ma foi, s'ils veulent débarquer, ils trouveront la soupe chaude.

— Jarnidieu! Qui oserait attaquer un roc tout hérissé de batteries et de défenses, disait Jean-Louis qui, depuis qu'on parlait guerre émaillait ses discours de jurons militaires.

— On les recevra de la belle façon, disait Linette d'un ton belliqueux.

— Vous, vous feriez mieux de rester

tranquille, disait une voisine avec un coup d'oeil non équivoque à la taille déformée de Linette.

— Pensez-vous, ripostait celle-ci. Ce sera un général. Il faut bien l'habituer à la dure. Il fait déjà peur aux ennemis, vous dis-je.

Tout le monde riait. Pourquoi viendrait-on les attaquer? Ils ne faisaient de mal à personne, tranquilles sur leur roc.

Mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence. Un matelot qui avait été fait prisonnier et qui s'était échappé annonça qu'à Boston on préparait le siège de la ville. Le 7 octobre, Linette et Gourdain virent des Abénaquis qui passaient en courant. Linette apprit plus tard, toujours chez le boulanger, qu'ils avaient raconté qu'une grosse flotte ennemie remontait le Saint-Laurent.

Les nouvelles se précisaient de plus en plus. Monsieur Prévost avait envoyé des messagers au gouverneur pour qu'il revienne au plus vite. Les habitants de la ville basse venaient se réfugier dans la ville haute avec leurs hardes et objets précieux. L'intendant même habitait au séminaire.

Un soir, madame de Ramand rentra à la maison tout émue :

— Ah ma fille, s'écria-t-elle en se mettant à table, si vous aviez vu notre couvent d'ordinaire si tranquille. L'ordre nous est venu d'évacuer le monastère et de se réfugier à Notre-Dame de Lorette. J'ai aidé les religieuses à enterrer dans le jardin l'argenterie et les vases sacrés. On entassait les objets précieux dans les voitures. Nos religieuses pleuraient. Elles ne voulaient pas partir comme bien vous pensez. C'était une scène déchirante. Enfin, un contre-ordre est arrivé; il ne fallait rien faire avant l'arrivée de monsieur de Frontenac. Mais alors ce fut une autre histoire. Des gens de la ville basse arrivèrent en masse. On ne reconnaît plus notre sainte et silencieuse maison. La classe des externes est encombrée de meubles et de marchandises. On ne voit partout que femmes et enfants.

Gourdain écoutait cette longue tirade avec étonnement. C'était la première fois qu'elle voyait sa mère s'intéresser au sort des autres. Elle fut bien plus étonnée encore lorsque la comtesse s'adressa à Jean-Louis :

— J'ai invité une pauvre femme et ses cinq enfants à venir ici. Il n'y avait plus de place pour elle. Dites à Linette qu'on leur prépare des chambres et à Martine qu'on leur donne à souper quand ils arriveront. Cette femme voulait d'abord se confesser ce que j'ai trouvé fort bien.

Assourdie par ce flot de paroles; extraordinaire chez sa mère d'habitude tellement silencieuse, Gourdain se taisait.

— Ma fille, vous ne semblez pas comprendre ce qui se passe. Il s'agit de défendre notre ville. J'ai souscrit 500 livres pour la défense des remparts. Nous devons à notre nom de donner l'exemple et il nous sera difficile de faire autant que nos bonnes religieuses.

Décidément, la hautaine comtesse s'humanisait.

* * *

Monsieur de Frontenac rentra dans la ville le lendemain matin. Gourdain et madame de Ramand qui semblait avoir oublié son mépris de la foule l'attendaient sur la plate-forme. Il sauta à terre avec autant d'agilité que n'importe lequel des jeunes gentilshommes de sa suite,

salua les dames galamment et grimpa lestement le chemin de la Montagne. Des bravos le saluaient, les chapeaux s'agitaient sur son passage. Il répondait d'un geste énergique et rapide, pressé qu'il était d'aller voir ou en étaient les défenses. Monsieur de Ramand eut juste le temps d'adresser à sa femme et à sa fille un salut et un sourire à la hâte. Il passa toute la journée avec monsieur de Frontenac, qui avait la propriété de se trouver partout à la fois, et revint le soir épuisé de fatigue:

— Ce diable d'homme a le diable au corps, soupira-t-il en se jetant sur un fauteuil, dans une pose qui n'avait rien de sa grâce habituelle.

Il retrouva vite son enthousiasme et pendant les repas il annonçait les nouvelles:

— Longueil fait merveille. Il suit la côte avec ses hommes et empêche tout débarquement.

Ou bien:

— Le curé de la rivière Ouelle, de Francheville, coiffé d'un tapabord et vêtu d'un capot bleu a fait le coup de feu à la tête de ses ouailles et repoussé les ennemis. Mon Dieu, que j'aurais voulu voir ça.

Enfin l'événement tant craint et attendu se produisit. Les cloches sonnèrent à toute volée et le cri de "les voilà" parcourut la ville. Gourdainne était seule dans le salon car son père était aux remparts et sa mère à l'Hôtel-Dieu. Elle laissa tomber son tricot. C'était bizarre cette sensation. Comme si elle se recroquevillait. Sa volonté fondait. Linette, que des événements prochains avaient transformé en boule, entra.

— Oh mademoiselle, allons voir ça.

Elle ne montrait qu'une curiosité fébrile. Serait-elle plus brave que la fille de l'intrépide capitaine de Ramand? Gourdainne se leva et sortit dans la rue pleine de monde. C'était un spectacle magnifique et effrayant que tous ces bateaux de haut-bord dont les voiles blanches se détachaient sur l'acier du fleuve, à la pointe de l'île d'Orléans. Le froid violent vous faisait grelotter, de grands coups de vents pénétraient sous les mantes.

Monsieur de Ramand montait presque en courant le chemin de la Montagne:

— Voulez-vous bien rentrer, dit-il, prenant le bras de sa fille.

Et s'adressant à Jean-Louis:

— Allez me sortir mon habit violet brodé d'or, mon chapeau à plumes blanches et mon épée de cérémonie. Nous allons leur montrer que nous ne sommes pas des gueux.

Linette, très contrariée d'avoir à rester à la maison alors que tant d'événements importants avaient lieu, se permit de protester:

— Mais monsieur le comte, sauf votre respect, nous sommes très bien protégées. Huit batteries sur la falaise, deux au sommet du Matelot, une à la barricade de la porte du Moulin, une près du Moulin et deux dans la ville basse.

— Je vois que l'art militaire n'a pas de secrets pour toi. Eh bien, je vous permets d'aller rejoindre madame de Ramand à l'Hôtel-Dieu, mais ne faites pas trop de crochets en route.

Gourdainne était très fière de son père lorsqu'elle le vit se diriger vers le château, martial et resplendissant.

Aussitôt qu'il eût disparu, Linette remit sa mante:

— Monsieur le Comte a dit de ne pas faire trop de crochets, mais nous pouvons bien en faire un petit, dit-elle en se

dirigeant dans la direction de la rue de la Montagne.

Jean-Louis les suivit, beaucoup plus inquiet de l'état de son "diable de petit bout de femme" que de l'état de siège de Québec. C'est ainsi qu'ils virent la trompette, portant un drapeau blanc, les yeux bandés, remonter la rue de la Montagne. Il dut franchir plusieurs fois les trois barricades qui barraient le chemin tandis que des troupes marchant d'un pas rythmé, passaient et repassaient à ses côtés.

— Il doit croire que nous sommes des millions, dit Linette avec satisfaction. Hé Colin-Maillard, cria-t-elle s'agitant comme une possédée.

— Tu vas le faire dégringoler, dit Jean-Louis et ce n'était pas au messager qu'il pensait.

Tous les trois en compagnie d'une foule fébrile et bruyante suivirent le messager au château. On attendait les nouvelles avec impatience. Elles filtraient, on ne savait comment:

— Il a fait une drôle de tête quand il a vu nos messieurs beaux comme des anges, fiers comme des démons, disait une grosse femme, les deux poings sur la hanche.

La boulangère, toujours bien renseignée, répondit:

— Je vous crois. Il y a là messieurs de la Touche, de Saint-Ours, Linctôt, d'Ailleboust, Chambly, Couillard, Maricourt, Longueil, sans compter monsieur de Ramand qui est encore un bien joli homme, ajouta-t-elle en se tournant du côté de Gourdainne qui fut très fière d'entendre parler de son père de cette façon.

— Monsieur de Frontenac est furieux. Il répondra à l'amiral par la bouche de nos canons.

Gourdainne entraîna Linette. Elle ne se souciait pas de rencontrer son père. Elles trouvèrent le parloir de l'Hôtel-Dieu plein de meubles et de pelletteries. Elles allèrent à la chapelle; elle était bondée et une longue file de personnes attendaient dehors que le père Frémin leur donne l'absolution. Gourdainne ne vit sa mère nulle part. Tout à coup, Linette lui poussa le coude violemment:

— C'est elle, c'est ma cousine, c'est Colombe.

Une jeune fille était assise au milieu d'un groupe d'enfants auxquels elle racontait une histoire. Son costume sévère rehaussait sa beauté. Elle aperçut Linette, lui sourit, recommanda aux enfants d'être sages, se leva. Elle était grande, très mince. Gourdainne ne se lassait pas de contempler ce visage qui lui en rappelait un autre.

— Vous êtes Gourdainne de Ramand, dit Colombe d'une voix un peu voilée, très douce.

— Vous êtes sa sœur...

Le sourire de Colombe était très affectueux, un rien de malice dans les yeux marron clair:

— Linette m'a dit...

Ce fut ce moment, plein d'émotion pour les deux jeunes filles que Linette choisit pour pousser un gémissement étouffé et s'agripper au bras de Colombe:

— Mon Dieu, ça commence...

Colombe la saisit par la taille:

— Viens vite à l'hôpital.

— Non, je veux être avec Jean-Louis.

Colombe et Jean-Louis la soutinrent jusqu'à la porte où Jean-Louis les attendait à côté d'une immense brouette de jardinier:

— Je savais bien que ça arriverait, dit-il avec philosophie.

"Je tiens à vous dire merci!"



Voici une lettre, entre tant d'autres, écrite par quelqu'un qui a possédé un appareil Westinghouse durant les années de guerre. Elle parle d'économie et de rendement efficace:—

Canadian Westinghouse Company Limited
Messieurs,

Voici une lettre que j'ai songé à vous écrire plusieurs fois. Je tiens à vous dire "merci" pour le service qu'ont procuré à ma femme, mon radio, mon réfrigérateur, ma laveuse et tous mes autres accessoires Westinghouse, pendant que j'étais dans l'active. On n'aurait pu demander mieux. Je vous fais tenir sur une feuille détachée les chiffres du coût d'entretien durant cinq ans.

Voire dévoué,

... et voici le détail:—

Réfrigérateur "True-Temp" acheté octobre 1940 — pas de dépenses — service toujours excellent — ressemble à un neuf.

Radio — acheté septembre 1939 — aussi bon que lorsque livré chez moi. Coût d'entretien pendant 5 ans de service — 1 lampe, \$1.90.

La laveuse a fait de la grosse besogne: Je suis employé au service de locomotives du C.N.R. et mes salopettes deviennent sales et grâssées, mais ma laveuse les nettoie très bien même au savon ordinaire.

Il en est de même de tous mes autres accessoires électriques. Pas besoin de réparations depuis que je les ai achetés.

LE RENDEMENT PROUVE QUE
"VOUS AVEZ PLUS DANS UN WESTINGHOUSE".

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED MONTREAL, HAMILTON

Westinghouse

Les Meilleurs appareils
POUR LE FOYER DE DEMAIN



VOUS AVEZ PLUS DANS UN WESTINGHOUSE

Et prenant sa femme à bras-le-corps il la déposa dans la brouette. Linette qui se sentait déjà mieux protesta vigoureusement contre cette indignité mais Jean-Louis resta ferme.

— Tu n'as pas l'air malin, là-dedans, mais ça t'apprendra, dit-il, et en arrivant tu te mettras au lit sans barguigner, et il partit si rapidement que Gourdaïne eut à peine le temps de sourire à Colombe.

Gourdaïne trouva madame Bousquet, la protégée de madame de Ramand, bien embarrassée. Martine, la cuisinière, avait un rhume. Elle était montée dans sa chambre après avoir déclaré que puisque monsieur et madame de Ramand ne rentraient pas dîner, on pouvait bien se débrouiller sans elle. Madame Bousquet avait l'air très malheureuse et Gourdaïne devina que Martine avait dû lui faire la vie dure. Elle la rassura de son mieux, caressa les enfants entassés près de la cheminée en un groupe terrifié, lui indiqua ce qu'elle devait préparer pour le repas du soir. Elle-même viendrait dîner à la cuisine pour simplifier le service.

Satisfaite de la façon dont elle venait de terminer cette crise domestique, la jeune fille monta voir Martine qui la reçut fort mal. Elle avait été engagée à faire la cuisine pour des seigneurs (atchoum!), pas pour (atchoum!) des va-nu-pieds (atchoum!) avec des enfants qui encombraient sa cuisine. Gourdaïne lui dit qu'au contraire, madame Bousquet allait lui préparer une tisane et qu'on avait bien de la chance qu'elle se fût trouvée là. Elle la laissa éternuant et bougonnant.

Elle entra voir ce que devenait Linette. La jeune femme s'était assoupie. Elle ferma la porte avec précaution et se trouva nez à nez avec Jean-Louis dont la bonne figure portait toutes les marques d'une grande inquiétude.

— Je suis de garde sur les remparts cette nuit. Qui va s'occuper de Linette?

— Soyez sans crainte. Madame Bousquet est une femme de tête et je veillerai.

Jean-Louis la remercia et elle descendit s'installer au salon avec son tricot. Elle se sentait tout à fait maîtresse de maison avec tous ces différents problèmes. Et puis, elle se prit à penser à Colombe, à son doux sourire. Elle l'aimait déjà comme une sœur. Madame de Ramand ne pouvait manquer de faire sa connaissance. Qu'allait-il se passer?

Jean-Louis entra, mit une bûche sur le feu.

— Les renforts arrivent, dit-il joyeusement. Huit cents hommes commandés par monsieur de Callières.

On entendit, à ce moment, un bruit lointain de fifres et de tambour. Gourdaïne déposa son ouvrage et se mit à la fenêtre pour les voir passer. La musique se rapprocha, des chants et des cris s'y mêlaient. Les habitants sortaient des maisons, les acclamaient. Les soldats défilaient bientôt. Quelle allure martiale! Quel air brave! Et il y avait une sorte d'allégresse sur ces jeunes visages. On avait presque pitié de l'ennemi.

Et puis le cœur de la jeune fille commença à battre à grands coups précipités. Les coureurs des bois. Ils semblaient encore plus guerriers que les soldats. Ils poussaient des hurlements empruntés à leurs amis, les sauvages. Était-il avec eux? Gourdaïne essayait de les voir tous; ils passaient trop vite. Tous ces visages inconnus semblaient danser une sarabande devant ses yeux.

— Tout va bien, cria une voix joyeuse.

C'était Michel. Il passait tout près de la fenêtre. Ils étaient seuls pendant une

seconde et ils se retrouvaient tels qu'ils s'étaient laissés.

Il était déjà passé. Gourdaïne ne vit rien du reste du défilé. Elle était pénétrée d'une grande joie. Leur séparation ne pouvait plus durer.

* * *

Gourdaïne avait laissé sa porte et celle de Linette entrouvertes. Elle dormait mal. Elle revoyait le défilé des coureurs des bois, le visage de Linette convulsé par la douleur, la flotte ennemie balancée par le vent, un boulet lui tombait sur l'épaule...

— Mademoiselle...

Elle se réveilla en sursaut. Madame Bousquet était penchée au-dessus d'elle:

— Ça arrive plus vite qu'on ne pensait et ça se présente mal, dit-elle. Il faudrait une sage-femme.

Gourdaïne sauta de son lit, s'habilla à la hâte.

— Je sais où elle habite. Je vais la chercher.

— Mais c'est dangereux.

— Je prendrai un des pistolets de mon père. Si vous avez besoin d'aide, appelez ma mère, mais attendez que je sois partie.

Elle descendit à pas de loup, prit un des pistolets qui se trouvaient sur le manteau de la cheminée. Elle ne savait pas tirer, mais il pesait lourd. On pouvait s'en servir comme d'une massue.

Comme il faisait noir! Et c'était la première fois qu'elle se trouvait seule dans la rue. Heureusement qu'elle était chaussée de mocassins. Elle se serait mille fois tordu la cheville avec des souliers à hauts talons. Des coups de vent glacés balayaient la rue. Elle s'enveloppa dans son grand manteau. Elle s'habitua à l'obscurité; elle distinguait très bien les maisons maintenant.

Elle aperçut une silhouette d'homme accoté au mur du séminaire. Il chantait d'une voix fausse et avinée un air qu'elle reconnut pour le Canayen errant. Elle s'arrêta une seconde, prête à rebrousser chemin. Mais non, il lui fallait passer devant lui pour arriver à la maison de la sage-femme, quelques centaines de mètres plus loin. Elle prit son élan, marchant aussi vite que possible, tête baissée.

— Et la fille, où va-t-on si vite, cria l'homme.

Elle continua son chemin sans répondre, serrant le pistolet dans sa main crispée. La silhouette se détacha du mur.

Elle essaya de courir. En deux enjambées, l'homme l'avait rattrapée, se plantait devant elle, lui barrant le chemin.

— Mais, c'est qu'elle est jolie la coquine.

— Laissez-moi passer.

— Et on ne veut pas me dire où on va?

— Ça ne vous regarde pas.

— Mais si. Toutes les jolies filles me regardent et plus gentiment que vous ne faites en ce moment.

Il voulut la prendre par la taille. Preste comme une anguille, elle se dégagea, lui asséna un formidable coup de pistolet sur la tête. L'homme chancela mais son épais bonnet de fourrure avait amorti le coup. Il la rattrapa. Elle brandit le pistolet; il lui saisit le poignet, le tordit légèrement. Elle lâcha l'arme. Il ricana:

— Peste la belle. Vous avez la main dure. On vous fera payer ça.

Elle essaya encore de se dégager, mais le bras de l'homme autour de sa taille était comme une barre d'acier. Sa figure blafarde au clair de lune, creusée de deux grands trous noirs et brillants, se penchait sur la sienne. Elle rejeta la tête en arrière:

— Je suis la fille du comte de Ramand. Il vous fera passer par les armes.

L'homme découvrit des dents de loup;

— Et puis après! L'aventuré en vaut la peine.

L'horrible figure se rapprochait encore.

— Je suis la fiancée de Michel d'Arneuil, cria la jeune fille au désespoir.

L'homme la lâcha brusquement. Il semblait soudainement dégrisé. Sa voix même était différente.

— Ça c'est autre chose. Fallait le dire tout de suite. Je pouvais pas deviner. Et où allez-vous comme ça à trois heures du matin.

Gourdaïne sentit qu'elle n'avait plus rien à craindre.

— Je vais chercher une sage-femme pour... pour ma sœur.

— Faut pas m'en vouloir...

Il ramassa le pistolet, le lui tendit.

— Me ferez-vous l'honneur de prendre mon bras, dit-il avec un profond salut. On peut faire de mauvaises rencontres dans les rues de Québec.

La jeune fille dissimula un sourire et appuya légèrement la main sur le bras offert.

L'homme était beau parleur. N'était son haleine empestée, elle aurait pu se croire

en compagnie de Parsifal en personne. Elle n'était pas mécontente d'avoir une escorte car ils croisèrent d'autres soldats qui ne les regardèrent même pas.

Ce fut lui qui frappa à la porte et assez fort pour réveiller non seulement la sage-femme mais toute la rue. C'était une petite femme toute ronde qui fut prête en un instant. Elle trotta avec une telle vitesse que Gourdaïne avait peine à la suivre. Devant sa porte, la jeune fille remercia son singulier défenseur qui balaya la rue avec son bonnet de fourrure dans un geste qu'il imaginait de la plus haute élégance.

Elle précéda la sage-femme dans l'escalier, rencontra madame de Ramand qui sortait de la chambre de Linette. Elle s'attendait à être grondée mais la voix de madame de Ramand était étrangement douce.

— Tout se passe bien. Allez dormir tranquillement.

Elle ajouta après une légère hésitation:

— Vous auriez dû me réveiller. Ce que vous avez fait était très bien mais dangereux.

— J'étais protégée, dit Gourdaïne.

CHAPITRE X

Le siège

Madame Bousquet présenta à Gourdaïne une affreuse petite chose toute rouge et recroquevillée.

— Grâce à vous, mademoiselle, si la sage-femme n'était pas arrivée à temps... dit Jean-Louis qui avait à la fois l'air terrifié de ce qui aurait pu arriver et l'air d'avoir fait le monde et d'être fort satisfait du résultat.

Gourdaïne était tentée de douter de l'utilité de sa course nocturne devant cette petite figure grimaçante mais tout le monde lui assura que ce serait un très joli bébé. Et puis, Linette le contemplait avec un ravissement et une fierté non dissimulés. Madame de Ramand soupira. Sa propre grossesse, la naissance de Gourdaïne ne lui rappelaient que des moments cruels dont, inconsciemment, elle en avait toujours voulu à sa fille.

— Comment l'appellez-vous? demanda-t-elle à Linette.

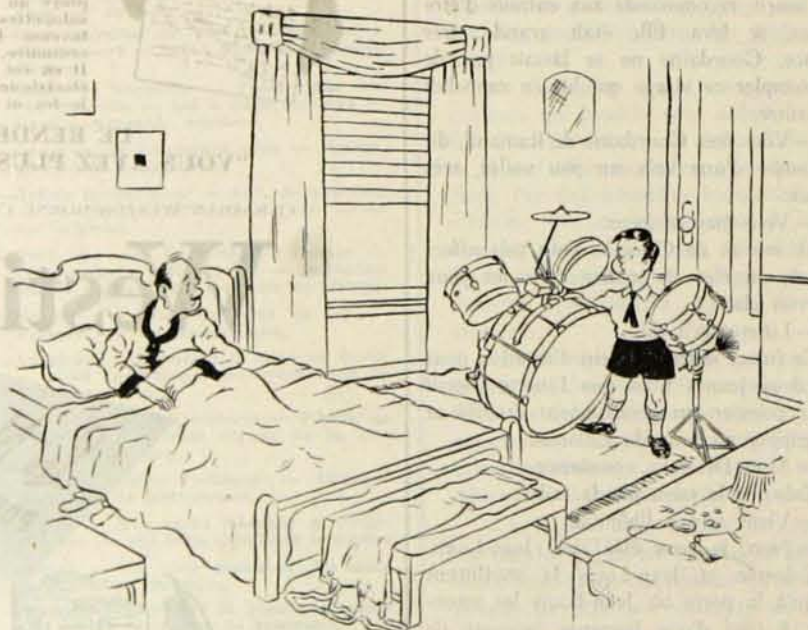
— Victor puisqu'il annonce la victoire.

— Le bombardement n'est même pas commencé, dit madame de Ramand gravement, mais, moi aussi, je suis sûre que votre petit bonhomme nous annonce la victoire. Et puisque je vous vois si bien j'emmène Gourdaïne à l'Hôtel-Dieu où il y a beaucoup à faire. Jean-Louis restera avec vous.

Gourdaïne n'avait jamais vu sa mère si gracieuse avec une domestique. Décidément, le siège la rapprochait du reste des humains.

Dehors, les deux femmes s'envelopèrent dans leur grande mante doublée de castor. C'était un jour glacé. Le vent soufflait à décoiffer les toits. Les rues fourmillaient de monde: soldats, coureurs des bois, Indiens se dirigeant du côté de Beauport où on s'attendait à un débarquement. Des femmes entraîaient à l'église. D'autres un baluchon sur le dos, des enfants accrochés à leur jupe, allaient au séminaire où on pouvait encore trouver de la place. Beaucoup de visages anxieux; nul d'apeuré ou de découragé. Les cloches qui sonnaient à toute volée insufflaient le courage.

Comme de juste dans toute cette foule, Gourdaïne ne cherchait qu'un visage aux yeux clairs. A chaque instant, il lui sem-



Martin Garrity

"Papa, vas-tu avoir besoin de ce côté-ci de la chambre pendant une heure ou deux?"

blait reconnaître un port de tête fier et dégagé. Ce n'était jamais lui. Il y avait quand même quelque chose de réconfortant à le savoir dans la même ville.

Le couvent était entouré de corps de garde. Les robes noires des aumôniers mettaient des taches sombres dans les couleurs gaies des uniformes. Les chansons résonnaient autour des feux de bivouac.

Madame de Ramand et sa fille entrèrent d'abord dans la chapelle pour faire leurs dévotions. Elle était pleine de femmes et d'enfants. Le père Frémin monta en chaire. Ses paroles éloquentes ramenaient peu à peu l'espoir sur les visages anxieux. Après le service, madame de Ramand qui voulait avoir un entretien particulier avec soeur Saint-Joseph laissa sa fille faire ce que bon lui semblerait. Gourdainne qui avait aperçu Colombe se diriger vers le jardin ne put résister au désir de la suivre. Elle l'aïda à arracher des carottes tout en lui racontant les péripéties de l'accouchement de Linette. Le froid piquait toujours mais elle portait de gros gants de laine et cette besogne faite en compagnie de Colombe, égayée par leurs bavardages, ne manquaient pas de charmes. Elles remplirent un gros panier qu'elles rapportèrent à la cuisine.

Une grande activité y régnait. Il fallait nourrir tout ce monde de soldats, de femmes et d'enfants et ce n'était pas chose facile. On faisait de la soupe dans d'immenses chaudières. Des religieuses enfournaient des pains qu'on retirait à moitié cuits pour contenter les affamés, d'autres pétrissaient la pâte, d'autres faisaient rôtir des pommes. Une bonne odeur se dégageait de tout cela accentuée par une chaleur à peine supportable.

Mais ce n'était pas le spectacle de tout ce remue-ménage qui cloua Gourdainne sur le seuil et lui fit presque lâcher l'anse de son panier; c'était quelque chose de bien plus extraordinaire. Madame de Ramand, debout devant une table où des légumes étaient amoncelés, plus aristocrate que jamais dans sa belle robe de velours vert rehaussé d'or, épluchait un oignon.

— Eh bien, s'écria-t-elle quand elle aperçut sa fille. Que faites-vous là plantée comme un i? Nos soldats ont faim. Apportez-moi ces carottes.

Il n'avait pas fallu moins d'une guerre pour que la noble comtesse se livrât à cette humble occupation mais elle devait y contenter un besoin secret de son âme car son visage, animé par la chaleur, montrait une grande satisfaction et ses mains fines, chargées de bagues, se mouvaient avec rapidité sinon avec adresse.

Gourdainne n'était pas au bout de ses surprises. Tandis qu'elles travaillaient côte à côte, madame de Ramand lui dit tout à coup:

— Vous devriez prendre modèle sur cette jeune novice avec qui vous vous trouviez tout à l'heure. J'ai eu l'occasion de lui parler une fois. Sa haute piété, ses manières nobles et douces sont un enchantement. Je ne la connais que sous le nom de soeur Marie-Catherine. Savez-vous son véritable nom?

Gourdainne baissa les yeux et retint le sourire qui lui venait aux lèvres:

— Colombe Jacquet de Beaumanoir, dit-elle.

— C'est étrange, dit-elle. J'aurais cru qu'elle était de haute naissance.

Elle resta songeuse. Gourdainne respecta ce silence. Ses propres pensées volaient en un joyeux tourbillon, tandis que les oignons lui piquaient les yeux.

CHAPITRE XI Bombardement

C'était curieux comme la vie ordinaire pouvait continuer dans des circonstances tragiques, pensait Gourdainne. On attendait le bombardement et cependant elle trouva Linette et Jean-Louis uniquement occupés de leur bébé. Bien que le jeune Victor n'eût pas encore pris figure humaine, ils le couvaient des yeux, comme si nul bébé n'était venu au monde avant celui-là.

— Il est fort joli, dit Gourdainne pour leur faire plaisir.

— Il a l'air tantôt d'un petit vieux, tantôt d'un petit goulu, dit Linette pour cacher sa fierté et montrer qu'elle conservait son sens critique.

— Ce qui ne l'empêche pas de le contempler comme si c'était une image de la Sainte Vierge, dit Jean-Louis.

— Et toi gros lourdaud! Tu es encore plus bête que moi. Le croiriez-vous mademoiselle? Il assure que Victor lui a souri.

Gourdainne les laissa à leur bonheur.

A la cuisine, elle trouva Martine furieuse et madame Bousquet en larmes. Le jeune Théodore avait dessiné la flotte ennemie sur le mur avec un morceau de charbon. Gourdainne eut de la peine à rétablir un semblant de paix. Elle y parvint en envoyant les jeunes Bousquet dans leur chambre et en chargeant leur mère de porter son déjeuner à madame de Ramand, besogne que Martine trouvait au-dessous de sa dignité.

On était en guerre. Gourdainne avait besoin de se le répéter pour y croire. Peut-être qu'en ce moment même, on se battait à Beauport où se trouvait son père. Et Michel? Des images de tués et de blessés se bouscullaient dans sa tête, mais elles n'avaient aucune consistance, n'apportaient aucune émotion.

Madame de Ramand apparut.

— Eh bien, ma fille!! Que faites-vous là à rêvasser? Il y a beaucoup à faire à l'Hôtel-Dieu. Allez vite vous habiller.

Elle-même dans sa luxueuse robe de velours bleu garnie de dentelles, juchée sur des souliers bleus et or à hauts talons, n'avait nullement l'air d'une personne qui va passer la journée à préparer la soupe pour les soldats. Elle restait toujours comtesse de Ramand.

— C'est le spectacle le plus émouvant du monde que la vaillante dévotion de cette ville, disait madame de Ramand un peu plus tard.

Les deux femmes, suivies de Jean-Louis, venaient de croiser une procession qui défilait lentement portant en tête une bannière que monsieur Joseph Serré de la Colombe, aumônier des milices avait rapportée de Villemarie. Comme madame de Ramand le fit remarquer à sa fille, il y avait une sorte de sérénité sur les visages.

C'est à ce moment qu'une commotion formidable ébranla le roc. Gourdainne sursauta, saisit le bras de sa mère.

— Quoi, ma fille, vous tremblez, dit celle-ci. Vous laissez les gens du commun vous donner l'exemple!

Et de fait la procession avait continué à avancer de la même marche lente. Gourdainne se reprit, resta immobile à côté de sa mère qui attendait que la procession fut passée pour la suivre. Une prière lui montait aux lèvres, la même qui était dans le cœur de tous les habitants de Québec à ce moment-là.

La canonnade continuait. Elle était si nourrie qu'on aurait dit un gigantesque



Fleurs d'Oranger

POUR UNE DÉBUTANTE WOODBURY

CUPIDON, LEUR FACTEUR de trois années... apportant les lettres de là-bas, a conduit ce couple de Montréal de l'idylle jusqu'à l'autel. Elle: Mabel Lucille Holland, fine fleur des Débutantes Woodbury. Lui: ex-officier Thomas Mitchell Mills. Oh, jour béni!



1. Douce et tendre — la musique demandée par "Mitch" qui va être démobilisé. Oui, fiançailles pour une Débutante Woodbury au teint "doux et tendre", grâce au merveilleux Woodbury.



2. Folle de disques, elle en a collectionné quand "Mitch" était là-bas. Son préféré? "Reste aussi douce que tu es", Mitchell, l'air ravi, approuve évidemment. Ça vous étonne?



3. Teint vif et rayonnant... Mabel décrit l'effet de son Cocktail Woodbury quotidien. "Je massage légèrement avec Woodbury. Rinçage chaud, puis froid. Merveilleux Woodbury!"



POUR LA PEAU DOUCE AU TOUCHER

4. Bien sûr! La peau est plus douce, plus lisse avec Woodbury. Fait pour la beauté, en pain seulement — contient un ingrédient spécial pour la douceur et l'idylle. Essayez-le!

(Fabrication Canadienne)



SCHÉHÉRAZADE

Disques Columbia
Série D32 — \$8.25

VOICI la musique féérique d'un fabuleux pays oriental qui vous transportera dans des pays fantastiques. Rimsky-Korsakov expliqua sa partition comme suit: "Le Sultan Chehriar, persuadé de la fausseté et de l'infidélité de toutes les femmes, a juré de mettre à mort chacune de ses femmes après la première nuit. Mais la Sultane Schéhérazade sauva sa vie en lui racontant des contes féériques qui s'égrenerent durant mille et une nuits." La musique a admirablement bien capté l'atmosphère de cette légende des Mille et Une Nuits, et l'enregistrement sur disque par Rodzinski et l'Orchestre de Cleveland a mérité les éloges des critiques dans tout le continent.



ALBUM HARRY JAMES

Quatre disques de dix pouces qui sont parmi les meilleurs qui aient jamais été enregistrés par ce virtuose du cornet: Flight of the Bumblebee; Carnival de Venise; You Made Me Love You; Dodger's Fan Dance; Trumpet Rhapsody (2 parties); Trumpet Blues; One O'Clock Jump. No A27 — \$3.50.

Columbia

Les disques
"Masterwork"

sont faits au Canada
à London, par

Sparton

"La Voix Radiophonique
la plus riche"

Empêchez bébé de renifler

Mentholatum empêche bébé de renifler... calme l'irritation nasale... débarrasse la tête et le nez et les garde libre. Pots et tubes 30c. V-11F

Soulagement rapide ou argent remis

MENTHOLATUM
réconforte tous les jours

roulement de tonnerre. Le bruit terrifiant emplissait l'immense vallée. Les détonations retentissaient de montagne en montagne, d'un côté jusqu'à la côte des Alleghans, de l'autre jusqu'à celle des Laurentides. D'épais nuages de fumée, traversés d'éclairs, roulaient sur le fleuve et le long des pans escarpés de la ville.

La procession avançait toujours comme si de rien n'était. Madame de Ramand et sa fille entrèrent à sa suite dans la cathédrale, firent une prière et ressortirent. Gourdain se sentait maintenant presque aussi calme que sa mère.

Elles trouvèrent Jean-Louis qui examinait la rade à l'aide d'un télescope, entouré par un groupe de gamins auxquels il racontait ce qu'il voyait:

— Le mât-amiral est coupé en deux; le drapeau-amiral avec sa croix-amiral est tombé à l'eau. C'est monsieur de Longueil...

— Donne-moi ça, dit madame de Ramand de sa voix autoritaire.

Elle ajusta le télescope avec autant de calme que si des boulets ne sifflaient pas au-dessus de sa tête, essayant d'abattre le tableau de la Sainte-Famille que monseigneur de Laval avait fait suspendre devant le clocher de la cathédrale.

Elle regardait avec une attention passionnée. Quand elle abaissa le télescope, ses yeux brillaient:

— Des jeunes gens à la nage et en pirogue sont allés ramasser le drapeau-amiral sous le feu de l'ennemi. Quelle ville! quel pays!

Elle ne dit plus un mot jusqu'à leur arrivée à l'Hôtel-Dieu. Gourdain n'entendait plus ce bruit qui l'avait fait trembler si fort, ne voyait plus rien que le visage absorbé de sa mère. D'abord Colombe, puis ces jeunes gens... Michel s'était-il trouvé parmi eux... De toute façon, sa mère découvrait le Canada.

La soeur Saint-Ignace les accueillit par un: "Nous sommes plus mortes que vives", que son apparence ne justifiait pas du tout. Elle avait plutôt l'air d'un vieux soldat qui vient de renifler la poudre tandis qu'elle roulait des bandes d'un geste rapide.

Soeur Magdelaine, la soeur jardinière, entra accompagnée de Colombe. Soeur Magdelaine avait les larmes aux yeux:

— Les soldats ont volé tout notre bois et mis notre beau jardin au pillage. Et monsieur de Frontenac qui avait promis de venir avec une suite nombreuse pour régaler les pauvres, le 30 octobre! Comment le recevrons-nous?

— Dieu y pourvoira. Tout nous paraîtra doux tant que nous ne tomberons pas aux mains de l'ennemi. Pourquoi tenez-vous votre robe de cette façon? continua soeur Saint-Ignace, s'adressant à Colombe.

Celle-ci montra que tout un pan de la robe était déchiré.

— C'est un boulet qui a mal fait son travail, dit-elle en souriant. Il en est tombé des quantités dans le jardin. Il me semble que si nous les faisons transporter aux batteries de la ville, ils y seraient plus utiles que dans nos légumes.

— Excellente idée. Occupez-vous de cela immédiatement.

— Je vais avec vous, dit madame de Ramand. Gourdain, allez donc dans la cuisine où on manque de bras.

Gourdain obéit. Malgré le bruit assourdissant, malgré le danger, elle se sentait le coeur en fête. Sa mère et Colombe! A la cuisine, elle apprit qu'il y avait eu un débarquement à Beauport, que le seigneur de la Touche et le chevalier de Clermont avaient été tués et que le

commandant des milices, Nicolas Juchereau de Saint-Denis avait eu le bras cassé par une balle.

Et c'était à Beauport que se trouvait monsieur de Ramand! Soeur Magdelaine, qui avait l'impression qu'on était en train de venger ses salades expliquait les opérations. Les Canadiens se battaient à la manière indienne profitant de la moindre pierre, du moindre arbre, de la moindre broussaille; guerre de ruse et de souplesse où ils excellaient. Gourdain essayait de se représenter son père se battant de cette façon. Elle n'y arrivait pas. Elle le voyait très bien monté sur un beau cheval, s'élançant sabre au clair à la tête de son régiment; mais non se coulant comme une couleuvre d'abri en abri.

Les provisions s'épuisaient. Il fallait couper le pain en tout petits morceaux, mettre beaucoup de bouillon dans les écuelles de soupe aux légumes, diviser les pommes cuites. Cela faisait pitié de voir ces grands gaillards se contenter d'aussi peu.

Colombe apporta la nouvelle que des blessés venaient d'arriver. Les religieuses qui avaient toutes des frères et des cousins à Beauport l'entourèrent. Non, personne de leur connaissance ne se trouvait parmi eux. La jeune novice se rapprocha de Gourdain.

— Votre mère fait de la charpie. Elle vous prie de continuer vos présentes occupations. Un des hommes qui ramenaient les blessés m'a dit que Michel aussi se trouve à Beauport. Il a dit de m'assurer qu'il n'avait qu'une idée en tête. Je crois que ce message vous est destiné plutôt qu'à moi.

Son sourire était si doux; c'était comme une promesse de Michel lui-même. Elle était déjà partie mais le rayonnement de sa présence restait. La canonnade continuait toujours; Gourdain l'entendait à peine; elle épluchait ses légumes avec une secrète allégresse.

* * *

La nuit fut calme. C'était étrange ce silence après le bruit assourdissant de la journée. Linette (son bébé avait presque figure humaine) apprit à Gourdain qu'on n'avait à déplorer qu'une seule mort; celle d'un jeune homme tué sur les remparts.

"Une mort, c'est encore de trop," pensait Gourdain en se déshabillant lentement car elle était épuisée de fatigue et chaque geste lui pesait. Qu'avait-on fait aux Bostonnais pour qu'ils viennent ainsi essayer de détruire la ville? Pourquoi les hommes ne voulaient-ils pas vivre en paix? La vie était une si bonne chose.

* * *

Quoi de plus monotone qu'un siège? pensait Gourdain en reprenant ses occupations de la veille et de l'avant-veille. La canonnade avait reprise mais plus molle, moins nourrie. Les nouvelles couraient. Le bateau-amiral dont le grand mât et le mât de misaine avaient été brisés la veille, était percé de boulets et plusieurs bateaux ennemis ne se portaient plus mieux. L'un des plus gros qui faisait eau de toutes parts s'était retiré derrière la pointe de l'île d'Orléans. Mais ça chauffait à Beauport. Ça chauffe à Beauport, se répétait Gourdain. Que d'anxiété dans ces quelques mots!

Enfin arriva la grande nouvelle. La flotte ennemie avait levé l'ancre. Les bâtiments défilaient maintenant vers l'île

d'Orléans. Il était temps car il faisait si froid que la glace s'était formée à un pouce d'épaisseur. Les canons de terre étaient devenus inutiles et les messieurs de Sainte-Hélène et de Maricourt étaient repartis à Beauport.

Beauport: Le mot glaçait toute joie dans le coeur de Gourdain. Monsieur de Frontenac y commandait en personne à la tête de trois bataillons. Et son père et Michel se trouvaient au plus fort de la mêlée et elle les connaissait assez tous les deux pour savoir qu'ils payaient de leur personne. Par moments, ils lui semblaient invulnérables. Rien ne pouvait lui toucher. A d'autres, elle ne pouvait que prier silencieusement.

Le soir tombait. Il faisait clair dans la grande cuisine à cause de l'immense feu dans la cheminée. Il ne restait plus que quelques pains à faire cuire et le travail de la journée serait terminé. Gourdain se laissa tomber sur un escabeau. Elle n'en pouvait plus. Elle suivit la danse des flammes dans l'âtre. Quelques-unes se dressaient comme de grandes dames orgueilleuses; d'autres léchaient la grosse bûche en ayant l'air de beaucoup s'amuser.

— Gourdain, dit une voix douce. C'était Colombe. Il y avait tant de tristesse dans sa voix qu'avant même d'avoir tourné la tête, Gourdain sut qu'un malheur était arrivé.

— Votre père. On vient de le ramener. Il est grièvement blessé. Il vous demande.

Gourdain se leva d'un bond et suivit la jeune novice dans les corridors peints à la chaux qui lui semblaient longs, longs à n'en plus finir.

Monsieur de Ramand était étendu, les traits déformés par un rictus de douleur. Le beau visage de sa femme penché au-dessus du sien était immobile et pâle, dénué de toute expression. Le comte ouvrit des yeux ternes, ses lèvres sèches remuèrent. La jeune fille se pencha pour entendre:

— E...pou...sez Michel, dit-il. Il referma les yeux, épuisé par l'effort. Elle posa des lèvres tremblantes sur le front mouillé de sueur.

— Laissez-nous Gourdain, dit madame de Ramand avec douceur.

Colombe qui l'attendait dans le couloir l'accueillit par un regard anxieux. Gourdain eut de la peine à parler; les sanglots l'étranglaient:

— Il veut bien que j'épouse Michel. Oh ma soeur, une si bonne nouvelle à un moment si tragique. Je ne sais même pas ce qu'il a.

— Son bras est en très mauvais état. Il va falloir l'amputer. Je n'ai pas voulu vous le dire avant. Lui-même ne le savait pas. Votre mère doit être en train de lui dire.

Doucement, la jeune novice entraînait Gourdain.

— Il faut aller faire de la charpie; nous en manquons.

Les larmes aveuglaient la jeune fille mais les mouvements mécaniques de ses doigts la calmaient un peu. Colombe disait:

— Votre père est un héros. Il a été blessé au bras gauche ce matin mais il n'a pas voulu quitter la bataille. Il s'est contenté d'un pansement de fortune. Il était toujours en avant. Michel a été le chercher sous les balles quand il a été blessé à la jambe. Cette seconde blessure n'est pas grave. C'est la première qui donne des inquiétudes. Nous avons un excellent chirurgien. Monsieur de Ra-

C'est la
pointe
qui
compte!

Quand il s'agit de crayons, c'est la pointe que vous devez considérer. La pointe de tout VENUS VELVET est douce et forte. Vos employés de bureau ne perdent pas de temps et ne s'impatientent pas quand vous exigez des Venus VELVET pour leur usage. Essayez-les... vous les exigerez!

5c Les Venus VELVET sont de meilleurs crayons... bien qu'ils ne coûtent que 5c.



VENUS-VELVET - CANADA - 6557 - HB

10F
**CRAYONS
VENUS
VELVET**

Venus Pencil Co. Ltd., Toronto, Ont.



**La Salsepareille
de Bristol**
Aide à Soulager
des conditions
impures du sang

Des clients satisfaits trouvent que ce composé centenaire de certaines herbes, écorces et racines agit comme correctif des taches cutanées causées par l'impureté du sang.

mand a été ramené par deux sauvages. Ce sont eux qui nous ont donné les détails. Il aurait aimé la façon dont ils parlaient de lui. Ils ne tarissaient pas d'éloges.

C'était vrai que son père aimait les sauvages, qu'il enviait à monsieur de Frontenac l'ascendant qu'il avait sur eux.

— Ayez confiance, Gourdaïne, disait Colombe.

— Vous m'avez bien tout dit?

Colombe n'avait pas tout dit: on craignait la gangrène. Il serait toujours temps de le dire. Dieu lui pardonnerait ce mensonge.

— Mais oui. Priens pour lui, Gourdaïne.

Les doigts de la jeune fille continuaient à effiloche le linge. La prière, la présence consolante de Colombe avaient amené dans son âme une sorte d'engourdissement. Son père subissait en ce moment une dangereuse opération. Michel était en danger. Les trois tournaient dans sa tête, vides de sens.

La mère Saint-Ignace entra. Les doigts de la jeune fille se mirent à trembler convulsivement; tout se brouilla devant ses yeux.

— Monsieur votre père est sauvé, dit la religieuse.

— Sauvé, répéta la jeune fille comme si elle avait peine à comprendre le mot miraculeux, le mot magique, le mot qu'elle attendait depuis de longues heures.

— Madame votre mère va passer la nuit à son chevet. Elle vous prie de rentrer à la maison lorsque Jean-Louis viendra vous chercher et de faire votre possible pour bien dormir. Il faut à notre malade le calme le plus complet. Vous pourrez le voir demain.

Elle prit la charpie préparée et sortit.

— Quelle joie, dit Colombe dont la figure grave s'éclairait à l'idée du bonheur de son amie.

Gourdaïne ne put que balbutier:

— Que... que je suis bête.
Et elle éclata en sanglots.

CHAPITRE XII Le blessé

La ville de Québec était en liesse. Le son grave des cloches emplissait l'air, le roulement des tambours avait quelque chose de triomphant, la musique aigrelette de fifres mettait sa note gaie dans tout ce tintamarre. La sainte Vierge était proclamée libératrice du Canada.

Gourdaïne, suivie de Jean-Louis, allait voir son père à l'Hôtel-Dieu. Elle n'avait pas pu résister au désir de passer par les remparts pour contempler la rade, encore plus belle maintenant qu'elle était débarrassée de la flotte ennemie. Elle descendait la rue de Buade, humant l'allégresse qui flottait dans l'air. Que c'était beau de voir partout les gens se réjouir et remercier Dieu!

Elle n'avait revu son père qu'une fois. Il traversait une crise morale, en proie au plus violent désespoir. Il avait adressé à sa fille un fantôme de sourire et lui avait dit d'un ton amer.

— Ne posez pas vos beaux yeux sur une ruine.

— Une ruine qui va encore me causer bien des mauvais moments, avait dit madame de Ramand en souriant.

Gourdaïne n'avait pas compris comment sa mère pouvait avoir l'air si calme, si serein; ni pourquoi elle avait fait apporter à l'Hôtel-Dieu trois de ses plus belles robes. Linette, consultée à ce sujet, avait dit:

— Madame la comtesse sait ce qu'il faut à monsieur le comte. Oh mademoiselle, regardez comme Victor est mignon quand il sourit. C'est le portrait tout craché de son père dans les bons moments.

La conversation de Linette revenait toujours à ce gros poupon que Gourdaïne, en elle-même, continuait à trouver fort peu intéressant.

L'Hôtel-Dieu avait repris son allure de sainte et calme maison. Gourdaïne espérait trouver Colombe en route. Mais il n'en fut rien. Elle n'avait pas vu Michel non plus. Ce qui était étrange et ce qu'elle ne comprenait pas du tout, c'est qu'elle se sentait à cet endroit d'une grande

sérénité. Elle, qui pendant toute une année, n'était jamais sortie sans chercher du regard une certaine silhouette, alors qu'elle le savait bien loin, aujourd'hui qu'une rencontre aurait été possible avait marché bien sagement, les yeux baissés, sans regarder ni à droite, ni à gauche. D'où lui venait ce calme inexplicable?

En revanche, elle avait un peu peur de revoir son père. Il n'était que trop facile de deviner quel serait l'état d'esprit de ce vaillant militaire qui aimait l'odeur de la poudre, de ce char-

mant cavalier qui ne détestait pas produire de l'effet dans un salon.

Sa mère lui ouvrit la porte. Son visage était creusé par la fatigue, mais son sourire était radieux, ses beaux cheveux soigneusement coiffés et elle portait une splendide robe de velours rouge qui faisait ressortir son teint mat.

— Regardez, ma fille, comme votre père a bonne mine.

Bonne mine était beaucoup dire. Le visage du comte était pâle et marqué de rides que sa fille n'y avait jamais vues. Il ne portait pas de perruque et ses cheveux étaient presque gris. Mais son sourire n'était plus le fantôme de sourire qui faisait peine à voir.

— Je suis heureuse de vous voir si bien rétabli, mon père, dit la jeune fille l'embrassant sur le front.

— Mais oui, ce qui reste de ma personne est en fort bon état. Et regardez ce que mes amis sauvages m'ont envoyé. D'un coup de menton, il désignait un collier de porcelaine sur la table de nuit.

— Monsieur de Frontenac, qui est venu me voir hier, m'en a fait bien des compliments. C'est un grand honneur qu'on a fait à votre père, mademoiselle ma fille.



**Vous avez eu
120 secondes
pour répondre**

(Réponses de la page 24)

- 1.— Doctrine des iconoclastes ou membres d'une secte religieuse qui proscrivait le culte des images
- 2.— Science des images produites par la peinture, la sculpture et les autres arts plastiques.
- 3.— Adorateur d'images
- 4.— Explication des images, des statues, des monuments anciens.
- 5.— Celui qui s'occupe d'icologie.

**MOI, MAUVAISE
HALEINE?**



**Non! les bébés n'ont pas
mauvaise haleine, mais
c'est le cas de
76% des adultes!**

Des épreuves scientifiques établisent indubitablement que, dans 7 cas sur 10, la **POUDRE DENTIFRICE COLGATE** enraye rapidement la mauvaise haleine!

ECONOMISEZ! Comparée à d'autres marques bien connues une grosse boîte de Colgate vous procure jusqu'à 30 brossages supplémentaires et la boîte géante, jusqu'à 46 brossages supplémentaires—cela sans un sou de plus!

FUMEURS! L'emploi de la Poudre Dentifrice Colgate est un des moyens les plus faciles de combattre l'haleine et les taches occasionnées par le tabac! Achetez Colgate aujourd'hui!

**POUDRE DENTIFRICE
COLGATE**
25c 40c



**PURIFIE L'HALEINE
TOUT EN
NETTOYANT LES DENTS**



LES SUCRETS sont des pastilles pour la gorge qui agissent comme un gargarisme, contiennent de l'hexylrésorcinol, et sont germicides. Cet analgésique unique calme aussi rapidement les gorges irritées. Goût de bonbon agréable. Chaque pastille enveloppée séparément. Chez votre pharmacien!

'SUCRETS'
PASTILLES ANTISEPTIQUES POUR LA GORGE

Nerfs Surexcités
CALMES... après les excès de la veille

LAMBLY
POUDRE CONTRE
LE MAL DE TÊTE



(Photo Bruck, Silk, Mills)

La robe est superbe et par un choix judicieux de la couleur, elle sera encore plus chic parce que plus seyante.

DEPUIS toujours que la couleur influe sa magie toute puissante sur les émotions des humains, les femmes généralement ont oublié de s'en faire une alliée et une amie.

Porter du jaune quand il pleut parce que le jaune remplace le soleil; du vert quand il fait chaud pour avoir une illusion de fraîcheur; du bleu pour se donner le réconfort ressemblant à un ciel serein, tout cela c'est tirer parti de l'influence des couleurs.

— Mais toutes les couleurs ne vont pas à tout le monde!

— Vous retardez, ma chère! Au contraire, tout le monde peut porter du bleu, du jaune, du vert ou du rouge.

— Allons, donc! Vous. Comme si moi, je pouvais porter du vert. J'ai l'air d'une déterrée dans le vert!

Pardon! Le ton du vert de la robe que vous venez d'essayer n'était pas le vôtre, je veux le croire. Mais il existe certainement une teinte de vert, plusieurs probablement, qui vous iraient à ravir. A vous de les trouver.

A vous de trouver le bleu qui vous va. Et le ton de rouge qui met de la couleur à vos joues et des lumières dans vos yeux.

Pauvre rouge!

Toutes les femmes les adorent mais combien peu d'entre elles savent choisir et distinguer. Les plus timides s'abstiennent tout simplement. Des plus hardies ne font même pas mine de faire la différence et le monde est troublé par des rouges discordants dont l'effet est criard.

PAR MADELEINE CARON

Et comme, malgré elle, le regard de la jeune fille se portait vers l'endroit où un léger affaissement de la couverture marquait l'absence du bras gauche:

— Bon, la voilà prête à pleurer; il va falloir que je la console. Mademoiselle, sachez que votre manchot de père va avoir une vie fort heureuse en ce monde. Monsieur de Frontenac m'a donné une mission importante à remplir et votre mère s'est fait belle indiquant par là que je suis un homme précieux. Mais laissons là mes affaires et parlons un peu des vôtres qui vont si bien que je m'en frotte les mains, en imagination, naturellement. Ma fille, nous allons vous fiancer à mon sauveur. Votre expression de surprise heureuse est tout ce qu'il y a de plus charmant. Mais ce gros manteau est bien disgracieux. Ma toute belle, ajustez donc un peu votre fille. C'est une chose à laquelle vous vous entendez à merveille.

Souriante, madame de Ramand aida sa fille à enlever son manteau, arrangea les boucles rebelles, disposa les plis de sa jupe. On gratta à la porte.

C'était Michel et lui aussi avait soigné sa tenue pour l'occasion. Habit bleu, justaucorps et bas blancs, souliers à boucles. Il baisa la main de madame de Ramand avec une aisance parfaite, s'inclina devant Gourdaïne, fit ses compliments au comte.

— Eh bien, s'écria celui-ci, vous voilà bien différent de ce que vous étiez la dernière fois que je vous vis, couvert de poudre, les vêtements en lambeaux et une barbe de deux jours.

— Tenue appropriée à la besogne que nous faisons à ce moment-là, dit le jeune homme.

La voix de monsieur de Ramand se fit grave:

— Agenouillez-vous mes enfants et recevez ma bénédiction.

— Et vous avez aussi la mienne, dit madame de Ramand d'une voix que l'émotion rendait rauque.

C'était un moment inoubliable que cette cérémonie si simple. Les jeunes gens étaient très émus quand ils se relevèrent. Le comte fut le premier à recouvrir son sang-froid.

— Mon Dieu, ma toute belle, regardez-moi ces étourneaux, comme ils ont l'air penauds. Vous vous rappelez, mon cher cœur, comme vous et moi, nous sûmes nous débarrasser de nos parents en pareille occasion?

— Allez écouter le Te Deum à la cathédrale et si vous voyez soeur Marie-Catherine présentez-lui mes amitiés. Elle n'a pas peu contribué à me faire apprécier le reste de la famille, dit aimablement madame de Ramand.

Mais Colombe qui avait décidé qu'elle ne s'était que trop mêlée d'affaires mondaines demeura invisible.

* * *

Gourdaïne et Michel s'arrangèrent pour se trouver à la place même où ils s'étaient vus presque une année auparavant. Jamais les chants religieux ne leur avaient semblé plus beaux; jamais les paroles de monseigneur de Saint-Valier ne les avaient autant touchés.

EPILOGUE

7 novembre 1691

Pour la troisième fois, Gourdaïne avait vu naître et mourir les splendeurs d'un automne au nouveau-monde. Mais cette fois, c'étaient ses arbres à elle qui avaient revêtu ces couleurs somptueuses et qui maintenant tendaient vers le ciel de

grands bras décharnés. Le paysage qu'elle voyait de la fenêtre de ce que madame de Ramand refuserait certainement d'appeler un salon n'était pas triste. La neige, sur l'épaule, brandissant une demi-douzaine d'habitants avec une grâce de conte de fées. Les maisons de bois des colons que Michel avait eu la chance de trouver si facilement étaient très joliment groupées.

Michel traversait la cour son mousquet sur laquelle se jouait un soleil tardif, ne de perdrix qu'il montrait ainsi à Jacques Lenoir qui fumait sa pipe à sa fenêtre comme d'habitude.

Gourdaïne sourit en pensant à ce que tout ce que son mari avait mis dans sa vie; à ses tendresses secrètes, à sa rudesse qui la faisait se sentir si délicieusement féminine, à cette soudaine lueur qui mettait dans ses yeux clairs quelque chose de chaud, de vibrant; à ses faiblesses aussi, les prétextes qu'il trouvait pour aller à la chasse alors que tous les garde-mangers étaient bourrés à craquer, ses petites vanités d'homme fort.

— Sont-elles belles? dit-il en entrant, agitant les perdrix.

— Magnifiques, dit Gourdaïne les saisissant avant qu'il n'ait eu le temps de les jeter sur un des beaux fauteuils de velours rouges. Il est temps de vous habiller. Mes parents vont arriver d'un moment à l'autre.

— C'est donc pour cela que vous êtes si jolie. Que tout ce bleu vous va bien. Il y a des siècles que je ne vous ai vue.

Il l'attrapa par la taille, l'embrassa dans le cou. Elle se dégagea en riant:

— Ma mère va dire que j'ai épousé un sauvage.

— Pas du tout. Je vais mettre mon habit de cérémonie, épée au côté, comme si j'allais faire hommage à monsieur de Frontenac.

Ce ne sera pas de trop pour la comtesse de Ramand, dit la jeune femme d'un ton sérieux.

Il alla suspendre son mousquet au-dessus de la cheminée, se retourna, très grave soudainement:

— Gourdaïne, que va-t-elle penser de notre installation? Est-ce que je tiens ma promesse? Est-ce que je vous rends heureuse?

— Que de questions inutiles! Avouez que vous cherchez tout simplement à retarder le moment de passer votre bel habit.

Mais l'expression de son visage démentait la légèreté de ses paroles et le jeune homme y trouva la réponse qu'il désirait. Il grimpa les escaliers avec une prodigieuse rapidité. Gourdaïne alla porter les perdrix à la cuisine, les donna à Martine qui bougonna d'abord mais qui se radoucit quand la jeune femme lui eut rappelé combien monsieur de Ramand en était friand quand elles étaient préparées d'une certaine façon dont elle seule avait le secret.

* * *

La jeune femme considéra la grande salle d'un oeil affectueux. Elle en aimait les contrastes. Les beaux fauteuils rouges que sa mère lui avait donnés et les sièges de bois confectionnés par Mathurin Jacques; les tapisseries venant de France et ce petit tapis que Colombe avait fait et qu'elle avait cloué au mur parce qu'il était bien trop joli pour qu'on marchât dessus, les belles assiettes de porcelaine qui ornaient le dessus de la cheminée et les trois mousquets qui les surmontaient, le banc rustique pour les soirs où on

avait beaucoup de visite et son épinette délicatement peinturlurée. C'était comme une union de la vieille et de la nouvelle France.

Et tout reluisait. Linette même ne trouverait rien à critiquer Deux vrais citadins. Linette et Jean-Louis. Ils avaient refusé les terres que Michel voulait leur donner avec une horreur mal dissimulée. Impossible d'imaginer Linette sans ses bavardages chez le boulanger ou Jean-Louis sans son verre de bière à la taverne. Ce qui était une chance. Qu'aurait fait madame de Ramand sans eux?

Le premier regard de madame de Ramand comme celui de Linette irait vers sa taille légèrement alourdie...

* * *

— Les voilà, les voilà.

Tous les colons s'étaient mis au pas de leur porte pour assister à l'arrivée de la carriole. Monsieur de Ramand se dépêtra des fourrures amoncelées sur lui et leur envoya un grand salut. Les autres passagers descendirent plus posément, Linette portant avec orgueil un gros bébé joufflu. Ce furent des saluts et des exclamations à n'en plus finir puis on entra dans la grande salle.

— Votre désert est charmant, dit la comtesse, mais...

Et son regard amusé se posa sur le banc rustique.

Les jeunes l'adorent, dit Gourdain en riant. Cela leur donne l'occasion de s'assoier tout près l'un de l'autre.

— Et c'est si bien tenu, s'écria Linette.

— Mon travail, dit Gourdain en riant. Vous savez qu'on ne peut faire sortir Martine de sa cuisine et mes Hurons me casseraient mes assiettes.

— Vous n'avez pas changé, dit la comtesse. Mais il y avait beaucoup d'affection dans sa petite moue de désapprobation.

— Demain, nous irons chasser, n'est-ce pas mon gendre, dit monsieur de Ramand montrant les mousquets.

— Je regrette mais c'est impossible. Demain, les censitaires viennent me payer leur cens et rente, répondit Michel.

— Ah que voilà une belle coutume! dit madame de Ramand.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Michel en riant. Cela me coûte plus cher qu'à eux, ils m'apportent un chapon ou un minot de grains et en échange je leur donne la fête toute la journée.

Madame de Ramand ne put s'empêcher d'agiter la question qui avait causé tant de trouble.

— Au fond votre titre de seigneur n'est pas quelque chose de très sérieux.

— Mais si. C'est moi qui rend la justice en ces parages.

— Vous auriez dû le voir cet été, dit Gourdain, assis sous un chêne comme Saint-Louis.

— Ce n'était qu'un érable, fit observer Michel.

— Mais alors, vous représentez le roi, s'écria la comtesse.

— Pas le moins du monde. Ceci est la fonction du capitaine de milice. Je l'ai choisi parce qu'ils est bon violoneux et les colons l'ont accepté pour la même raison.

— Je n'y comprends plus rien, s'écria la comtesse ahurie.

— N'essayez pas, ma toute belle, s'écria le comte. Je comprends encore moins comment Michel a pu bâtir une maison, défricher je ne sais combien d'arpents, établir des colons tout cela en l'espace d'une année.

— C'est le nouveau monde, dit Gourdain gravement.

C'était la veillée. Des chandelles allumées étaient disposées un peu partout, mais c'était un luxe inutile. Le grand feu de bois dans la cheminée aurait fourni assez de lumière à lui-tout seul. Tous les Jacquet étaient là et tous les colons des environs. Il y avait six couples sur le fameux banc. Tout le monde était vêtu de la solide étoffe du pays. Les femmes avaient ajouté quelque ruban ou dentelle à l'encolure et aux manches et cela leur donnait un air propre et coquet.

Madame de Ramand avait changé. Elle s'était attachée à la religion de toute la force de son âme passionnée et ceci avait mis dans sa vie une grande douceur. Elle avait découvert pendant le siège que "les gens du commun ont du bon". Avoir une parente comme domestique lui avait d'abord paru intolérable et c'était elle qui avait suggéré à Michel d'offrir des terres à Jean-Louis. Mais la situation s'était vite réglée à la satisfaction de tous grâce au tact de Linette qui jouissait infiniment de la chose mais se gardait bien de n'en rien montrer. Et elle avait découvert que son mari l'aimait. Elle pouvait sourire quand comme, en ce moment par exemple, il faisait à une jeune habitante des compliments extravagants qui faisaient rire tout le monde.

Après les récits de chasse qui avaient vite dégénéré en vantardises et histoires impossibles ponctuées de grands éclats de rire, Gourdain s'était mise à son épinette. Sa mère eut un moment de regret en entendant la voix pure et jeune jouer avec ces airs légers. Elle aurait pu chanter dans un salon élégant au lieu de cette salle de ferme; pour de nobles dames et seigneurs au lieu de colons un peu frustrés. Mais les dames et seigneurs auraient bavardé entre eux au lieu de l'écouter avec cette flatteuse attention. Et y eût-il eu un Michel pour la regarder avec cette admiration passionnée? Non. Le choix extraordinaire de sa fille était justifié.

Gourdain, qui savait fort bien que le capitaine de la milice attendait avec impatience l'occasion de montrer ses talents, commença: A la claire fontaine, que le violon s'empressa d'accompagner et que tout le monde reprit en refrain. Beaucoup d'autres chansons suivirent. Les voix des hommes tonnaient à faire éclater les poutres du plafond. Madame de Ramand qui avaient d'abord trouvé ce déploiement de bruit un peu vulgaire ne put résister au rythme entraînant d'Alouette.

Puis on dansa, une courante d'abord en l'honneur de monsieur et madame de Ramand qui ouvrirent le bal avec dignité; puis des bourrées vigoureuses et enfin une farandole tellement folle qu'on ne pouvait plus danser à force de rire.

* * *

Dans leur chambre blanchie à la chaux madame de Ramand dénouait la cravate de son mari. Elle aimait lui rendre ses services qui en faisaient un peu son enfant.

— Eh bien, ma toute belle, que vous semble de cette soirée dans un désert, dit le comte la figure encore illuminée de toute cette joie.

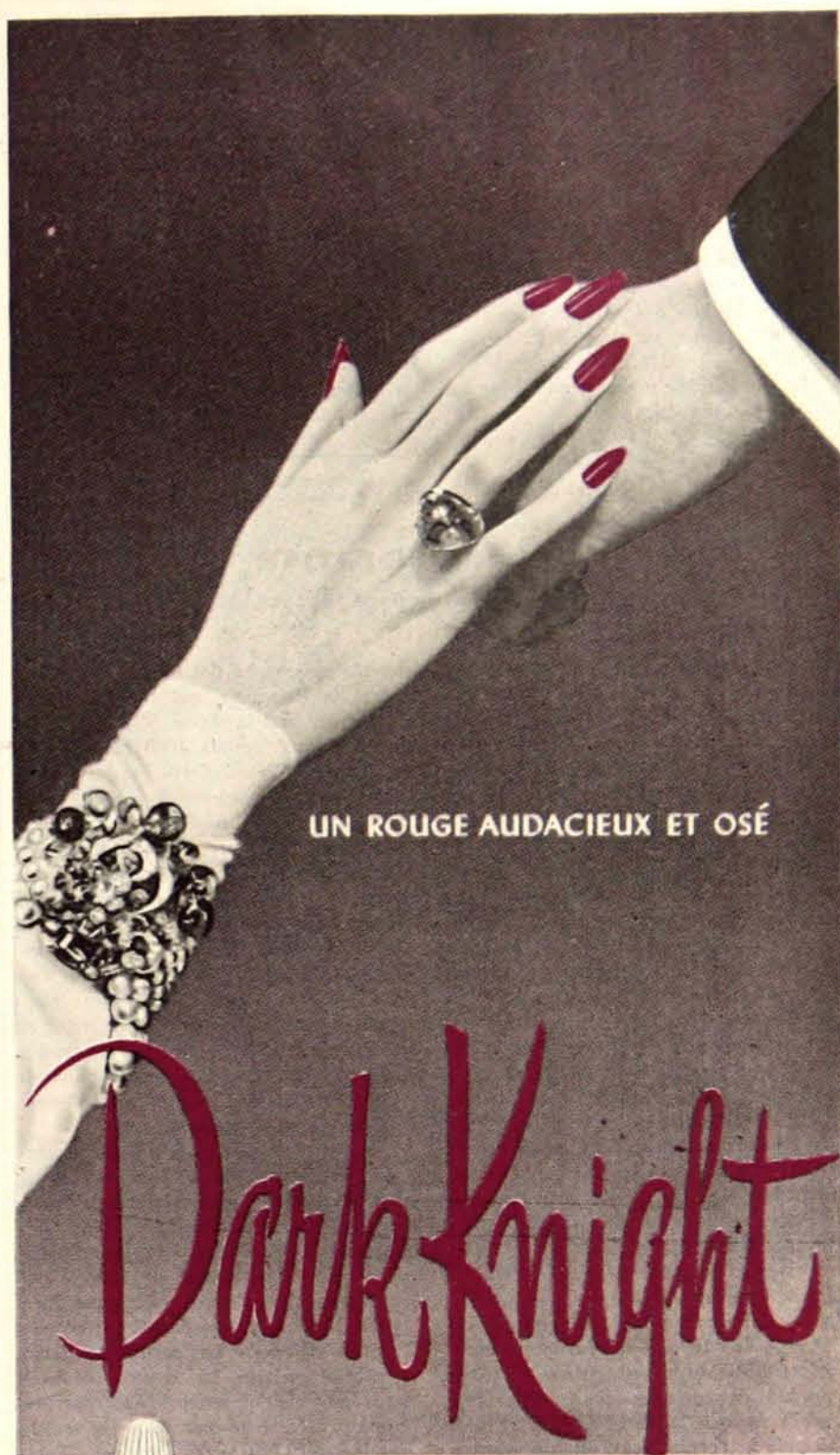
— Un peu bruyant mais fort joyeux.

— Avouez que vous ne vous êtes jamais autant amusée.

— Ma foi, oui.

Et conciliant ses anciens préjugés et ses nouvelles découvertes, elle ajouta:

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas donner une seigneurie par le roi en récompense de vos services? Nous l'appelle-



UN ROUGE AUDACIEUX ET OSÉ



de Peggy Sage

• Un rouge sombre et mystérieux, adouci par les âges, pour donner à la mode de la nouvelle saison une beauté riche et héraldique... dans le poli "Shimmer-Sheen" —le poli qui étincelle comme l'épée d'un ténébreux Chevalier, scintille comme les bijoux de sa Dame et trahit la chaude pression de sa main sur la sienne.

Aux pharmacies et magasins à rayons 50¢.

SALON À NEW-YORK
50 East 57th Street

SALON À PARIS
7, Place Vendôme

SALON À LONDRES
130 New Bond Street

rons Ramand et notre petit-fils pourra conserver le nom et peut-être le titre.

Le comte voyait plutôt son petit-fils en coureur des bois. Mais après tout, comme Michel l'avait montré, les deux pouvaient s'arranger.

— Mon cher cœur, dit-il en lui baisant la main, vous n'avez que des idées admirables.

Gourdain se coiffait pour la nuit. Michel, à la fenêtre, contemplait son domaine sous la lune, par ancienne habitude de coureur des bois qui veut s'assurer avant de s'abandonner au sommeil qu'il n'y a pas d'ennemi rôdant aux environs.

La jeune femme roulait pensivement une boucle sur son doigt :

— Michel.

Il se retourna. Lui sourit :

— Pourquoi cet air si sérieux ?

L'AMÉRIQUE LATINE

(Suite de la page 17)

En tout, vingt pays, que la terre, le climat, le relief ont modelés pour en faire une mosaïque de couleurs, de ressources, de sentiments et de volontés. L'un des plus petits, le Nicaragua, a déjà l'étendue de l'Angleterre; le Brésil, qui est un monde à lui seul, contiendrait près de 93 fois le Portugal qui l'a découvert.

Quelle est l'apparence de cette terre? Le découvreur du Mexique, Fernand Cortez, de retour en Espagne où on lui demanda de décrire le pays qu'il venait de visiter, imaga sa réponse en crispant entre ses mains un rude papier. En effet, la terre de l'Amérique latine est accidentée. La surface du Mexique et de l'Amérique centrale est traversée du nord au sud par des chaînes de montagnes qui enclavent entre elles des plateaux; sur les versants oriental et occidental de ces montagnes, naissent les terres basses qui rejoignent rapidement la mer, l'Atlantique ou le Pacifique. Les montagnes, les Antilles ont suffisamment de terres planes pour permettre à l'homme d'y vivre économiquement.

La configuration de l'Amérique du Sud est celle de l'Afrique: renflement au nord, pointe effilée au sud-est, comme un triangle. Un sénateur américain a déjà affirmé qu'elle épousait la forme d'un jambon, et ajoutait-il, l'oncle Sam est une bonne fourchette. Du Pacifique à l'Atlantique, la montagne, la plaine et le plateau se succèdent et composent les trois éléments des replis terrestres. Les Andes longent la partie ouest sur une longueur de plus de 4000 milles, du Chili à la Colombie; par le Vénézuëla, elles rejoignent les hauteurs des Antilles. Leur largeur varie de 80 à 400 milles, et leur hauteur atteint parfois 20,000 pieds. A cause d'elles, le Chili, la Bolivie, le Pérou, l'Equateur et la Colombie tournent le dos à l'intérieur de l'Amérique du Sud et regardent vers le Pacifique. La construction du canal de Panama a contribué largement à améliorer les communications de ces pays avec l'Europe et l'est des Etats-Unis. La Colombie, comme d'ailleurs le Mexique et l'Amérique centrale, à l'exception toutefois du Salvador, possèdent des côtes sur l'Atlantique et sur le Pacifique.

Sur la pente orientale des Andes, débute la plaine, immense, une des plus grandes du monde, "plate comme une table de billard", signale Siegfried. Elle se divise en trois: la plaine de l'Orénoque, celle de l'Amazone et la pampa du sud. A l'est de l'Amérique du Sud, se trouvent

— Ne regrettez-vous pas votre vie errante parfois? La découverte d'une belle rivière, les courses dans les bois profonds, les... enfin toutes ces choses dont vous parliez à mon père ce premier soir où vous êtes venu à la maison.

Michel lui prit les mains. Ses yeux étaient infiniment plus éloquents que ses paroles.

— Non, jamais.

Et parce que le moment était lourd d'une émotion à laquelle il ne voulait pas se laisser aller, il ajouta légèrement:

Mais il ne me fallait pas moins d'une comtesse pour me consoler de ne plus être un coureur des bois... et qui joue de l'épINETTE.

(Reproduction autorisée en vertu d'une entente spéciale avec l'auteur.)

les plateaux: celui des Guyanes, du Brésil et la Patagonie, qui s'inclinent graduellement vers la plaine. S'élevant à une hauteur maximum de 4000 pieds ils ne sont donc pas aussi élevés que les Andes.

Des auteurs suggèrent de replier l'Amérique du Sud sur l'Amérique du Nord, en se servant de l'Amérique centrale comme d'une charnière. La ressemblance serait frappante. Mais si les lignes du relief et le système des eaux s'apparentent dans les deux Amériques, pouvons-nous en conclure que le panaméricanisme exprime une réalité concrète, que les caractères physiques devraient unir ce que l'histoire et la culture tendent à séparer? Il semble bien que l'absence d'une route panaméricaine ait donné jusqu'ici une réponse négative à cette question.

Le climat s'ajoute au relief, comme facteur déterminant de civilisation. Un si vaste territoire ne peut manquer de posséder des climats variés. La présence des tropiques, l'élévation du sol, le voisinage de la mer sont autant de raisons qui peuvent graduer l'échelle climatique. Bien que le Mexique repose dans les tropiques, l'altitude ne permet pas partout un climat torride et malsain. Là, comme en Amérique centrale, les terres basses sont peu propices à l'activité économique et sociale des hommes. Les terres hautes de l'intérieur serviront plutôt de refuges à la population, où le climat est plus agréable, plus aéré. Situées au même degré de latitude que le Mexique, les Antilles bénéficient cependant d'un climat essentiellement maritime.

Si la moitié de l'Amérique du Nord est trop froide, la moitié de l'Amérique du Sud est trop chaude. D'après le célèbre géographe français, Raoul Blanchard, celle-ci possède deux domaines: le domaine Atlantique, où la gamme normale des climats s'échelonne du nord au sud, depuis les tropiques jusqu'au cap Horn; le domaine Pacifique, beaucoup plus étroit, où les Andes viennent modifier cette ordonnance et où joue l'influence du Pacifique. Là où la température est énerve ou monotone, comme dans les terres basses ou dans la région de l'Amazone, les hommes graviront la montagne ou choisiront les prairies plus accueillantes. Suivant en cela la loi du moindre effort, qui prend en Amérique latine un sens profond, l'homme, l'homme blanc surtout, recherche les régions où la chaleur n'épuise pas les capacités du travailleur, où le sol donne un bon rendement sans qu'il

soit besoin de le fouiller trop péniblement. Ces régions seront surtout la partie méridionale du Brésil, les plaines de la rivière Plata et la vallée centrale du Chili, puissantes et progressives, à l'avenir prometteur. Les routes et les chemins de fer y sont plus économiques qu'ailleurs; l'industrie commence de s'y introduire, et déjà leurs relations avec le reste du monde prennent une ampleur considérable.

Il importe de distinguer en Amérique latine entre le territoire nominal et le territoire effectif, réel. Ici et là, des groupements de population, puis de grandes étendues où peu de personnes vivent permanemment. Citons à titre d'exemple le Chili, long de 2000 milles, dont 90% des habitants se retrouvent dans la vallée centrale, longue de 600 milles seulement et large de 25 à 30 milles. Là, comme en Uruguay, où toute la population est groupée en un seul noyau, l'unité nationale est possible, une société cohérente peut prendre forme et s'épanouir. Même s'il existe deux ou trois groupements de population, dans les limites d'un même Etat, comme en Argentine, les possibilités demeurent les mêmes, pourvu que les groupements soient reliés par un réseau de communications appropriées. La situation est différente là où les groupements vivent isolés, sans relations entre eux ou avec le monde extérieur, comme au Mexique. Cela crée des régionalismes profonds, que seul un régime politique fort, autoritaire peut contenir. Les régions de l'est du Pérou, de l'Equateur, de la Bolivie réussiraient difficilement à écouler les produits qu'elles pourraient tirer de leurs terres fertiles: les Andes empêchent l'unification des activités économiques des pays qu'elles traversent. Nombreux seront les obstacles à écarter avant que ces régions puissent être intégrées dans un tout uni et prospère.

Les caractères physiques du territoire, ses ressources, la facilité de communiquer avec l'extérieur appellent les hommes à s'établir dans des régions particulières; ils déterminent parfois leur mode de gouvernements. Ils fixent aussi la quantité des efforts qu'ils devront apporter à la conquête du sol et à son exploitation; ils influent sur leurs activités, agricoles ou industrielles. La majorité de la population de l'Amérique latine consacre ses activités à l'agriculture et à l'élevage. Alors que le sous-sol a jusqu'ici enrichi surtout l'étranger, la terre apporte au peuple sa nourriture. Bien que cette terre soit fertile, il n'a pas su dans le passé en tirer tous les profits, car ses techniques demeurent primitives et il ne cherche souvent à produire que pour sa seule subsistance. L'Amérique latine n'a pas de charbon, ce qui interdit jusqu'à un certain point son industrialisation au rythme des Etats-Unis ou de l'Angleterre. Pour toutes ces raisons, son économie demeure coloniale: elle exporte surtout des matières premières et importe des produits manufacturés en quantité relativement considérable.

Qu'il soit paysan du Mexique ou du Chili, marchand de Sao Paulo ou de Buenos Aires, le Latin de l'Amérique aime la terre parce qu'elle lui donne la subsistance ou le prestige. Les pieds fixés au sol, le regard vers ses paysages pleins de nerveuse grandeur, les plus humbles de ses habitants croient que l'Amérique latine est le continent de l'avenir. Par ses caractères physiques, les traces historiques qu'elle contient, et surtout par les hommes et les institutions qui s'y trouvent, nous croyons que cette terre est passionnante.

(Collaboration particulière à la "Revue Moderne".)

PAIX OU TREVE

(Suite de la page 15)

était sans doute sincère en prononçant ces paroles, mais cet amour de la liberté ne cachait-il pas l'angoisse des gros capitalistes à l'idée que leurs privilèges pourraient se trouver un jour menacés par une extension du régime russe? C'est une préoccupation du même ordre qui retint Poincaré en septembre 1923, lorsque l'Allemagne, incapable de soutenir plus longtemps la résistance passive dans la Rhur, se trouva à sa merci. Il aurait pu, à ce moment, exploitant toutes les ressources que lui offraient les clauses du Traité de Versailles, assurer à la France la rive gauche du Rhin. Mais le communisme, dans le désarroi où était plongée l'Allemagne, apparaissait un peu partout, et notamment à Munich. Poincaré s'effraya et, au lieu de poursuivre son avantage à fond, il se rapprocha de la Grande-Bretagne, favorable à la temporisation.

La défiance à l'égard de Moscou était d'ailleurs générale en France et lorsque, quelques années plus tard, le président Herriot, de retour d'un voyage d'étude en Russie, proclama la nécessité d'une entente entre les deux pays, il parlait dans le désert. On ne le suivra nulle part, pas même dans son propre parti.

L'anticommunisme avait en soi un tel dynamisme que trois Etats, le Japon, l'Italie et l'Allemagne, fondèrent leur propagande sur lui et purent ainsi commettre impunément des agressions successives. On se souvient que, le premier, le Japon envahit la Mandchourie en septembre 1931, sous le prétexte d'y protéger la vie et les biens de ses ressortissants, menacés par les "bandits communistes chinois". Il donnait même à entendre que le Maréchal Tchiang-Kai-Tchek, qui avait pourtant toujours lutté contre les communistes, n'était en réalité qu'un de leurs chefs.

Cette première guerre sino-japonaise servit bien malencontreusement de prélude à la Conférence du Désarmement qui devait se réunir quelque mois après, en février 1932. Là encore, l'anti-communisme devait jouer son rôle, quoique d'une façon moins directe. Il suffit, par exemple, que M. Litvinoff, représentant de l'U.R.S.S., parlât d'un désarmement intégral — ce qui ne constituait pas un langage particulièrement déplacé au sein d'une Conférence dite du désarmement — pour qu'aus sitôt un tollé général s'élevât contre lui.

A cette époque, l'anticommunisme avait eu déjà de très graves conséquences en Allemagne. La situation économique catastrophique d'un pays vaincu, résultant à la fois des conditions du Traité de Versailles et de la manière dont les dirigeants allemands y avaient résisté, était éminemment favorable à l'éclosion du communisme. Les chômeurs, notamment, étaient nombreux. Quel danger pour l'Europe si des Soviétiques s'installaient à Berlin, à Munich, et dans les autres grandes villes allemandes? Il y avait — par bonheur, pensaient les bourgeois à courte vue — un homme qui était capable de remettre l'Allemagne dans le bon chemin, comme Mussolini avait réussi à le faire pour l'Italie: Hitler. Grâce à des fonds qui lui vinrent en partie de capitalistes français, britanniques et même tchécoslovaques, le chef du nouveau parti national-socialiste des ouvriers allemands mit sur pied un appareil de propagande formidable. Le leitmotiv qui était principalement

développé, c'était naturellement celui du bolchevisme et de ses dangers. Il faut reconnaître que ceux qui le financèrent en eurent pour leur argent. Rarement la lourdeur germanique n'apparut davantage que dans cette propagande qui faisait vibrer les haut-parleurs du monde entier.

C'est peut-être en voyant se développer impunément l'agression italienne contre l'Ethiopie que Hitler put mesurer mieux qu'à tout autre moment, l'immense parti qu'il pouvait tirer de l'anticommunisme. Il se rapprocha de Mussolini et les deux Etats totalitaires se soudèrent pour former l'Axe.

A ce moment, l'Allemagne est déjà redevenue une puissance militaire non négligeable, car l'échec de la Conférence du Désarmement lui a permis de rétablir le service militaire obligatoire, au mépris des clauses du Traité de Versailles. En 1936, elle porte son armée jusqu'à la frontière française en réoccupant militairement la Rhénanie qu'avait neutralisée le même traité. La France, empêtrée dans l'affaire des sanctions où elle a réussi à méconter à la fois l'Italie, en votant les sanctions, et l'opinion publique de la Grande-Bretagne, en en ruinant l'effet, se trouve isolée et incapable de réagir. Là encore, l'anticommunisme joue son rôle: les partis de droite français, c'est-à-dire ceux qui étaient auparavant les plus ardens adversaires de l'Allemagne démocratique de Weimar, n'entendent pas, faisant taire à ce moment leur amour de la liberté, qu'on mette en péril la dictature d'Hitler.

Vers cette époque, c'est-à-dire vers 1936, les courants idéologiques divisent de plus en plus profondément l'Europe. C'est en Espagne qu'ils vont se rencontrer le plus violemment. Il y a dans ce pays, depuis le mois d'avril 1931, un régime républicain. Le passage de la monarchie à la république s'est effectué sans guerre civile, et si quelques excès sont commis, tout permet d'espérer que le calme renaîtra bientôt. Il renaît en effet. Mais Mussolini s'inquiète. Il se souvient que, du temps du général Primo de Rivera, les deux péninsules étaient liées par un accord secret, renforcé par la nature commune des deux dictatures. La jeune république, qui semble maintenant établie en Espagne, ne va-t-elle pas être tentée de s'entendre avec son aînée, la république française? Ne parle-t-on pas déjà, en 1936, de négociations qui aboutiront tôt ou tard à des accords, d'autant plus solides qu'au front populaire triomphant en France répond la "frente popular" dont l'élan a renversé un gouvernement de droite, lors des dernières élections auxquelles ce dernier a présidé? Car, dans cette république "rouge", il pouvait y avoir des gouvernements de droite.

Mussolini et Hitler se concertent. Ils décident d'intervenir en Espagne en fomentant une guerre civile qu'ils appuieront de leurs fonds, de leur matériel et même de leurs soldats. Quand cette intervention deviendra si flagrante qu'elle ne pourra plus être niée, ils la justifieront en disant que l'Espagne ne doit pas être communiste. Il est vrai qu'aucun marxiste ne figurait parmi les membres des trois premiers ministères qui suivirent les élections de février 1936; peu importe, l'Espagne républicaine est communiste. Il est vrai que le gouvernement de Madrid est un des rares qui n'entretiennent pas des

relations diplomatiques avec l'U.R.S.S.; peu importe, l'Espagne républicaine est communiste. Il est vrai, enfin, que la Russie n'envoie aucun soldat dans la péninsule et ne livre du matériel que lorsqu'il est payé comptant, en or; peu importe, l'Espagne républicaine est communiste.

Elle finira par être obligée de l'être un peu, car les communistes espagnols et étrangers, inquiets des progrès du fascisme, lui apportent leur soutien et même leur sang, cependant que tous les partis capitalistes, effrayés une fois de plus par les affirmations péremptoires de la propagande fasciste, souhaitent la victoire de Franco, chef de l'insurrection, comme certains hommes, en France, finiront par souhaiter la victoire de l'Allemagne, avec le même souci de barrer par les armes le chemin au communisme.

Ce qui est surprenant, c'est que le gouvernement français de 1936, présidé par M. Léon Blum, se soit laissé entraîner lui-même par la conjuration anticommuniste. Sans doute, ce n'était pas un gouvernement proprement socialiste, mais c'était tout de même, selon la définition qu'en donnait son chef, un gouvernement à direction socialiste. Il aurait dû prendre une attitude hostile au fascisme, ce qui eût été conforme, non seulement à la doctrine dont il se réclamait, non seulement aux intérêts certains de la France, mais plus simplement, au droit international et aux principes de la Société des Nations, qui obligeaient tous les Etats membres de l'organisation mondiale, non seulement à respecter, mais à maintenir, à défendre "contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique de tous les membres de la Société". L'Espagne ne cessait de rappeler cette obligation. Elle la connaissait d'autant mieux qu'elle était le seul pays au monde qui eût incorporé le pacte de la Société des Nations dans sa constitution. Cependant, le gouvernement de M. Blum resta sourd à ses appels; qui pis est, il proposa au gouvernement britannique, qui peut-être l'avait inspiré, d'ériger en principe la non-intervention en Espagne, ce qui eut pratiquement pour effet de laisser le champ libre à l'Italie fasciste et à l'Allemagne hitlérienne. Il est possible que M. Blum ne se soit pas résigné de gaieté de coeur à une telle politique. Mais la conjuration anticommuniste était trop puissante, sa propagande trop bien rémunérée, pour lui permettre d'en suivre une autre. Bon gré, malgré, il dut faire à ce moment le jeu du fascisme.

Les conséquences faillirent en être désastreuses pour la France et pour ses Alliés. Qu'on y songe bien! Si la résistance des républicains espagnols n'avait pas été aussi héroïque, s'ils avaient cédé plus tôt à un découragement que la politique de non-intervention eût amplement justifié, si cette guerre n'avait pas duré deux ans et demi et n'avait pas été aussi épuisante pour l'Espagne, nul doute que Franco ne se fût rangé dès 1939 aux côtés d'Hitler et n'eût permis aux armées du Reich non seulement d'attaquer la France, mais aussi l'Afrique sur laquelle il ne cachait pas ses visées. Qui peut dire avec certitude ce qu'eût été alors l'issue de la deuxième guerre mondiale?

LAISSEZ VOTRE ENFANT VOUS AIDER AUX TRAVAUX MÉNAGERS



Par Meredith Moulton Redhead, Ph. B.

Conseiller sur l'Alimentation Infantile — Heinz Home Institute

QUAND vous laissez votre enfant toucher à tout à la cuisine pendant que vous préparez les repas—jouer à essuyer, balayer ou faire les lits—il vous retarde plus souvent qu'il ne vous aide. Pourtant, en participant ainsi aux travaux ménagers, l'enfant apprend beaucoup de choses. Non seulement cela lui fait comprendre qu'il est utile et aimé, mais cela l'aide à devenir habile et crée chez lui un sentiment de responsabilité.

mange des aliments nourrissants autant que délicieux—comme les Aliments Heinz pour Bébés. Leur qualité est contrôlée depuis la cuisine où ils sont préparés jusqu'à ce qu'ils arrivent au consommateur—afin de donner au bébé ce qu'il y a de meilleur.

Une alimentation convenable contribue au bonheur de l'enfant. Voyez à ce que votre enfant



Remarquez la différence dans la saveur, la couleur et la consistance des

ALIMENTS HEINZ POUR BÉBÉS

Ne soyez pas **FROTTEUSE!**



Pourquoi être la cendrillon de la cuisine? Ne frottez pas les casseroles souillées et tachées avec des lavettes molles et gluantes. Laissez le tampon Brillo, en fibre métallique, accomplir la tâche!

BRILLO les polit à fond!



Avec Brillo, une casserole sale devient propre comme une assiette. Vite! Facilement! Achetez du Brillo aujourd'hui! Tampons Saponifiés Brillo — boîte rouge. Ou Nettoyant Brillo, tampons et savon séparés — boîte verte.



Fait briller l'aluminium



"Voyez donc ce que Pit peut faire!"

Le canari est un si gentil petit favori — pas étonnant que les enfants aiment ce chanteur! Et, mère, le canari est d'entretien facile... ne manquez pas de lui procurer une portion bien balancée de GRAINES BROCK POUR OISEAUX afin de le maintenir content et en voix.

Pourquoi ne pas vous payer le plaisir d'un canari à votre foyer? Si vous aimez savoir où acheter un canari dans votre localité, écrivez simplement à

NICHOLSON & BROCK, LIMITED
125 George Street • • Toronto



Gardez-les en voix avec les
GRAINES BROCK
POUR OISEAUX

Complètement aveuglés par leur haine du bolchevisme, les partis de droite français et même une partie des hommes de gauche ont perdu totalement le sens de l'intérêt national. Toute opposition aux oeuvres du fascisme en Europe devient impie à leurs yeux. Hitler absorbe l'Autriche en mars 1937, et cela cause moins d'émoi que la simple annonce de la possibilité d'une entente douanière germano-autrichienne en 1931; aucune opposition ne s'élève, alors qu'en mars 1931, Briand avait obligé le ministre des affaires étrangères allemand, le Dr Curtius, et le chancelier autrichien, le Dr Schober, à renoncer solennellement à leur modeste projet.

C'est Munich qui fut à coup sûr le triomphe de l'anticommunisme. Hitler dénonçait la Tchécoslovaquie comme une succursale de l'U.R.S.S. Il l'accusait d'entretenir des aérodromes occupés et dirigés par des Russes, tout prêts à recevoir les unités aéroportées de l'armée rouge. Tout cela, bien entendu, était faux; mais cela constituait déjà une raison suffisante pour que tous les partis bourgeois devinssent indifférents au sort de ce petit Etat.

Il y avait une autre raison. La Tchécoslovaquie avait signé un pacte avec la Russie soviétique en 1935. L'exécution des engagements pris par l'U.R.S.S., toutefois, était subordonnée à une condition: l'exécution des engagements pris par la France à l'égard de la Tchécoslovaquie dans le traité de Locarno. L'attitude de la France revêtait donc une importance considérable, car l'U.R.S.S. avait nettement affirmé que, sous réserve que cette condition fût remplie, elle tiendrait tous ses engagements. On comprend dès lors la violence de la campagne que déclencha en France l'anticommunisme à la fois contre la Tchécoslovaquie et contre la valeur des engagements pris dans le traité de Locarno de 1925. Il fallait à tout prix empêcher la France de lier son sort à celui de la Russie dans une guerre dont l'issue victorieuse eût constitué par surcroît le triomphe du bolchevisme. La campagne qui se déclencha en France ne recula devant aucun argument: manque de préparation de l'armée, pacifisme allant jusqu'à l'objection de conscience, appel éhonté à une lâcheté qu'on cherchait à faire naître et à développer dans le coeur des Français. Et le gouvernement de Prague, au lieu de recevoir de Paris des encouragements, ne recevait que des conseils de modération qui devinrent bientôt de pressantes invites à capituler.

La Grande-Bretagne n'était liée à l'égard de la Tchécoslovaquie par aucun engagement, sinon par ceux de la Société des Nations, très généraux et que les événements avaient affaiblis au point qu'ils étaient presque tombés dans l'oubli. Mais elle avait à la tête de son gouvernement M. Neville Chamberlain, à qui la crainte du communisme inspira souvent de funestes décisions. C'est lui qui, voulant préserver son pays et l'Europe d'une catastrophe dont il redoutait les conséquences politiques, crut mettre un terme aux entreprises de Hitler en satisfaisant ses ambitions du moment. C'est lui qui provoqua la Conférence de Munich, à laquelle l'absence de la Russie soviétique donna toute sa signification. Au demeurant, cette signification fut bientôt exposée d'une façon aussi précise que possible à la radio de Prague, par M. Vavrečka, ancien ministre de la propagande, lorsqu'il déclara, au début d'octobre 1938: "Si la Russie était venue à notre secours, toute l'Europe, y compris la France et l'Angleterre, aurait considéré la guerre comme

une guerre du bolchevisme contre l'Europe. Peut-être l'Europe tout entière serait-elle entrée en campagne contre la Russie et contre nous."

Pourtant, lorsque Hitler, oubliant les assurances qu'il avait données personnellement à M. Chamberlain, ne se contenta pas de la région des Sudètes qu'on lui avait offerte à Munich et disloqua l'état tchécoslovaque en annexant la Bohême et la Moravie, la Grande-Bretagne se ressaisit et amena la France à se joindre à elle pour donner à la Pologne une promesse d'aide immédiate dans le cas où elle serait attaquée par l'Allemagne; car, dès ce moment, il était évident que cette attaque se préparait. Les conservateurs anglais s'étaient enfin aperçus que le national-socialisme les menaçait plus immédiatement que le communisme. Le gouvernement britannique entendait mettre un terme aux agressions allemandes.

Malheureusement, lorsque le conflit éclata, le premier septembre 1939, l'anticommunisme avait fait de véritables ravages dans le moral de la France que sa position géographique destinait à supporter tôt ou tard le choc des armées allemandes.

En effet, l'anticommunisme avait pris violemment parti pour l'Italie dans l'affaire des sanctions, et voyant, à tort ou à raison, dans l'Angleterre une ennemie du fascisme, il avait été conduit, par un singulier paradoxe, à mener une violente campagne contre l'Etat le plus conservateur du monde, la Grande-Bretagne. Cette campagne avait repris de plus belle, et pour les mêmes raisons, lorsque le gouvernement de Londres avait décidé de résister à Hitler et, au besoin, d'entrer en guerre contre lui; elle atteignit son paroxysme au cours de la guerre, sous le gouvernement de Vichy, et l'on ne saurait affirmer que, même à l'heure actuelle, elle ait entièrement cessé. La cohésion entre les deux grandes démocraties occidentales s'en trouva, dès le début de la guerre, très compromise, car la radio et Stuttgart, dans son action démoralisatrice, trouva des oreilles françaises toutes préparées à recevoir le fameux slogan qui partageait ainsi la contribution aux combats: aux Anglais, les machines; aux Français, les poitrines.

L'anticommunisme avait aussi ruiné le pacte franco-soviétique, ce qui ne saurait surprendre. Dès le mois de janvier 1938, à Moscou, l'un des députés présents à la réunion commune du Soviet suprême et du Soviet des nationalités avait violemment critiqué la politique française et s'était demandé si le pacte franco-soviétique existait encore. Il devint de plus en plus évident qu'il n'existait plus du tout, pas plus d'ailleurs que le pacte de la Société des Nations, auquel il se référait expressément et qui avait disparu, à peu près pour les mêmes raisons.

Enfin, l'anticommunisme avait profondément et directement miné le moral de la nation. Les partis de droite avaient été, jusqu'à l'époque de l'affaire italo-éthiopienne, les représentants traditionnels du patriotisme le plus intransigeant, les défenseurs jaloux du prestige de la France, les contempteurs du pacifisme bëlant. A partir de cette époque, ils renversèrent complètement leur position. Ce sont eux qui conseillent de faire des concessions à l'Italie qui insulte la France et surtout à l'Allemagne de Hitler, alors qu'ils traitaient avec tant d'arrogance l'Allemagne de Weimar. Ce sont eux qui se montrent partisans de la paix à tout prix, qu'ils dénonçaient autrefois comme

une lâcheté. Dès lors, l'incertitude s'empara des âmes et lorsque la catastrophe de juin 1940 se produira, le maréchal Pétain et Pierre Laval pourront aisément bâtir sur ce sable mouvant l'éphémère édifice du gouvernement de Vichy.

Sans l'anticommunisme, il n'est pas certain que la guerre eût éclaté. Sans l'anticommunisme, il est par contre certain que la France n'aurait pas été défaite, physiquement et moralement, dans les conditions où elle l'a été en 1940.

On ne saurait imaginer aujourd'hui échec plus complet de cette politique. Son résultat le plus clair, c'est qu'en mettant l'Allemagne dans une situation telle qu'elle dut, pour des raisons purement militaires, déclarer la guerre à l'U.R.S.S., l'anticommunisme a finalement permis au drapeau rouge de flotter à Berlin et que, dans toute l'Europe orientale, les petits Etats qui, autrefois, regardaient vers l'Occident, tournent maintenant les yeux vers la Russie.

Que la lutte contre le communisme soit moralement légitime ou non, nous n'en discutons pas en ce moment. Que les partisans du système capitalisme, avec tout ce qu'il comporte de profits pour quelques-uns et de liberté pour tous, le défendent opiniâtrement, on peut s'en indigner ou, selon son opinion, y applaudir. Mais il est une chose à laquelle tout le monde est intéressé, c'est qu'il faudrait veiller à ce que cette lutte n'eût pas des effets aussi désastreux que par le passé.

Car cette lutte n'est pas terminée. Elle s'est seulement compliquée de rivalités impérialistes. La Russie a dû faire pour lutter contre l'Allemagne, un effort si considérable que ses dirigeants ont fait jouer tous les ressorts de l'âme nationale. C'est ainsi que la religion elle-même a été mise au service de la patrie et que les vieilles traditions de l'empire des Tzars ont été remises en honneur. Un nouveau nationalisme est né en Russie, qui a enflammé le courage des soldats et qui, maintenant, exige une contrepartie immédiate pour leurs sacrifices. C'est pour cela que la Russie s'est annexé des territoires importants; c'est pour cela qu'elle a voulu s'assurer des zones d'influence; c'est pour cela qu'elle entend se réserver des débouchés dans le monde. A de telles exigences, il était fatal que se heurtassent d'autres exigences rivales.

On serait tenté de penser que ces rivalités impérialistes n'ont plus rien à voir avec l'anticommunisme; on pourrait y voir, au contraire, une preuve nouvelle de l'évolution de la Russie, qui s'éloigne de plus en plus du communisme, tel qu'elle s'était primitivement efforcée de l'appliquer. Ce sont là des conclusions trop hâtives car, quel que soit le régime actuel de la Russie, il est demeuré anticapitaliste, et c'est cela qui importe. Le terrain sur lequel les adversaires s'affrontent a pu changer, les moyens qu'ils emploient peuvent différer; la lutte continue. Et lorsqu'on voit avec quelle âpreté elle est parfois menée, on peut se demander, non sans inquiétude, quelles en seront les conséquences. Dès maintenant, les espoirs qu'on avait mis dans une entente universelle des peuples ne semblent-ils pas se perdre dans un horizon tourmenté? Tant de ruines, tant de souffrances auront-elles été accumulées, endurées en vain, parce que, de part et d'autre, on n'aura pas pu surmonter des défiances qui se nourrissent les unes des autres?

(Collaboration particulière à la "Revue Moderne".)

LA MOLECULE VESTIMENTAIRE

(Suite de la page 14)

les combiner avec d'autres éléments et obtenir la substance que nos élégantes connaissent bien. En combinant ces molécules d'autre façon, le chimiste a tiré du même charbon un caoutchouc synthétique nettement supérieur au caoutchouc naturel, le néoprène.

Tentons une comparaison. Le ver à soie produit un fil dont nous faisons un tissu. Chacun de ces fils se compose de milliards de molécules. On voudrait que le fil de soie possède plus de résistance, plus d'élasticité, mais ce rêve reste irréalisable, parce que même si on le lui demande, le bombyx refuse obstinément de modifier le train moléculaire de ses fils. Mais dans le cas du nylon, le chimiste agence le train moléculaire comme il lui plaît. Il peut renforcer les maillons de la chaîne à volonté. Voilà pourquoi le nylon est bien supérieur à la soie sous divers aspects.

N'allons pas croire cependant que le chimiste soit magicien et qu'il lui suffise de mêler quelques ingrédients dans une cornue pour effectuer des miracles. La découverte du nylon a exigé des millions de dollars et des centaines de chimistes. Il a fallu d'autres millions et des centaines de techniciens pour construire l'outillage nécessaire à la production commerciale de cette nouvelle substance.

Mais le nylon est vraiment un succès merveilleux. A l'heure actuelle, le chimiste obtient des filés de diamètres fort variés. Le nylon peut servir à mille usages! Vous songez surtout, lectrices, aux gaines qu'on en fait pour vos jolies jambes, ou à la double demi-sphère que la pudeur nous retient de nommer, mais à présent que la guerre est terminée dans le Pacifique, les filés de nylon de divers calibres servent à fabriquer des chemises, des cravates, des lacets, des brosses à dents, des brosses industrielles, des tentures, des cordes de violon (mais oui!) et même du fil de suture, pour ne rien dire des câbles, des maillots de bain, des gants, des tricots, et le reste.

Le nylon marque donc une nouvelle étape du progrès matériel, un nouveau degré dans l'affranchissement de l'homme. Cette découverte vient d'ailleurs après celle de la rayonne, qu'il ne faudrait pas oublier, et dont l'existence est également due au chimiste. Cette transformation du bois en une étoffe souple et peu coûteuse nous a rendu et nous rend encore d'appréciables services, et la guerre nous aurait été beaucoup plus pénible si nous n'avions pu compter que sur le coton sud-américain.

A l'heure actuelle, le chimiste poursuit de nouvelles expériences dont plusieurs seront sûrement couronnées de succès. Ainsi, la grande compagnie américaine Dupont de Nemours a trouvé le moyen de produire une laine d'arachide qui permet de fonder de grands espoirs. Cette laine synthétique, remportamment nommée *ardil*, de fabrication moins coûteuse que la laine naturelle. Dans un tissu où l'*ardil* et la laine de mouton entrent en parties égales, il est impossible de déceler la différence à l'oeil nu. Sans doute paraît-il incroyablement l'arachide, que la vulgaire "peanut" puisse donner une laine souple et soyeuse parce que le chimiste a modifié son train moléculaire? Ce n'est guère plus difficile à croire que le cas du bois transformé en rayonne, ou de la houille métamorphosée en nylon. Au fait, j'allais oublier de mentionner que l'*ardil* ne rétrécit pas au

lavage et que les mites n'ont aucune prise sur elle!

Laissons donc le chimiste se pencher sur l'avenir et passons au cas des tissus semi-synthétiques, c'est-à-dire de ces tissus à base de produits naturels, mais transformés par traitement chimique. Ces tissus n'ont pas tous la valeur des nouvelles étoffes entièrement synthétiques, mais si certains d'entre eux constituent une assez bonne substitution pour quelques produits naturels absents du marché, d'autres, par contre, sont nettement supérieurs aux articles qu'ils remplacent.

En tête de la liste, j'inscrirais les tissus enduits de pyroxiline, à laquelle on ajoute parfois d'autres substances chimiques, ainsi que des pigments. Ces tissus, d'épaisseur et de consistance variées, se vendent dans le commerce sous différents noms. Au Canada, ils sont pour la plupart fabriqués par la Canadian Industries Limited, et la marque de commerce la mieux connue est sans contredit le "Fabrikoid".

Le tissu enduit de pyroxiline sert à la fabrication d'innombrables articles. Nappes cirées (pour employer un terme populaire), souliers d'été, chaussures d'enfants, stores, sacs à main, gants, toiles de lit, imperméables, bonnets de bain, coupe-vent, tabliers de travail, reliure, le "Fabrikoid" et les tissus apparentés semblent se prêter à tout. Le tissu de base est imprégné de pyroxiline (une gelée chimique) par calandrage entre des presses puissantes. S'il s'agit d'obtenir une sorte de cuirette, pour les souliers ou les sacs à main, on lui donne à volonté l'aspect du chevreau, de la peau de porc ou d'alligator ou encore du cuir à grain repoussé. Pour en faire une nappe, on traite le tissu différemment. Les imperméables fabriqués de ce tissu ont sur les imperméables de caoutchouc naturel l'avantage de résister beaucoup mieux à des éléments qui détériorent le produit ordinaire en un rien de temps.

L'industrie fabrique aussi depuis plusieurs années un produit appelé "Doe-Tex", qui ressemble beaucoup au suède et qui se prête aux mêmes usages.

Un autre aspect fort séduisant de la chimie dans le domaine vestimentaire: l'emploi de substances qui rendent les étoffes invulnérables au feu et à l'eau. On dispose en effet d'éléments chimiques qui rendent une robe de soie ou une mante de laine absolument hydrofuge. J'ai vu, de mes yeux vu, certaine jeune fille portant une robe ainsi traitée rester dix minutes sous la pluie sans que la robe ne fût même humide. L'eau glisse littéralement sur l'étoffe comme sur le dos d'un canard. La même robe, traitée avec un élément ignifuge, s'est carbonisée lentement au contact du feu. Normalement, les flammes l'auraient consumée en dix secondes. Or, grâce à la protection chimique, le tissu s'est carbonisé sans éclater en flammes. Je veux bien croire que cette protection n'est pas d'importance primordiale pour un vêtement, mais songez à ce qu'elle représente pour les rideaux, les tentures, et les autres étoffes facilement inflammables et qui sont si souvent à l'origine des incendies domestiques.

Quoi qu'il en soit, et si précieux qu'il nous ait été, l'ancien rôle de la chimie dans le domaine vestimentaire ne peut se comparer, quant à l'importance, à celui qu'elle est appelée à jouer dans l'avenir. Qu'on me permette d'insister une dernière

fois sur le fait que la science ne fait que commencer à explorer le domaine de la molécule. Rien, maintenant, ne semble devoir limiter ses possibilités.

Au Canada surtout, où la majeure partie des tissus sont importés de l'étranger, l'étoffe chimique résoudra d'importants problèmes économiques. Notre climat ne se prête pas à la culture du coton, mais nous disposons par contre de vastes réserves forestières qui permettent de fabriquer toute la rayonne dont nous avons besoin. L'élevage du mouton reste restreint et, de toute façon, notre industrie pourrait difficilement concurrencer les lainages anglais, mais peut-être la laine d'arachide ou d'autre substance diminuera-t-elle avant longtemps l'importance de la laine australienne ouverte en Angleterre. Il nous est impossible d'obtenir de la belle toile de lin, car nous n'avons pas la qualité d'eau nécessaire à certain traitement qu'exige sa filasse; nos longs hivers ne se prêtent pas non plus à la sériciculture. Nous avons par contre des gisements de houille dont on peut extraire d'énormes quantités de nylon. Enfin, l'arbre à caoutchouc ne saurait s'accommoder de notre climat, mais le caoutchouc tiré du charbon remplace l'autre fort avantageusement.

Quelles que soient donc les conditions extérieures, que certaines récoltes se fassent rares, que le prix de la main-d'oeuvre s'élève à l'étranger, que les grèves paralysent les filatures européennes ou le transport de la laine et de la soie, le Canada se trouvera graduellement dégagé de toutes ces contingences.

Il reste encore que les tissus chimiques ou semi-synthétiques de fabrication canadienne assurent l'embauchage d'une quantité de citoyens, alors que les tissus importés renaient jadis la main-d'oeuvre des autres pays, et cet aspect de la question économique n'est certes pas négligeable à l'époque où nos industries se mettent martel en tête pour procurer du travail aux démobilisés et à ceux qui ont passé la guerre dans les industries militaires.

J'ai omis délibérément d'insister sur les qualités supérieures de la plupart des produits chimiques vestimentaires comparativement aux produits naturels. Certains de ces produits, je l'ai dit, sont inférieurs sous le rapport de la durée en service. Ainsi, pas un seul tissu enduit de pyroxiline ne peut valoir autant, sous ce rapport, qu'un cuir de bonne qualité. Mais c'est l'exception des cas. Je ne voudrais pas, cependant, qu'à cause de cette exception, certains lecteurs s'exposent à une déception et, concluant du particulier au général, se fendent sur cette déception pour condamner d'emblée les prodiges de la chimie moderne.

A tout événement, les deux prochaines décades nous auront entièrement affranchis des conditions rigoureuses que nous impose une nature sans cesse hostile. Il ne sera plus nécessaire de nous contenter des éléments que cette nature veut bien mettre à notre disposition. Nous ferons mieux qu'elle et il nous ennuiera de moins en moins d'être créés sans toison ni plumes.

Et comme d'habitude, nous nous habituerons vite à des merveilles qui échappent le plus souvent à notre compréhension. Plus d'une élégante fera l'éloge de ses bas de nylon qui n'aura jamais entendu parler de la molécule, et le dandy qui portera demain une cravate de même substance ignorera sans doute que celle-ci lui vient d'un gisement houiller. Monsieur et Madame en profiteront quand même: c'est l'essentiel.



Le renvoi d'évier bouché de graisse et de saleté se remet vite à couler lorsque vous employez la Lessive Gillett. Rien de plus facile... saupoudrez simplement la Gillett pure dans l'évier.

La Gillett sert aussi à toutes sortes de nettoyages, fait reluire les bols de cabinet, écurie les cuves à laver. Achetez-en aujourd'hui.

Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.

LESSIVE GILLETT

PILULES MATERNELLES



CES PILULES augmentent la sécrétion du lait chez la femme et lui permettent de nourrir son enfant aussi longtemps qu'elle le veut sans avoir ses troubles périodiques. Les pilules maternelles sont efficaces dans les cas de dysménorrhée, règles douloureuses, trop abondantes ou trop fréquentes chez les femmes et jeunes filles. Etant composées d'extraits de glandes mammaires, etc., ces bonnes pilules favorisent le développement du buste et son perfectionnement chez la femme et la jeune fille. Demandez à votre médecin de vous prescrire les 100 Pilules Maternelles ou envoyez \$2.00 en mandat-poste au Dr JOS. COMTOIS, M. D., St-Barthélemy, P. Q. qui vous les enverra affranchies, 33 jours de traitement. — En vente à Montréal, Pharmacie Laurent, 2610 rue Saint-Jacques et Pharmacie Montréal, A Québec, Pharmacie Brunet et Livernois.



DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à M. T. Julien, Casier 26, Station T., Montréal.

Employez le SODA À PÂTE



LES FAVORIS — tels que **Gâteau au Chocolat** . . . requièrent l'action spéciale au Soda à Pâte "Cow Brand" pour faire ressortir la véritable et délicate saveur du chocolat.

Gardez sous la main le Soda à Pâte "Cow Brand" Il rend plus tendre et plus léger tout produit de cuisson. Les paquets cachetés familiers se vendent partout pour quelques cents seulement.

SODA À PÂTE
"COW BRAND"
BICARBONATE DE SOUDE PUR

POUR MAL de TÊTE
et
AUTRES
DOULEURS



PARADOL
du Dr. Chase

**DEMANGEAISON
ARRÊTÉE** EN UN CLIN D'OEIL
OU ARGENT REMIS

Pour soulager vite la démangeaison causée par eczéma, pied d'athlète, gale, pustules, etc., employez la **PRESCRIPTION D. D. D.** liquide, médicamentée, pure, rafraîchissante. Non grasseuse, non tachante. Soulage promptement la démangeaison vive. Ne souffrez plus. Demandez à votre pharmacien la **PRESCRIPTION D. D. D.**

WILLIAMS
CAMPHORATED
MUSTARD CREAM

soulage rapidement la douleur des muscles des jambes et du corps, élimine les complications possibles causées par le froid et l'humidité. Essayez-la immédiatement.
La crème camphrée à la moutarde
Williams 35c la Jarre.

LES TROIS VÉRITES

(Suite de la page 10)

Silence:

— Oui, c'est le noir qui se lave replit-il tout à coup en explosant avec rage, c'est logique, (il sursauta) c'est conforme aux faits (il tapa sur la table), c'est comme cela que cela se serait passé en réalité. Je suis plus dialecticien que vous Monsieur le Professeur. Oui si je ne suis pas dialecticien, j'ai du bon sens et cela suffit à mon humble ambition. Après tout, les problèmes que nous avons à résoudre sont des problèmes de la vie. Et ici le bon sens est souverain.

— Ah, vous estimez qu'il est logique, et conforme aux faits que ce soit le noir qui se lave? Et où avez-vous pu voir mon ami, en fait ou même en logique que deux ramoneurs passent par une même cheminée, et que l'un en sorte blanc et l'autre noir?

Le plafond se serait écroulé sur la tête de Lechar que l'effet n'aurait pas été plus foudroyant. Comment n'avait-il pas vu ce piège grotesque? comment a-t-il pu se laisser surprendre ainsi, comme un enfant. Il voulait partir, mais le professeur le retint.

— Je crains, dit-il que vous ne soyez pas à même de tirer la morale de l'histoire. Trop souvent à propos de sujets plus graves les hommes raisonnent comme vous. Ils raisonnent, mais ne cherchent pas à voir les faits. Au lieu de chercher à connaître le monde réel, ils se laissent détourner par des mirages d'"évidences" ou encore des mobiles sentimentaux. Or leurs "évidences" et leur "bon sens" ne sont que des résidus du savoir passé, des habitudes du langage, du verbiage et rien de plus... Cette forme de raisonnement est employée d'ailleurs à l'exclusion en tout autre politique, où le raisonnement est maître de la situation. Car en politique nous ne savons que raisonner, et nous ignorons totalement, malgré les apparences trompeuses, ce que sont les faits. Soyez assuré, que c'est sur un tel verbiage que repose la destinée des hommes. Mais il y a mieux. Cette attitude apparaît avec éclat, lorsque vos pareils cherchent à juger la science. La science fait-elle du bien? aussitôt on la juge bonne — quelques moments plus tard ils voient le spectre de la guerre dite "scientifique" et sans délai, ils la jugeront mauvaise. Mais ils ne voient pas en quoi réside le vrai bien de la science, qui est recherche désintéressée de la vérité, — d'autant plus féconde, qu'elle est désintéressée. Ils ne voient pas que l'éclat de la science a terni la beauté des arts et devant elle, les superstitions tombent d'elles-mêmes. La haine de la science, que des ignorants criminels entretiennent avec une joie féroce, est un des facteurs primordiaux de l'état lamentable où l'humanité se débat.

Dans sa fougue, il s'était départi quelque peu de son calme qui paraissait peu d'instant auparavant imperturbable. Il rassembla ses idées et poursuivit.

— On veut voir dans la science une menace pour la civilisation. Mais cette menace n'existe, que parce que vous mettez en dehors de la science et par là même de la civilisation. On prend la science pour "bouc émissaire" de nos maux. Ces maux sont réels, mais la science n'en porte pas la responsabilité. Nous sommes semblables en cela aux

prêtres d'Athènes, qui, après avoir sacrifié un boeuf, mettaient en jugement le cou-teau qui l'avait tué et le condamnaient ensuite à être jeté à la mer.

Lechar ne voyait pas bien où le professeur voulait en venir. Devenait-il fou? Mais il se laissait prendre à ce discours fougueux. Si le professeur était fou, lui Lechar, n'était qu'un imbécile.

"Après tout l'humanité était peut-être partagée en deux clans: les fous et les imbéciles"... La trouvaille lui parut bonne et il aurait aimé la noter sur son calepin, mais il n'osait pas bouger.

Le soleil laissait filtrer ses derniers rayons à travers les rideaux. Le professeur se leva, et tira vivement sur la ficelle de la poolie. La pièce fut éclairée d'un nouvel éclat. Les bruits de la rue s'accrocentuèrent. Il ferma à demi la fenêtre.

— Allons, reprit-il d'une voix plus calme, à quoi cela sert-il de parler ainsi? quand bien même je vous aurais convaincu, que pouvons-nous contre cela... et il montra de la main, la foule grouillante des boulevards.

Il s'arrêta un moment, puis parla de nouveau:

— Si, nous pouvons beaucoup. Evidemment l'histoire des deux ramoneurs n'est qu'une plaisanterie moyenâgeuse, mais elle est pleine d'un sage et fécond enseignement. Il faut apprendre aux gens à aimer la vérité, celle qui ressort de l'étude des faits. Il faut qu'ils sachent voir le monde tel qu'il est. Tâche ardue, passionnante, mais il faut l'entreprendre. Et c'est urgent. L'humanité se montre incapable de s'adapter aux situations nouvelles parce que ses dirigeants croupissent dans l'ignorance. Bien mieux on s'y complait, on se vante de son ignorance. Il faut enseigner l'amour de la vérité. Telle sera la sagesse du monde qui vient. Eveiller la curiosité, secouer la torpeur des intelligences. Mais la science a des ennemis. Au besoin ils emploieront les moyens puissants qu'elle met à notre portée pour détruire notre civilisation à laquelle ils ont voué une haine mortelle. C'est à cela qu'il faut veiller. N'ayez crainte, malgré les faibles moyens dont nous disposons maintenant, nous y veillerons...

III

...Lechar se retrouva sur les boulevards. A cette heure, une foule compacte et pressée, se dirigeait vers le métro et les autobus. Il rentra à pied.

"Ce Cormack pensa-t-il est un bien curieux bonhomme; il est passionnant, mais il est seul: un fou parmi les imbéciles. Il regarda avec une sorte de curiosité les visages des passants: visages indifférents s'il en fut; ceux qui étaient seuls, avaient l'air morne et préoccupé, ceux qui étaient en groupe, riaient souvent, niaisement, — et l'on avait l'impression de deviner le genre de plaisanteries auxquelles répondait leur rire. "Mais non, je n'ai pas le droit de les condamner, ils ne savent pas"... Il renoua ses pensées:

"On juge la valeur des hommes d'après le genre de divertissement qu'ils choisissent lorsqu'ils ont des loisirs. Les loisirs, c'est le moment où l'homme devenant libre, devient un dieu, car il est maître de son temps. Et que voyons-nous quand

l'homme devient un dieu? que devient son "bon plaisir divin"? le cinéma, le bistro, les cartes, la danse, la pêche, parfois les sports. Un dieu bien petit que l'homme. Oh! certes ce n'est pas un malheur, qu'il y ait ces plaisirs-là; le malheur réside dans ce fait que seuls ces plaisirs les attirent".

Lechar évita de justesse une voiture ambulance qui se précipitait à grande allure à travers les carrefours.

"On ne leur a pas appris à aimer autre chose. Nous aimons ce à quoi nous nous sommes habitués dès l'enfance. La musique chinoise nous choque comme une cacophonie. Mais il est probable, pour ne pas dire certain, que pour un Chinois, Berlioz ou Wagner, c'est aussi de la cacophonie. Donner de bonnes habitudes dès l'enfance, voilà la vraie solution. Cela est fort possible. On y est bien arrivé pour les sports. Il se souvint du jeune Disraëli, qui n'aimait pas les sports, mais qui apprit la boxe avec passion au col-lège, parce que ce sport y était à l'honneur. Il faut mettre à l'honneur, la passion pour la vérité, voilà la solution. Ainsi l'homme-dieu, deviendra digne de l'homme, de l'humain".

Les petites rues du quartier des Ternes étaient plus calmes elles avaient un petit air de famille. On se sentait chez soi. Elles étaient plus personnelles, plus intimes. Les boulevards étaient universels et majestueux, ils appartiennent à tout le monde: au provincial, comme à l'étranger, qui vient visiter Paris. Le quartier des Ternes, c'est une des facettes de Paris du vrai Paris. Lechar aimait son quartier, il n'imaginait même pas qu'il pût aller planter sa tente ailleurs.

...Il sentit tout à coup une sorte de gêne: "Ah oui, la honte d'avoir été si platement "refait" dans l'histoire des deux ramoneurs.

Il entra dans un café-tabac, qu'il fréquentait d'habitude. Le garçon sans lui avoir rien demandé, apporta un café noir et les journaux du soir. (Il n'aimait pas les apéritifs.) Il n'était pas d'humeur à lire. Un jeune garçon, âgé d'une douzaine d'années entra pour acheter un paquet de tabac, c'était Dédé, le fils du concierge de la maison où habitait Lechar. L'instinct du reporter, réveilla le journaliste, l'arrachant à ses méditations. Il fit signe à Dédé de s'approcher. C'était un vrai gavroche parisien, au regard vif, au sourire alerte et franc.

— Dis-moi Dédé, je vais te poser une devinette, réfléchis bien avant de me répondre: deux ramoneurs passent par une cheminée, l'un d'eux sort blanc, et l'autre noir, lequel des deux va se laver d'après toi?

— Ben M'sieur, répliqua Dédé en prenant son attitude "polie" et en roulant son béret — moi, justement, la semaine passée, j'avais vu deux ramoneurs qui sont venus ramoner à la maison. Je les ai suivis. Faut pas perdre une occasion pour s'instruire. Pas vrai? Hé, bien, ils sont sortis tous deux aussi noirs l'un que l'autre. Alors je crois qu'ils sont allés se laver tous les deux. Ils sont même allés aux douches. Alors j'ai vu que c'est pas bien possible votre histoire. Vous m'excusez, pas? — et il eut un sourire charmant.

LES FEMMES DANS LA VIE DE CHOPIN

(Suite de la page 13)

le motif de la cavatine de *La Donna del lago* (la Dame du Lac), de Rossini, o *quante lagrime per te versai*. Ce fut un Frédéric Chopin comblé de bonheur qui revint sur la scène remplacer Constantia, qui venait de chanter d'une façon admirable.

Enfin, le 1er novembre 1830, Chopin part pour Vienne. Mais cette oublieuse capitale ne se souvient déjà plus de l'artiste qu'elle avait tant applaudi au mois d'août 1829. Il note dans son petit carnet de poche: "M'aimait-elle ou jouait-elle son rôle? Combien c'est difficile à deviner. Oui ou non? Oui, non, oui, non?... Oui, c'est sûr. Mais qu'il en soit selon sa volonté".

Toutefois les deux années écoulées depuis son premier feu pour Constantia Gladkowska ont déjà fourni des oeuvres admirables: la *Valse en Ré bémol majeur*, opus 70 no 3; les esquisses de ses *Études*, le *Nocturne en Si bémol mineur*, opus 9, no 1; le *Concerto en Mi mineur*, opus 11; le *Concerto en Fa mineur*, opus 21.

Pourtant Frédéric ne devait jamais plus revoir Constantia. Deux ans après le départ de Chopin, elle épousa Joseph Grahowski, gentilhomme campagnard et gros propriétaire terrien. En apprenant le mariage de l'infidèle, Chopin écrit à sa soeur Isabella: "Je m'étonne avec toi qu'on puisse être aussi insensible. On sait qu'un beau château était une plus grande attraction. Oh! du sentiment il n'y en avait que dans son chant!"

Mais le sort ne fut pas indulgent à Constantia. Les beaux yeux bleus que le poète musicien avait aimés se fermèrent à la lumière. L'amante infidèle devint aveugle. Et quand elle se mettait encore au piano pour chanter d'un air mélancolique la belle romance, *Combien de larmes, j'ai versées pour toi* de ses yeux, restés limpides malgré leur cécité, tombaient alors des pleurs...

Après son arrivée à Paris, en 1831, Chopin trouva compensation à ces petits déboires professionnels dans son inclination pour une beauté célèbre: la comtesse Delphine Potocka. Et lorsque cette enchantresse venait visiter son ami Chopin, la règle était qu'elle apportât une rose ou des orchidées que l'artiste mettait tremper dans un vase et qu'il contemplait sans fin, comme un Japonais s'enivre d'une estampe unique. Chopin immortalisa cette belle dame en lui dédiant la fameuse *Valse en Ré bémol majeur*, opus 64, no 1.

Delphine avait vingt-cinq ans, un port majestueux, un visage mince, d'une délicate beauté, le front haut et soucieux des vraies voluptueuses. Adam Mickiewicz, le plus grand poète polonais, disait qu'elle était "la plus grande des pécheresses" et Zygmunt Krasinski, un des plus délicats poètes de la Pologne l'interpellait dans un de ses poèmes: "ô toi, reste, car tu es la vraie beauté". Et le peintre Eugène Delacroix, qui fut le chef de l'école romantique, consignait dans son *Journal* au sujet de cette femme, dont toute l'allure évoquait une déesse élancée et puissante: "Je n'ai guère rencontré quelque chose de plus complet". Frédéric se laissa donc flotter dans le rayonnement sensuel de ce bel animal d'amour. La voix somptueuse de Delphine l'enchantait. Il l'accompagnait au piano, s'évertuait à la rendre

capable de pensées sérieuses, d'autant que, à son avis, elle perdait sa vie en de vains plaisirs; mais l'âme était prisonnière dans cette chair impériale. Elle montrait de la persévérance en une seule chose, c'était son goût invincible du changement et du divertissement.

Delphine garda toujours à Chopin une affection tendre et sincère, et il est même sûr que, toute sa vie, elle l'aima d'amour. Les seules lignes d'elle à l'artiste qui se soient retrouvées en fournissent un témoignage discret.

"Je ne t'ennuierai pas par une longue lettre, mais je ne veux pas rester plus longtemps sans nouvelles de ta santé et de tes projets d'avenir. Je suis triste de te sentir abandonné et solitaire... Ici mon temps se passe de façon ennuyeuse et je souhaite de n'avoir pas plus de désagréments encore. Mais j'en ai assez. Toutes les personnes à qui j'ai fait du bien m'ont payée d'ingratitude. Au total, la vie n'est qu'une immense dissonance. Dieu te bénisse, cher Chopin, Au revoir".

Les jours froids de l'automne 1849 arrivaient et, plus que jamais, la mort s'acharnait sur Chopin, comme un démon qui s'agrippe, et il voulut revoir sa très chère amie.

Quand Chopin, agonisant, sut que sa belle Delphine, qui arrivait de Nice, d'où une dépêche l'avait rappelée, se trouvait dans son salon, il dit: "C'est donc cela que Dieu tardait tant à m'appeler à lui, il a encore voulu me laisser le plaisir de la voir".

A peine se fût-elle approchée de son lit, que le mourant exprima le désir d'entendre chanter la voix qu'il avait aimée. Etouffant ses sanglots, la comtesse chanta des airs qu'ils avaient appris ensemble, lors du premier séjour de Chopin à Paris. Et en écoutant ces extraits de la mélodie éternelle, le visage du grand compositeur montrait que ce monde nouveau n'était que bonheur, tendresse et musique.

C'est à Paris que Chopin fit la connaissance de la princesse Marcelline Czartoryska, qui fut la plus brillante et la plus authentique des élèves féminines du maître; et, pour le dire en passant, une amie fidèle et dévouée. Le rôle qu'elle tint et qu'elle joua dans la vie du musicien polonais fut plutôt épisodique, mais rien n'empêche que Chopin avait une affection toute particulière pour cette chère élève.

En 1847, Chopin tombe gravement malade. Mais ce n'est plus George Sand qui le soigne; c'est son amie Marcelline. Un bulletin de santé est envoyé par celle-ci à Nohant. "Encore ce chagrin-là à ajouter à tout le reste, riposte George le 7 mai. Est-il vraiment sérieusement malade? Ecrivez-moi, je compte sur vous pour me dire la vérité et pour le soigner".

Au début d'octobre 1848, Chopin est obligé de rentrer à Londres, après avoir visité l'Ecosse, pour se mettre tout de suite au lit. Il souffre d'essoufflement, de maux de tête, de rhume, de bronchite, enfin tous les symptômes habituels. Comme toujours, la princesse Czartoryska qui le suit, le soigne et s'institue sa garde-malade.

Revenu à Paris dès le commencement de l'année 1849, Chopin voit partout la mort car il est très faible et très souffrant. Sa bonne et tendre amie lui fait visite

MIEUX qu'un Horoscope

Se peut-il qu'on puisse dire le caractère d'une femme par sa façon de se coiffer?



par Nicole Beauchemin

Étudiez avec soin ces coiffures créées par un grand artiste de New-York. Bien plus que toutes les diseuses de bonne aventure du monde, coiffures et chapeaux vous diront comment vous peigner et vous coiffer les mois prochains.

Vous avez raison!

La petite cloche avec la cocarde est posée sur une coiffure rappelant la coupe en coup de vent, une coiffure pour laquelle il faut des mèches souples, assez courtes. C'est un genre jeune, un peu frondeur, gamin. Tout à fait lendemain de guerre, quoi!

Vous avez vu quelque part le tricorne et ces cheveux qu'un ruban retient sur la nuque? Où? Mais sur de vieilles gravures, des portraits anciens...

Les soldats, au temps de la conquête, portaient de ces tricornes.

La petite toque savamment drapée c'est pour Madame.

Une petite madame dont la mise est à la fois très soignée, très élégante, mais avec beaucoup de simplicité.

C'est une mise de femme civilisée quoi!

Raffinement que ces mèches serrées sur la tête après un mouvement savant qui les a croisées pour donner de la ligne à la coiffure. Raffinement que ces petites boucles nichées juste sous le bord du chapeau.

Et tout cela, c'est la mode de demain!

(Salon Elisabeth Arden chez Robert Simpson à Montréal).





**ÊTES-VOUS
PÂLE, FAIBLE?
PARCE QUE VOUS SOUFFREZ
d'ANÉMIE Simple?**

**Voici un bon moyen
de vous refaire du SANG ROUGE!**

Vous mesdames, qui souffrez d'anémie "simple" au point où vous êtes pâles, fatiguées, faibles, "rendues à bout", votre sang est probablement pauvre en fer.

Alors, essayez, aujourd'hui, les TABLETTES de Composé Lydia E. Pinkham avec addition de fer — un des meilleurs toniques ferrés que vous puissiez acheter pour vous refaire du sang rouge, vous redonner des forces et de l'énergie.

Les TABLETTES Pinkham redonnent à votre sang sa belle couleur rouge (très important) en aidant à renforcer l'hémoglobine des globules rouges.

Faites l'essai de Tablettes Pinkham pendant 30 jours — et voyez si vous aussi n'en bénéficiez pas.

**TABLETTES DE COMPOSÉ
Lydia E. Pinkham's**
avec addition de fer



anti-dérapants

longue durée

super qualité

voilà
CAT'S PAW
antidérapants

Semelles et Talons de Caoutchouc



**Crème
Orientale**
GOURAUD
Vous procure satisfaction. Elle vous redonne la peau souple et fraîche de votre jeunesse.
Blanc, Chair, Rachel, Sun-Tan

Pour grandir,

maigrir, améliorer vue, débarrasser lunettes, timidité, tabac, alcool, rhumatismes. Pousser cheveux, remédier cheveux gris, culture physique, beauté, psychologie, réussir. Envoyez 10¢ à l'Institut, 3838, Rivard, Montréal 24.

et sa présence le remet un peu. Il peut même sortir et se promener en voiture.

Mais son état empire rapidement. Cependant l'idée de sa fin ne semblait pas l'affecter beaucoup. Dans les premiers jours d'octobre il n'eut plus assez de force pour se tenir assis. La princesse Marcelle Czartoryska reprit son service de garde-malade auprès du mourant, passant à la place Vendôme la majeure partie de ses journées.

Le 17 au soir, il fit ses adieux à ses amis. Appela la princesse Marcelle et Mlle Gavaud, une autre de ses élèves, il leur dit: "Vous ferez de la musique ensemble, vous penserez à moi et je vous écouterai".

La princesse Marcelle Czartoryska vécut encore quarante-cinq ans après la mort de son cher professeur. Elle ne manqua jamais l'occasion, avec son talent de pianiste transcendante, de faire connaître les oeuvres de son maître génial.

Dans l'été de 1835, Chopin est invité chez ses amis Wodzinski, cette famille de grands propriétaires terriens, établie à Dresde pour quelque temps. Frédéric avait eu pour camarades, dans le petit pensionnat de son père, à Varsovie, les trois frères Wodzinski, Félix, Antoine, Casimir, et il connaissait depuis l'enfance leur jeune soeur Marie.

Marie Wodzinski n'avait que dix-neuf ans. Jolie, vive, gracieuse, avec de grands yeux noirs et une bouche charnue dont le sourire était d'une volupté ineffable. Ce qui ne nuisait pas, elle adorait la musique, surtout le piano, car Marie avait été autrefois l'une de ses petites élèves.

Il la revoit. Il est fasciné. Il l'aime. Marie et Frédéric sont empris d'une mélancolie heureuse. Le jeune musicien regarde la bien-aimée comme si, pour toujours, il voulait remplir ses yeux de sa beauté. Un mois entier s'égrèna vite dans ces nouveautés passionnantes. Puis il fallut penser au départ. Mais alors sa peine se transforme en bonheur, un chant se met à sourdre dans son esprit et son coeur, car il a maintenant la certitude que Marie lui est promise.

Rentré à Paris, Chopin se remet au travail avec ardeur. Son esprit, son coeur débordent de musique, et il compose avec fièvre. Il écrit. Il reçoit des lettres de Marie. Et voici ce que lui racontait la jeune fille dans l'une de ses rares missives où elle montre son coeur à nu.

"Quoique vous n'aimiez ni à recevoir ni à écrire des lettres, je veux pourtant vous donner des nouvelles de Dresde. Je vais donc encore vous ennuyer, mais plus avec mon peu. Samedi, lorsque vous nous quittâtes, chacun de nous se promenait triste, les yeux remplis de larmes, dans ce salon où, quelques minutes avant, nous vous comptions encore parmi nous. Mon père rentra bientôt et fut désolé de n'avoir pas pu vous faire ses adieux. Ma mère en pleurs nous rappelait à chaque instant quelque trait "de son quatrième fils Frédéric" (comme elle le dit). Félix avait une mine tout abattue, Casimir voulait faire des plaisanteries comme à son ordinaire, mais ce jour-là elles ne lui réussissaient pas, car il faisait le paillasse moitié pleurant. Mon père se moquait de nous et il riait lui-même uniquement pour ne pas pleurer. A onze heures vint le maître de chant; la leçon alla fort mal, nous ne pouvions pas chanter. Vous étiez le sujet de toutes les conversations. Félix me demandait toujours la *Valse* (dernière chose que nous avions reçue et entendue de vous). Nous trouvions du plaisir: eux à l'écouter, moi à la jouer, car elle nous

rappelait le frère qui venait de nous quitter. Personne n'a diné; on regardait toujours votre place habituelle à table, puis aussi le *petit coin de Fritz*. La petite chaise est toujours à sa place, et probablement il en sera ainsi aussi longtemps que nous occuperons cet appartement. Le soir, on nous conduisit chez ma tante pour nous éviter la tristesse de cette première soirée, à laquelle vous n'auriez pas assisté. Mon père vint nous prendre, disant qu'il lui serait impossible, ainsi qu'à nous, de rester dans cette maison ce jour-là. Nous éprouvâmes un grand bien à quitter un lieu qui renouvelait trop nos peines. Maman ne parle avec moi que de vous et d'Antoine. Mais je suis trop longue. La lettre de la petite Marie sera reléguée dans un coin après qu'on en aura lu quelques lignes.

"Adieu (tout simple). Un ami d'enfance ne demande pas de phrases. Maman vous embrasse tendrement. Mon père et mon frère vous embrassent sincèrement (non, c'est trop peu), le plus... Je ne sais déjà moi-même comment dire".

L'année 1836 s'ouvre sous le signe de Marie. Il compose la fameuse *Ballade en Sol mineur*, opus 23, qui est le monument de son amour. Il travaille, économise, et prépare son revoir avec Marie. Il entreprend enfin au mois de juillet un voyage à Marienbad, la petite ville d'eaux autrichienne où l'attend sa bien-aimée. En revoyant Marie l'impression est si vive, qu'il ferme les yeux comme sous le choc d'une douleur. Mais le visage tumultueux de Marie le remet d'aplomb et lui rend sa confiance. Inutile de dire que les deux amoureux passèrent ensemble des jours de joie et de bonheur.

Le 7 septembre, avant-veille du départ de Chopin pour Paris, Marie consentit à devenir sa femme. La mère de la jeune fille fut mise dans la confidence. Elle ne s'opposait pas au mariage, priant néanmoins Frédéric de ne rien rendre public avant quelque temps. Il partit donc, emportant cette promesse et son désespoir.

Pourtant les Wodzinski écrivirent. Madame Wodzinski surtout. Cependant les malheurs arrivent toujours. Le courrier se faisait plus lent. Frédéric ne recevait plus des lettres de Marie à date fixe. Puis, ce qui était jadis des lettres de la bien-aimée ne devint plus que post-scriptums aux lettres de ses frères. Chopin sut alors que Marie lui échappait. La nuit était descendue entière, parce qu'il comprenait que Marie ne l'aimait plus. Il reçut une dernière lettre de Marie.

"Je ne puis vous écrire que quelques mots, en vous remerciant pour le joli cahier que vous m'avez envoyé. Je ne tâcherai pas de vous dire combien j'ai éprouvé de joie en le recevant, ce serait en vain. Recevez, je vous prie, l'assurance de tous mes sentiments de reconnaissance que je vous dois. Croyez à l'attachement que vous a voué pour la vie toute notre famille, et particulièrement votre plus mauvaise élève et amie d'enfance. Adieu, maman vous embrasse bien tendrement. Thérèse à chaque instant parle de son Chopin. "Adieu, gardez notre souvenir. "MARIE".

Chopin accepta en silence la rupture de ses fiançailles. Ses amis de Paris, en le voyant, se jetaient des regards anxieux: non seulement le pauvre Chopin était malade, mais encore paraissait-il comme un être détaché de ce monde, sans plus d'intérêts. Chopin écrivit sur les billets de Marie ces deux mots polonais: *moja bięda*, mon malheur. On retrouva après sa mort ce pauvre paquet, noué d'une faveur tendre.

En 1831, Marie Wodzinski épousa le comte Joseph Skarbek, mais cette union lui parut bientôt un joug assez pesant. Après sept années de mésentente, elle put obtenir de Rome une annulation de son mariage malheureux. Elle se remaria avec un certain Orpizewski, et, au bout de huit ans, elle était veuve.

Marie mourut en 1896, et elle n'oublia jamais Chopin. Constantia Gladkowska devint aveugle, et Marie Wodzinska ne fut jamais heureuse en mariage. N'est-ce pas étrange que ces deux fiancées de Chopin connurent un destin si tragique?

Parmi les amis qu'il se fit à Paris, il y avait Jane Stirling, une dame écossaise qu'il aimait beaucoup. Cette riche héritière était son élève depuis quatre ans et l'une de ses plus amicales admiratrices. Aussi quand Chopin arriva à Londres le 20 avril 1848, Mlle Stirling et sa soeur Mme Erskine, avaient pensé à tout, et déjà l'on parlait dans le monde et les journaux, du séjour de Chopin.

Mlle Stirling et sa soeur, qui adorent Chopin, voudraient le trainer chez toutes leurs connaissances, mais bientôt la fatigue l'accable et ses crachements de sang recommencent. Cependant il est reçu avec beaucoup de prévenances chez quelques grands seigneurs et grandes dames: le duc de Westminster, les duchesses de Somerset et Sutherland, lord Falmouth, lady Gainsborough.

Le 9 août, il quitte Londres pour l'Ecosse, où il se rend chez ses amis Stirling et leur beau-frère, lord Torphichen, un vieillard de soixante-dix ans, qui habite Calder House, à douze mille d'Edinburgh. Là, Chopin connaît le calme et le repos. Il ne peut rien désirer qu'il ne le reçoit immédiatement; on lui apporte même chaque jour les journaux parisiens. Il va sans dire qu'au manoir de Calder House, la vie est agréable: matinées paisibles, promenades en voiture l'après-midi et, le soir, musique.

Jane Stirling, était une noble femme plus âgée que Frédéric mais encore fort belle. Ary Scheffer, le peintre français, l'a peinte plusieurs fois, parce qu'elle représentait à ses yeux le type de la beauté idéal. Frédéric aimait entendre la voix musicale de Jane, il aimait la légèreté de ses gestes, toute la physionomie expressive de cette femme suffisait à lui faire oublier ses soucis d'argent, sa mauvaise santé. Il aimait cette Ecossaise pleine de sincérité. On prétend qu'elle eût le désir d'épouser Chopin. A ceux qui lui en parlaient "autant la marier avec la mort, car je suis plus proche du cercueil que du lit nuptial", disait-il. Mais le pauvre cygne s'ennuie. Il pense toujours à George Sand... Il dédie pourtant à son hôtesse deux nocturnes d'un sentiment de profonde tristesse, le *Nocturne en Fa mineur*, opus 55, no 1 et le *Nocturne en Mi bémol majeur*, opus 55, no 2.

Il part enfin au début de l'année 1849 pour retourner à Paris. Mais les finances de Chopin sont à zéro parce qu'il ne peut plus donner une seule leçon. Quelques mois plus tard, Jane Stirling donna encore une preuve de son désintéressement en faisant tenir à Chopin vingt-cinq mille francs. Et ce cadeau de Jane mit fin aux soucis d'argent de Chopin, mais la mort avait déjà commencé son oeuvre. Il s'éteignit paisiblement le 17 octobre 1849, à 2 heures du matin. Kwiatkowski vint faire plusieurs dessins du visage du mort, et il dit à Jane Stirling, parce qu'il comprenait combien celle-ci avait aimé Frédéric: "Il était pur comme une larme".

(Collaboration particulière à la "Revue Moderne".)

LES YEUX DE PERVENCHE

(Suite de la page 8)

une folle tranche de rigolade, avait envoyé la lettre dont François s'était grisé, le trouva bien au rendez-vous, faisant le pied de grue entre deux lampadaires, encore étourdi d'avoir bu à la coupe de l'espérance.

Ils passèrent en courant comme des diables dans la petite rue noire, et lorsqu'ils le croisèrent, l'un d'eux le coiffa magistralement d'un pot de goudron.

Un mois durant, la rue Porte-Neuve se gaussa de cette spirituelle aventure; Raymond en fit avec succès, quelques années plus tard, le désopilant récit, le jour de ses noces avec un gars de ferme.

* * *

Quant à François, sa maturité d'esprit date du jour de cette farce; il devint profondément taciturne; il se méfia volontiers d'autrui et systématiquement de lui-même; il comprima son cœur trop ardent, ses passions trop violentes, et travailla à tuer ses désirs, ou du moins à les oublier, puisqu'il ne possédait pas assez de tempérament pour les satisfaire.

— Je ne serai jamais aimé, bien que moi-même trop aimant, se dit-il. Maintenant que je me connais, j'agirai en conséquence.

Désormais, son apparence de froideur à l'égard des femmes étonna chacun. La vue de la Raymond, son nom, ses escapades, le laissèrent indifférent.

Des années passèrent; François, à trente ans, menait la vie d'un célibataire endurci, chevronné, indécrottable; il passait aux yeux des uns, pour un persécuté atrabilaire, aux yeux des autres pour un misogyne au cœur mort.

Mais le démon veillait...

Au fond de son être, François n'avait pas étouffé la chimère; son aspiration la plus haute, son point d'honneur le plus cher, son idéal le plus beau, c'était d'épouser une jolie femme; et il souffrait d'avoir un caractère non égal à cette ambition; il souffrait de ce déséquilibre, il en accusait la nature; et pour se consoler, il se perdait dans les rêves, presque jusqu'à la schizophrénie.

Il travaillait toujours dans la même usine; la vieille habitude qu'on avait de se moquer de lui n'avait pas disparu, mais il supportait sans rien dire les allusions à ses misères d'autrefois. Une de ses voisines, nommée Charlotte, une femme mariée avec qui il faisait route quelquefois, était employée dans les bureaux de la même fabrique.

Un jour, l'un des comptables quitta la maison et fut remplacé par une Parisienne en pension chez une vieille cousine. La première fois que François vit cette belle fille de vingt-deux ans aux yeux bleus profonds comme un miroir, aux cheveux châtain, à la démarche citadine, son cœur s'éveilla de son long engourdissement, puis une ardente flamme l'embrasa... Mais hélas! Comment approcher mademoiselle Pervenche?

On l'avait d'abord surnommée ainsi à cause de ses yeux bleus, puis on avait eu la surprise d'apprendre que c'était réellement son nom. Il arrive parfois de ces coïncidences, où la divination semble jouer un rôle.

François, interdit devant cette merveille de beauté, de douceur, de charme, n'osait parler à mademoiselle Pervenche,

quand tous ses camarades plaisaient librement avec elle; il rêvait de lui avouer en tête à tête son émoi, son désir, son amour, mais, d'autant plus incapable qu'il était plus épris, il se tenait à l'écart et languissait.

Sa manière de la couvrir des yeux, de l'épier, puis de la suivre, ne passa pas inaperçue, loin de là. Ce bégain devint en peu de temps la fable des ateliers; à la porte, avant la rentrée, les malins ne se gênèrent pas pour y faire allusion, en présence de Pervenche seule, puis de François lui-même. Il sentit qu'à marcher sur son pauvre cœur aussi méchamment, les drôles le lui briseraient une seconde fois.

Cependant, sa convoitise croissait. Pervenche en était si bien avertie qu'elle avait pour lui, non le même regard que pour les autres, mais un regard spécial, dont François n'eût pu dire s'il était interrogateur, ou encourageant, ou hautain. Du moins ne semblait-il pas moqueur; mais quand elle se détournait ensuite, elle ne pouvait réprimer un sourire, aussi indéfinissable que son regard. Et lui la chérissait comme un prêtre son dieu.

— Tu ne vois pas qu'elle est folle de toi? lui dit un jour un de ses compagnons de travail. Pourquoi ne lui parles-tu pas? Qu'est-ce que tu risques?

François haussa les épaules. Des railleries, encore? Il n'empêchait pas les autres de blaguer avec elle, ni même de se permettre à son endroit force plaisanteries gauloises. Alors? Ils pouvaient bien le laisser la contempler en silence, et l'adorer en paix.

Aussi, des larmes de rage lui montèrent aux yeux, lorsqu'un soir il décaqueta cette lettre arrivée chez lui pendant qu'il était à l'usine:

"Mon cher François.

"Personne n'oserait rire du sentiment que nous avons l'un pour l'autre, si vous étiez plus hardi. Vous êtes un gentil garçon et vous me plaisez; mais est-ce à moi de vous faire les premières avances?"

"Je me trompe peut-être, mais il m'a semblé que je ne vous étiez pas indifférent. Chaque jour, j'espère que vous allez me le confirmer et j'espère toujours en vain.

"Voulez-vous que nous étonnions les moqueurs? Tenez, ce soir, après dîner, je serai seule sur un banc du jardin public, tout de suite en entrant. Nous sommes en été, le jardin ne ferme qu'à dix heures. Je vous attendrai.

"Je précise: le banc le plus près de la petite rue des Champs-Élysées.

"Je ne vous effaroucherai pas, car j'ai compris votre caractère. A ce soir si vous y consentez.

"PERVENCHE".

— Salauds! gueula François Morel. Une fois ne suffit pas. Ils récidivent dans leur perpétuelle vexation. C'est bien. Vous en serez pour vos frais, tas d'idiots!

Et il se jeta sur son lit en sanglotant. Il s'endormit pour oublier sa détresse.

* * *

Le lendemain matin, fier d'avoir joué la malice des plaisants, il entra à l'usine et, malgré ses coups d'oeil de gauche et de droite, ne put apercevoir Pervenche. Il ne la vit pas davantage à la

sortie. Alors, comme il revenait avec Charlotte, il lui demanda:

— Pervenche n'a donc pas travaillé ce matin?

— Non, dit Charlotte; elle a écrit au patron qu'elle quittait l'usine et rentrait à Paris. C'est assez étonnant, car elle n'avait laissé prévoir son départ à personne.

— Ah! hier, elle n'en a pas parlé au bureau?

— Non. Je l'ai même revue hier soir après dîner; elle ne m'a rien dit à ce sujet. Pourtant, elle a dû faire sa lettre en rentrant chez sa cousine et prendre le train ce matin à cinq heures. Cela est bien précipité; il doit y avoir quelque chose là-dessous.

François réfléchissait, très troublé. Enfin, il reprit:

— Où l'avez-vous rencontrée, hier soir?

— Au jardin public. Elle est restée seule sur un banc jusqu'à dix heures; elle ne s'est levée que lorsque le gardien a fermé les portes. J'étais sur un autre banc, avec mon mari, à quelques pas d'elle.

— Elle ne vous a rien dit?

— Juste un mot en passant. Je lui ai dit: "Vous êtes donc toute seule?" Et elle m'a répondu: "Ceux qui sont seuls n'ont que ce qu'ils méritent."

François resta comme égaré. Ainsi, c'était bien elle qui lui avait écrit, elle était allée au rendez-vous, pendant qu'il dormait comme une brute, et il avait eût son stupide chagrin dans le sommeil, tandis que l'insaisissable bonheur l'attendait. Que faire?

Car, cette fois, il le sentait, quelle que fût sa timidité, il fallait qu'il fit quelque chose; sinon, c'était sa vie finie, sa carrière d'homme enterrée, son destin était cuit!

Héroïquement, François se précipita chez la vieille cousine qui hébergeait Pervenche; il la trouva seule dans sa cuisine et de très méchante humeur.

— Madame, dit timidement l'amoureux, je viens vous demander l'adresse de mademoiselle Pervenche, qui est partie à Paris ce matin; c'est de la part de l'usine, on veut lui écrire au bureau.

La bonne femme haussa les épaules et, d'un ton exécrable:

— A Paris! s'écria-t-elle. Elle est à Paris comme moi! Son Paris, c'est sa chambre, où elle est enfermée depuis ce matin à chialer sans arrêt. Une paresseuse, une rien du tout. Je vais la chercher, vous allez voir.

Et, ouvrant une porte:

— Amène-toi, traînée. C'est un monsieur qui vient de l'usine pour te parler.

Accablée, les yeux rougis par les larmes, ainsi parut Pervenche dans l'encadrement de la porte. Quand elle reconnut François, elle eut un geste de fuite, mais sa cousine lui prit le bras et l'attira dans la cuisine.

Pour la première fois de sa vie, François trouva, avec une concision heureuse, les mots qu'il fallait dire:

— Mademoiselle, je vous dois des excuses; hier, j'ai cru à une farce de la part des copains d'atelier, et je me suis estimé très malin en ne me dérangeant pas. Mais ce soir, à la même heure, je serai où vous avez dit.

Et sans attendre, il prit la porte.

Le même soir, sur un banc du parc de la ville, deux jeunes gens se tenaient la main et, silencieux, regardaient les étoiles à travers le frémissement du feuillage des grands marronniers.

CONGELEZ

LA CREME GLACEE

Au dehors!

Pas besoin de frigidaire—quand la température au dehors est de 20 au dessus de zéro ou moins. Se fait en 2 minutes seulement—mélangez le Londonderry, le sucre et la crème de table, ou du lait évaporé ou encore du lait en poudre—placez au dehors durant 20 minutes ou moins—puis battez et congelez. Et voilà! Pas de cuisson—veloutée—sans cristaux. Vous pouvez vous y fier, puisque vous la préparez. (Servez-vous de lait ou de lait écrémé pour de délicieux desserts gelés.) 16 portions par paquet de 15c —vous ajoutez l'essence. Demandez du Londonderry chez votre épicer. S'il n'en tient pas, envoyez-nous \$1.00 et vous recevrez 7 paquets et 20 fameuses recettes—poste payée.

LONDONDERRY

505 Edifice du Carré Dominion
Montréal, P. Qué.

Lunettes
Lorgnon
Verrres ophtalmiques
Examen de la Vue
J.O. GIROUX O.D.
MEMBRE DE L'A.E.P.O. DE PARIS
Associé d'Optométriste et
Opticien diplômé
Bureaux Sup.
Dupuis Frères
Montréal

L'INDIGESTION...

excès de gaz dans l'estomac
soulagée par

Double-O-Pepsin



GRATIS

Une belle robe d'intérieur pour dames ou demoiselles. Drap de finette, serviettes, missel, chapelet, jupon, etc., donnés GRATUITEMENT, aux personnes qui vendront 17 images à .30 cents chacune. Demandez 17 images immédiatement nous avons confiance en vous, Catalogue de cadeaux GRATIS.

Allen Nouveautés
St-Zacharie, Qué.

N'OUBLIEZ PAS.

si vous avez déménagé,
de nous faire connaître
votre nouvelle adresse.

Entre nous

L'année 1946 nous apporte une nouvelle occasion de réitérer nos bons souhaits à nos lecteurs. C'est notre désir sincère de justifier par des actes concrets, comme toujours dans le passé, les vœux que nous formulons pour vous.

Nous souhaitons que vous trouviez, chaque mois, plus de plaisir à lire la REVUE MODERNE et que cette lecture suivie serve non seulement à vous distraire, mais aussi, à l'occasion, à vous instruire. Nos efforts dans ce double but ne se ralentissent pas et vous vous en rendez compte puisque votre intérêt à l'endroit de notre magazine va toujours croissant.

Nous désirons vivement, d'autre part, que vos propres souhaits nous concernant soient formulés. Ce magazine, fait pour vous plaire, doit être à votre goût. C'est donc seulement si vous nous exprimez plus fréquemment votre opinion que nous pourrions vous donner entière satisfaction.

Ne craignez pas même la critique. Malgré notre vigilance, il se peut que certaine rubrique, certain roman ou certaines nouvelles ne vous aient pas plu pour des raisons bien précises. Nous désirons connaître ces raisons dans le but de mieux orienter nos collaborateurs.

Vous remarquerez, en tout cas, que nous essayons d'améliorer chaque numéro, de vous offrir des textes mieux choisis, plus variés, plus soigneusement illustrés. Cette amélioration progressive n'est possible que par votre encouragement. Vous ne nous l'avez pas ménagé jusqu'à date et nous vous en sommes reconnaissants.

Permettez aussi qu'en dehors de nos soucis d'éditeurs nous songions à vos désirs particuliers. Chacun souhaite ceci ou cela. Que vos désirs soient comblés! Et si vous croyez devoir prendre une résolution, pouvons-nous vous suggérer que ce soit de répandre la REVUE MODERNE, le magazine de votre choix?

Dans un domaine plus intime, nous reprenons la phrase traditionnelle au Canada: Bonne et heureuse année!

Chaque nouvel an amène un moment de détente dans la trépidation de notre vie et nous nous plaisons à nous recueillir pour penser agréablement à l'année qui s'ouvre, rêver tout haut et souhaiter ardemment la réalisation des projets qui nous sont chers. Notre pensée vous accompagne et que le Ciel soit généreux pour vous!

S. O. Cadieux

De mois en mois...

La nouvelle intitulée "Les mains pleines" que le grand écrivain international Georges Simenon voulait bien nous réserver en exclusivité paraît en page 7 du présent numéro. Ce n'est pas une histoire policière! C'est quand même un récit d'un intérêt exceptionnel. On oublie trop souvent que Simenon a écrit de nombreux romans qui ne sont pas de l'aventure policière et que ces oeuvres ont contribué, autant que la création de Maigret, à la réputation de leur auteur. C'est qu'il est conteur né. Il a le sens du dramatique et son métier est consommé. Tournez en page 7; c'est dès les premières lignes que vous serez pris.

* * *

Un film à succès sur Chopin continue sa carrière fructueuse dans les cinémas de la province. Nous avons cru nécessaire de compléter la documentation apportée sur la vie amoureuse du grand Polonais parce que sa carrière artistique a été profondément influencée par les femmes. Notre collaborateur, M. Edouard Lanctôt, libéré des entraves d'une intrigue, a fait une étude aussi objective et complète que possible. C'était déjà chose difficile. La tradition populaire ne nous a fait connaître en somme que George Sand, mais on verra, à la lecture de "Les femmes dans la vie de Chopin", en page 13, que le grand musicien a subi de plus diverses influences.

* * *

Est-ce vraiment la paix? Même le grand public se pose l'angoissante question. La situation, plusieurs mois après la victoire sur l'axe, reste confuse et alarmante. La course aux armements semble se continuer. Comment expliquer cela? Les peuples n'en ont-ils pas assez de la tuerie? Evidemment, on serait tenté de répondre par un oui emphatique et guère présomptueux! Mais, à la réflexion, il apparaît que ce n'est pas aussi simple que cela. Comme toujours, il faut remonter à bien des années pour expliquer le temps présent. C'est ce que Maxime Ouvrard, notre collaborateur en politique internationale a fait dans son article "Paix ou trêve?" qui paraît en page 15. Il établit clairement les paradoxes de l'anticommunisme, qui est presque toute l'explication de notre ère. C'est un article qu'il faut lire avec attention parce qu'il

est utile que nos yeux se décillent et que notre conduite soit prudemment dirigée en politique internationale si l'on veut éviter le cauchemar d'une autre guerre à brève échéance.

* * *

Nos relations avec les peuples de l'Amérique latine sont chaque jour pluramifiées et plus étroites. En dehors de intérêts commerciaux, nous, Canadiens de langue française, y avons des attraits culturels. Il est donc utile de nous renseigner davantage sur les pays qui composent cette moitié de notre hémisphère. Dans ce but, nous avons demandé à M. Marcel Blais d'écrire une série de cinq articles sur le sujet, traités sous ses principaux aspects. Le premier paraît en page 17, ce mois-ci. M. Blais a été un boursier de la province de Québec à l'Université Columbia et se rend maintenant en France, comme boursier du gouvernement français, pour y poursuivre des études d'économie politique et de science statistique. Son travail est précis et complet. Il traite d'abord de l'aspect physique et l'on y verra que la géographie explique bien des choses.

* * *

Le roman que nous reproduisons, "Idylle en Nouvelle France", est un inédit dû à la plume de Claude Langel dont nous avons publié en avril dernier un texte qui fut fort goûté: "L'absent".

Cette fois, le récit d'une aventure amoureuse nous reporte au temps prestigieux de M. de Frontenac et de cette phase particulièrement brillante du régime français. C'est, comme fond à l'histoire racontée avec brio, une grande fresque historique qui ne peut manquer d'enchanter le lecteur.

Disons seulement que l'intrigue met aux prises, déjà, un Canadien de fraîche date mais adapté, et un noble Français qui n'avait pas, comme tant d'autres, l'étoffe d'un colonisateur.

L'héroïne, prise entre les deux par des sentiments fort tendres quoique d'inspiration différente, prendra une décision imprévue que tous, même M. de Frontenac, approuvent du fond de leur coeur. Voici donc une lecture agréable qui instruit en même temps par la couleur historique donnée au récit.



Coulisses de l'actualité

L'histoire veut que Néron ait joué du violon pendant le grand feu de Rome. Le cynique empereur aurait pu dire à sa décharge: "Mais je ne suis pas pompier, Messieurs! Arrangez-vous..." A mon sens, il est beaucoup plus cynique de ne pas éteindre un feu quand on est pompier. C'est ce qui est arrivé récemment à Winnipeg. Un incendie ayant éclaté à l'Alsip Brick Company, les pompiers de Winnipeg refusèrent de combattre les flammes sous prétexte que l'établissement en cause se trouvait dans les limites de St-Boniface, tandis que les pompiers de St-Boniface optèrent pour la non-intervention, assurant que l'immeuble se trouvait dans les limites de Winnipeg. En conséquence de quoi les flammes dévorèrent entièrement la briqueterie, évaluée à plusieurs milliers de dollars.

* * *

Les journaux ont raconté la mésaventure d'un citoyen de St-Louis, Illinois qui, incapable de régler une note de quinze sous au restaurant de Pete Chulubaz, fut promptement abattu d'une balle de revolver en guise de châtement. Dieu merci, tout le monde ne se fait pas une aussi haute conception de la valeur de l'argent. Témoins cet employé de chemin de fer qui descendit du train, à Spokane, Washington, pour acheter en vitesse quelques sandwiches. En sortant du restaurant de la gare, l'homme constata que son train venait de partir sans lui. Il ne fit ni une ni deux, sauta dans un taxi, donna la chasse au train et le rejoignit... six heures plus tard. Prix de la course: \$110. Un peu cher pour les sandwiches, tout de même...

* * *

La police, puisque nous en parlions, défend parfois mieux le bien d'autrui que sa propre maison. Ainsi, à Chicago, un cambrioleur s'est introduit aux quartiers-généraux de la police municipale, en gravissant l'escalier de sauvetage jusqu'au septième étage et, après avoir limé le gros cadenas de

la voûte de sûreté, y a fait main basse sur un gros paquet d'enveloppes contenant des preuves incriminantes contre une série d'individus devant être traduits en justice. Le plus étonnant, c'est que le cambrioleur a méprisé une liasse de \$200,000 en billets de banque. Si la police de Chicago avait du latin, elle l'aurait sûrement perdu en l'occurrence!

* * *

A Davenport, Iowa, le soldat Kenneth J. Schneider et le soldat Edwin R. Gould s'enrôlèrent dans l'armée le même jour, au même bureau de recrutement, partirent pour outre-mer à bord du même navire, furent faits prisonniers au même moment, partagèrent la même prison, furent libérés le même jour, revinrent aux Etats-Unis sur le même bateau, rentrèrent dans leur ville par le même train, furent démobilisés le même jour avec le même nombre de points. On se demande s'ils ne seront pas tentés d'épouser la même femme...

* * *

A propos de limites, il y a des individus qui les ignorent à tous points de vue. A preuve ces deux Américains qui, ayant bu sans limite, franchirent sans s'en rendre compte les limites de leur pays, franchirent également une bonne partie de territoire canadien et arrivèrent en fin de compte à Montréal. Mais les autorités canadiennes ne voulurent pas être en reste: avec une bonne grâce sans limite, elles reconduisirent les Américains jusqu'à la frontière.

* * *

Quand on dit de certaines gens qu'ils sont bêtes, on devrait songer que les bêtes ne sont tout de même pas toujours si bêtes que ça! A St-Jean, N.-B., un jeune original ayant perdu sa mère partit en quête d'un refuge. Il se présenta tout bonnement au terrain de jeu d'une institution d'orphelins. Quelle intelligence!... Mais il se trouvera des gens pour prétendre qu'il s'agit d'une coïncidence.

Je ne m'opposerai plus à Jean

Que se passe-t-il? s'exclama Jean. Tu es blanche comme un drap.

Il est arrivé un accident dans la rue... on a emporté un homme en ambulance. Heureusement que je ne l'ai pas vu, mais cela m'a troublée. Je me suis mise à penser... Jamais l'idée ne m'était venue, Jean... je n'avais jamais songé qu'un jour je pourrais être veuve. Oh! je me suis promis... c'est-à-dire que je me suis dit en moi-même: "Je ne m'opposerai plus à Jean."

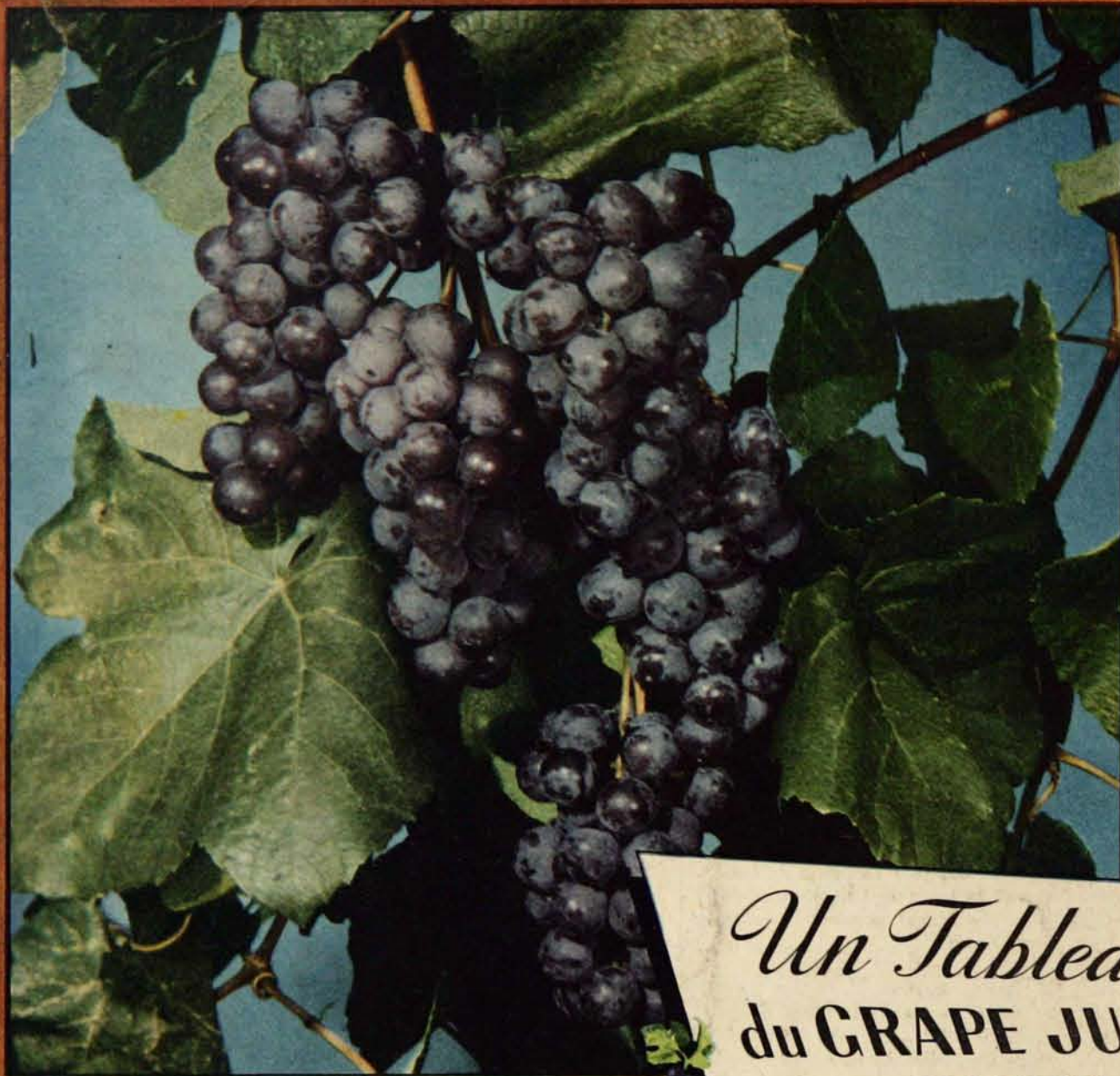
T'opposer? ... mais à propos de quoi?

Je ne me suis peut-être pas opposée ouvertement, mais je ne t'ai jamais encouragé à prendre plus d'assurance. C'est qu'on n'aime pas à penser à la mort. Mais maintenant... après ce qui vient de se passer, prends toute l'assurance-vie que nous permettent nos moyens, Jean. Nous nous arrangerons bien pour payer les primes.



L'Assurance-vie Gardienne des foyers canadiens

Un message des compagnies d'Assurance-vie du Canada



Un Tableau
du GRAPE JUICE
JORDAN

* Photographie Couleur Nature prise dans les Vignes de Jordan.

● UN TABLEAU REMARQUABLE est le produit de la nature et de l'art. Les raisins Jordan et le Grape Juice Jordan dépendent des mêmes facteurs.

La nature fournit les fameux raisins Jordan, créés dans les vignobles de Jordan, cultivés par des viticulteurs passés maîtres dans l'amélioration des vignes.

L'art fournit la science et l'expérience, toutes les ressources manufacturières des

plus importants producteurs de grape juice au Canada qui, depuis 30 ans, se classent au premier rang dans la préparation du grape juice de haute qualité.

La nature et l'art concourent donc à faire du Jordan le grape juice préféré au Canada, un grape juice qui vous séduira par sa pleine saveur, sa qualité supérieure et sa richesse, car il conserve les vertus essentielles du fruit pur.

ESSAYEZ-EN UNE BOUTEILLE DÈS AUJOURD'HUI... C'EST LE MEILLEUR AU CANADA



Jordan
 GRAPE JUICE

JORDAN WINE COMPANY LIMITED, JORDAN, ONTARIO